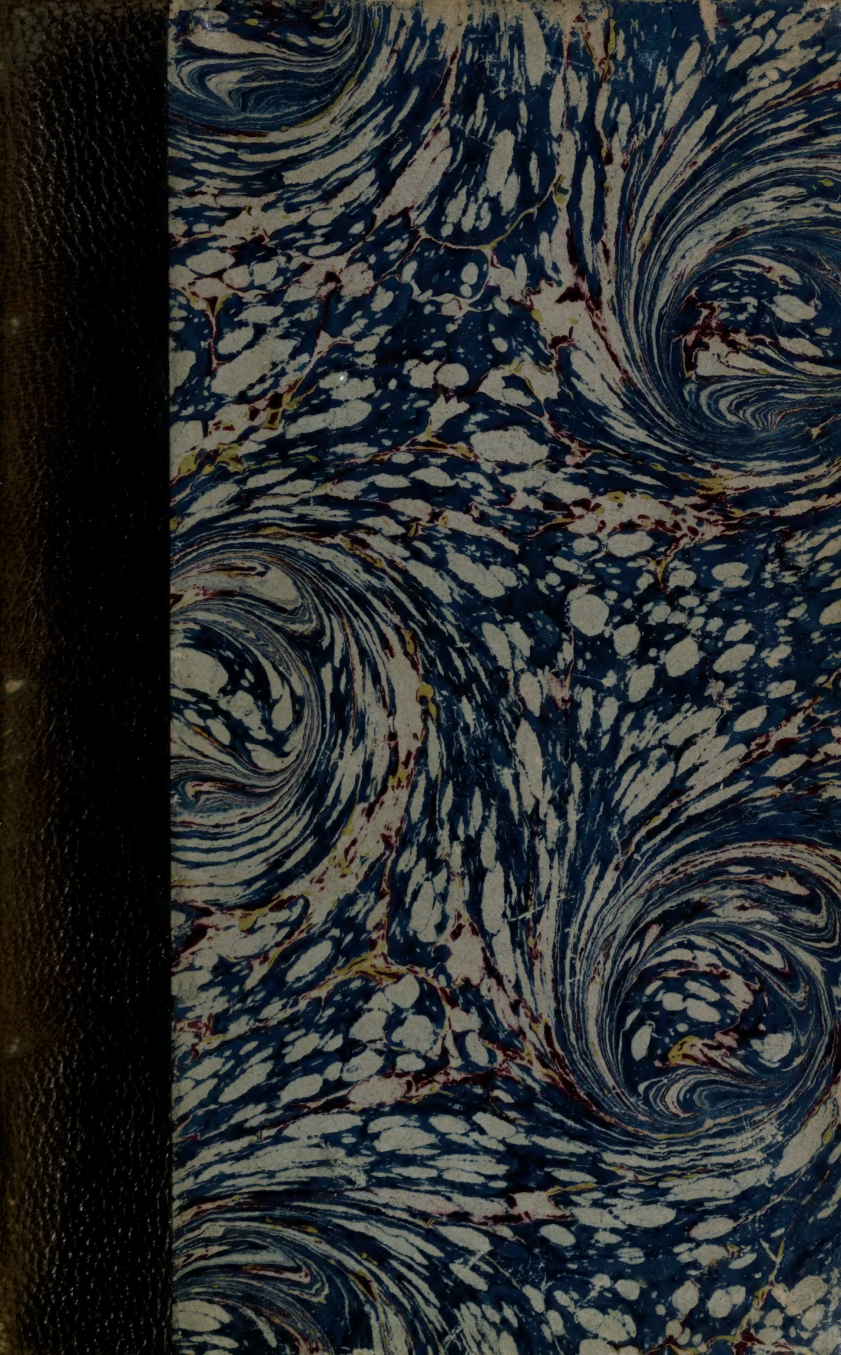


U. O. C.
4/4/18

Un Clocher dans la Plaine

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Dame Verte, *nouvelles*. Jouve.

Italica. Impressions et Souvenirs (Milan. — Venise. Bologne. — Florence). Perrin.

Le Fils de M. Pommier, *roman*. Plon.

Foires et Marchés normands, illustrés par Auguste Lepère. Carteret.

Rêve d'Enfants, *roman*. Didot.

Mon Onc' Jean ! *roman*. Didot.

L'Automne d'une Vie, *roman*. Didot.

Au Pays du Cidre, *récits normands*. Savine. (*Épuisé*.)

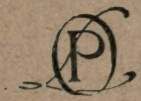
L 69 tc

JOSEPH L'HOPITAL

Un Clocher dans la Plaine

ROMAN

TROISIÈME ÉDITION



150316
17/5/19

PARIS
Société d'Éditions littéraires et artistiques
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

Tous droits réservés.

IL A ÉTÉ TIRÉ

Dix exemplaires sur papier de Hollande numérotés à la presse.

PQ
2623
H56C5

A M. FRÉDÉRIC MASSON

EN SOUVENIR D'UNE JOURNÉE PASSÉE SOUS SA PRÉSIDENCE
A SAINT-SAUVEUR LE-VICOMTE,
ET CONSACRÉE A LA GLOIRE DE

BARBEY D'AUREVILLY

Ce livre est dédié par un Normand.

UN
CLOCHER DANS LA PLAINE

PREMIÈRE PARTIE

LE DENIER DU CULTE

I

Lorsqu'il eut renvoyé son servant de messe et fermé l'église, l'abbé Gâtine jeta sur la croix du cimetière un regard douloureux. Il faisait chaud déjà, malgré l'heure matinale, et l'orage de la veille avait laissé dans le ciel de longues traînes de nuées que le soleil victorieux criblait de flèches d'or.

L'abbé soupira :

— L'ordre de Monseigneur est formel.

Et, songeant que s'il rentrait au presbytère il n'aurait plus le courage d'en sortir, il se mit en route.

Depuis des mois, il reculait de jour en jour cette corvée.

Le soir, dans ses veillées de solitaire ; le jour, dans l'intimité du petit jardin clos où il disputait quelques légumes aux mauvaises herbes ; ou bien à l'église, dans les moments de songerie que lui laissait la prière, il avait maintes fois construit ses arguments, échafaudé son discours et conclu :

— Oui ; c'est bien cela que je leur dirai. Je leur ferai comprendre...

Mais toujours, au moment d'agir, il s'était senti paralysé par un découragement insurmontable.

— Non, pensait-il avec effort, ils ne comprendront pas. Ils ne voudront pas comprendre... Et puis je n'oserai jamais.

S'en aller, lui prêtre, déjà calomnié par toutes les malveillances, méconnu par toutes les ignorances au milieu desquelles il s'épuisait, demander à ses paroissiens ce qui leur tenait le plus aux entrailles, de l'argent, quel suppliciant devoir ! Il se représentait leurs figures fermées, hostiles ; il s'effarait à l'avance de leurs paroles de refus, et plus encore en s'imaginant leur silence.

Ainsi le temps s'était écoulé entre la résolution du jour et l'irrésolution du lendemain ; puis l'irrésolution avait dominé ; le remords, très vif d'abord, de la tâche non remplie s'était endormi. L'abbé Gâtine avait reçu de l'évêché son traitement de desservant, un peu diminué sans doute ; mais en y ajoutant les ressources de son modeste casuel il avait pu vivre. Et il se tenait coi, espérant être oublié.

Une lettre pressante, impérieuse, était venue de haut, comme un coup de foudre éclatant dans un ciel incertain, troubler ce semblant de quiétude. Monseigneur l'évêque avait remarqué que la paroisse de Vironville n'avait pas encore contribué au denier du culte. Il s'en étonnait, et demandait à M. le curé les raisons de cette abstention. Il lui rappelait que, la loi de séparation entraînant pour le clergé un dénûment chaque année plus grand et le moment étant proche où il allait devenir absolu, l'étroite obligation de subvenir aux besoins du culte s'imposait aux fidèles, et aux pasteurs le devoir de se faire auprès d'eux les mendiants du Christ. Bientôt l'évêque se verrait dans la pénible nécessité de priver de leurs desservants les paroisses qui refuseraient

cet impôt de la foi ; il en informait M. le curé pour qu'il ne chargeât pas sa conscience de ce refus, au cas où il pourrait être imputé à son manque de courage apostolique.

Cette lettre avait bouleversé le curé de Vironville. Le cœur gros de chagrin et déchiré de remords, il en avait sondé avec effroi les menaces. Il aimait sa paroisse de cet amour admirable qu'ont souvent les dévoués pour les ingrats ; à ces âmes de paysans, distantes ou rebelles, qui ne l'entendaient point ou qui se refusaient à lui, il s'était attaché par les liens toujours renoués d'espérances sans cesse déçues. S'il avait perdu la confiance juvénile qui, au sortir du séminaire, avait soutenu l'effort de ses premiers travaux sur le champ aride de la paroisse, il avait également dépouillé l'absolutisme et l'intransigeance qui, dans la jeunesse, sont presque toujours la rançon que l'inexpérience paie aux plus généreux courages. Une belle indulgence, telle qu'il s'en épanouit dans les cœurs nobles que la vie a éprouvés, embaumait à présent, comme une fleur, le jardin de son âme. Depuis longtemps il ne s'irritait plus ; il souffrait doucement, patiemment, luttant sans illusion contre le matérialisme qu'il sentait grandir

autour de lui ; heureux lorsqu'il croyait, de temps à autre, avoir rallumé au foyer de quelqu'une de ces intelligences dominées par les intérêts de la terre, une flamme, si petite fût-elle, de l'idéal chrétien, ou lorsque les terreurs qui précèdent la mort, plus fortes que les précautions prises, lui donnant accès auprès d'un malade, lui permettaient de verser sur lui la grâce du pardon.

Et maintenant, par sa faute, il risquait de vouer aux pires abandons les âmes qu'il aimait !

Combien vite le prêtre serait oublié ! Il songeait, dans la plaine qu'elle n'animerait plus, au milieu du village indifférent, à la stupeur de l'église fermée et muette... Hélas ! peut-être même pas muette... Dans une paroisse voisine, tout dernièrement, le maire n'avait-il pas prétendu, à l'entrée au cimetière d'un enterrement civil, faire sonner les cloches catholiques ? Il lui semblait entendre ces voix saintes, violentées par des impies, saluant la parodie et le blasphème, tandis que la maison de la prière, vide et ruinée, insultée par le vent et la pluie au travers de ses vitraux brisés, perdrait une à une et laisserait tomber comme des pleurs les ardoises de sa tour et les tuiles de ses toits.

— Non ! dit-il presque à voix haute en s'engageant dans une sente menant aux champs, cela ne sera pas, s'il plaît à Dieu ; j'ai péché par indécision, par timidité : pour me punir je veux être brave.

Et s'apostrophant, se gourmandant lui-même :

— Tu voulais commencer par les Langlois parce que tu penses qu'ils seront plus faciles. Eh ! bien, tu commenceras par les Huchecorne !

Tout de suite il s'était trouvé en rase campagne et il suivait maintenant à pas rapides le chemin du Mesnil, la ferme des Huchecorne. C'était une ancienne voie romaine, traversant en ligne droite la plaine semée de plants de pommiers et de bocqueteaux, où le printemps finissant avait jeté sous le soleil tout un tapis de couleurs : teinte presque bleue des blés déjà rigides sous l'effort de l'épi vers la lumière ; vert plus clair des avoines molles encore et comme frisées par la chaleur ; rouge mourant des trèfles d'hiver presque défleuris ; rose tendre des premiers sainfoins, bleu de roi pointant dans les luzernes prêtes à s'épanouir. Sur la route gazonnée où blanchissaient çà et là quelques blocs d'antique pavage jadis foulés par les rudes légions des Césars, le prêtre

faisait une petite tache noire ; et derrière lui le clocher, semblable à un géant tutélaire, regardait par les deux petites ogives placées sous le rampant de son toit pointu flamber dans l'ardeur du jour le coin de vieille terre normande remis en garde par la foi de ses morts à la croix qu'il élevait droite et fière dans le ciel.

II

Le soleil déjà haut tapait dur dans la cour des Huchecorne quand l'abbé Gâtine y pénétra. Deux chiens à poils durs s'affairaient autour des vaches qu'on avait menées boire à la mare, la traite faite : ils s'élancèrent en aboyant furieusement.

— Bismarck !... Basrouge !... Voulez-vous ! ben !... A vot'ouvrage !... Attendez voir un peu ! Ah ! les quiens d'malheur ! fit une voix.

— Le patron est-il à la maison ? demanda le curé.

— Ça n'aurait rien de drôle, répondit le vacher. V'là la maîtresse ; vous pouvez y demander, pt'être ?

Du fond de la cour Mme Huchecorne s'en venait, une vannette pleine d'avoine sur la hanche, poussant des ululements d'appel et suivie par un bataillon serré de volailles. Elle

s'arrêta en belle place et fit au-dessus des poules, des canards, des dindons et des oies le geste auguste du semeur. Alors seulement, après avoir secoué la vannette vide, elle parut s'apercevoir de la présence de l'abbé. Elle vint à sa rencontre sans hâte, la main au-dessus des yeux pour mieux voir ce prodige : un curé dans sa cour. Ils échangèrent les politesses d'usage.

— Votre santé est bonne, madame Huchecorne ?

— Vous êtes bien honnête, monsieur le curé ; et d'vot'part ?

— Et M. Huchecorne va bien ?

— Il ne se porte pas plus mal que ça.

— Et... est-il à la maison ?

— Qui que ça vous fait ? C'est-il que vous voulez lui causer ?

— Justement.

Mme Huchecorne sursauta. Ce « justement » lui paraissait énorme. Que pouvait vouloir le curé à son mari notoirement connu pour ses opinions anticléricales ?

L'étonnement qu'elle éprouvait augmentant sa méfiance, elle chercha un prétexte pour suspendre la conversation. Une vache échappée à la

surveillance des chiens le lui fournit en s'attaquant des cornes à une meule de paille. Laissant là son interlocuteur la fermière s'élança en criant :

— Quoi qu'a fait ? mais quoi qu'a fait ? Hé ! Gustin, tu ne vois donc point la bringée qui cornaille les defours ?... Mords-la, Basrouge, mords-la, mon bon quien !

Le curé, interdit, assista à l'attaque de la bringée par Basrouge bientôt appuyé par Bismarck.

Mordue au jarret par le premier tandis que le second lui aboyait au nez, elle partit au galop, poursuivie par les cris du vacher et de la maîtresse qui rappelaient les chiens, puis rejoignit, d'un grand trot désuni, le reste du troupeau.

Tout en courant après sa vache, Mme Huchecorne avait fait quelques rapides réflexions dont la conclusion fut que le curé allait lui demander de l'argent ; or, rien n'était plus contraire à ses habitudes que d'en donner. Elle simula donc une occupation absorbante et fiévreuse, s'empressant avec Gustin autour des vaches, les poussant vers l'étable, s'attardant à les attacher, secouant elle-même la paille sur leur litière,

inspectant minutieusement leur provende, avec le secret espoir que le curé, ne la voyant plus, s'en irait. Mais lorsqu'elle revint dans la cour il y était toujours.

— Y a pas ! grogna-t-elle ; il ne démarrera point !

Elle revint vers lui, hostile et doucereuse. Et tout de suite, afin de gagner du temps, elle répandit un flot de lamentations.

Ah ! qu'on avait donc du mal avec le bétail !

Et les vaches ça n'est rien encore, mais les vachers !

— Ah ! monsieur le curé, la servitude, au jour d'aujourd'huy, vous ne savez point ce que c'est. Non, vous ne le savez point ! Cherchez-en voir, des domestiques, et vous me direz ce que vous trouvairez. Des rouleux ! des galvaudeux ! des faignants ! Ça bâille en place d'être à son affaire ; dès que ça a deux sous ça va au café... et puis faut encore rien dire, vu que ça ne veut plus être commandé.

Le curé essaya de compatir à tant de déboires ; mais Mme Huchecorne lui coupa la parole.

— C'est à ne plus y tenir, que j'vous dis ! Aussi le petit ne veut point se mettre dans la culture.

Son père a beau y dire des paroles, il n'veut point.

— C'est malheureux, hasarda l'abbé Gâtine.

— Pour sûr que non que ça n'est point malheureux ! J'avons t'y point assez travaillé, l'père et puis moi, pour qu'il se repose ?

Et comme le curé, ne voulant pas approuver cette logique maternelle et n'osant pas la blâmer, gardait le silence, Mme Huchecorne continua d'une voix claironnante :

— Non, qu'il ne s'y mettra point, dans la culture ! La campagne, d'abord, ça n'y convient point, avè l'éducation conséquente qu'on lui a payée. La jeunesse à ct'heure, quand c'est à la hauteur, ça ne se plaît qu'à la ville.

Une pensée machiavélique traversa l'esprit du curé.

— La vie y est cependant bien chère, dit-il.

La fermière eut le sursaut d'orgueil qu'il escomptait.

— Croyez-vous, cria-t-elle, que not'garçon n'ait point assez d'erg...

Mais elle s'arrêta, saisie, voyant le piège ; et, reprenant aussitôt le ton pleurard :

— C'est vrai qu'il en faut, d'l'ergent, monsieur

le curé ; beaucoup d'ergent !... Et faudrait point craire que j'enn'avons plus qu'il ne nous en faut. C'est bé ric à rac si on s'en tire. Quand on pense qu'a fallu donner trente-cinq frins au vétrinaire pour avoir soi-disant soigné not' poulain qu'a tout de même péri du tintanos ! C'est-il pas abominable ?

Tout en causant, Mme Huchecorne n'avait pas cessé d'évoluer du côté de la grande porte, tournant le dos à la maison et poussant insensiblement le prêtre dehors. Celui-ci comprit qu'il était temps d'en finir. Appelant à lui tout son courage, il s'arrêta, ce qui obligea la bonne dame à faire de même. Alors, après quelques mots d'étonnement poli sur les exigences du vétérinaire et de condoléance sur la mort du poulain, il entra dans le vif de la question par cette attaque directe :

— Et moi qui venais vous demander de m'aider, madame Huchecorne !

La figure de la fermière se renfrogna, puis devint glaciale.

— Ah ! dame, dit-elle, si c'est pour des affaires, je ne pourrai rien vous dire. Le maître n'est pas là.

— Vous avez bien entendu parler de la Séparation, madame Huchecorne ? Vous savez que les prêtres ne reçoivent plus rien du gouvernement ?

— C'est-il que vot' place est devenue mauvaise ?

— Elle n'a jamais été bonne au point de vue de l'argent ; mais enfin notre traitement, auquel venait s'ajouter un peu de casuel, nous permettait de vivre, tandis que maintenant...

— Qui qui vous empêche de prendre un autre métier ?

— Oh ! madame Huchecorne, quelle mauvaise parole ! Vous savez bien que je ne fais pas un métier. Etes-vous donc de ces personnes qui ne veulent plus de la religion ? Votre mère était pourtant chrétienne...

— Alle l'était. Mais mon homme ne l'est point.

— Mais vous, vous l'êtes encore.

— Où que c'est que vous voyez ça ?

Le curé jeta autour de lui un regard de détresse, implorant un secours, une inspiration d'en haut. Ses yeux rencontrèrent, au-dessus de la porte des écuries, deux branches croisées de buis jauni. Il étendit le bras vers elles.

— Pourquoi, dit-il, si vous n'êtes plus chrétienne, laissez-vous sur ce bâtiment le signe de la croix ?

Mme Huchecorne hésita un instant puis répondit :

— C'est rapport au béta.

En dépit de sa volonté de demeurer patient et humble, le prêtre frémit, et d'une voix plus haute :

— Ainsi vous ne croyez plus au Christ pour vous-mêmes ; mais vous y croyez pour vos chevaux et vos vaches ?

— On n'y croit point, bougonna-t-elle, et puis on y croit tout de même...

— Eh ! bien, qui vous bénira vos rameaux quand il n'y aura plus de curé à Vironville ?

— Plus de curé à Vironville ?

— Monseigneur l'évêque a décidé que les paroisses qui ne subviendraient pas au denier du culte n'auraient plus de prêtres résidants. Il faudra donc que je m'en aille. Et alors qui desservira votre église ? Est-ce le curé des Crières qui a déjà trois paroisses sur les bras ? Est-ce celui des Essarts qui demeure par delà la forêt, ou le doyen de Fresne, qui n'a plus de vicaire

depuis l'an dernier ? Ni l'un ni l'autre. Vironville sera abandonné. Est-ce là ce que vous désirez ?

Elle chercha à ne pas répondre.

— On dit comme ça des choses, fit-elle.

Il la sentit ébranlée, inquiète ; il en profita.

— Vous ne voulez pas me le dire ; mais je vois que vous tenez encore à votre église.

Elle avoua :

— On n'y tient pas plus que ça dans des moments ; mais, dans des moments, c'est vrai tout de même qu'on est comme si qu'on y tiendrait.

— Vous voyez bien, ma bonne madame !

Le vacher Gustin, tirant après lui le taureau qu'il menait à la mare, traversait la cour.

Stupéfait de voir encore la maîtresse en conversation avec le curé il s'arrêta. L'homme et la brute formaient un groupe pareillement ahuri et farouche.

Mme Huchecorne poussa vivement l'abbé hors de la porte en disant :

— C'est point utile que la servitude voie que je vous cause.

Lorsqu'ils furent derrière le mur, sur le chemin, elle fouilla longtemps dans ses jupes, puis s'écria avec dépit :

— Qui qui me donnera de la tête, au jour d'aujourd'hui ? V'là-t-il point que j'ai oublié ma monnaie ?... J'croyais pourtant avoir pris de l'ergent pour payer l'cochonnier qu'est venu tuer chez nous avantr'hier...

Elle recommença à explorer fiévreusement ses poches.

— Ma fi ! monsieur le curé, où qu'il n'y a rien le diable ne peut rien tirer. On vous apportera ça un jour qu'on ira à la messe.

Et elle s'esquiva.

III

L'abbé Gâtine reprit sa marche sous le soleil. Pour dompter les pensées qui bouillonnaient en lui, il sortit son chapelet et se mit à le dire. Peu à peu il se calma au murmure des *ave* ; et il s'unit si bien à l'Ange pour saluer la Reine des cieux que l'image de la très-terrestre Mme Huchecorne s'effaça de son esprit ravi dans la paix des hauteurs. Comme il traversait un bois pour gagner le hameau du Bosc-Guichard, la fraîcheur des taillis l'enveloppa, et il chemina les yeux perdus dans cette ombre que, çà et là, traversaient des rayons.

Il fut tiré de sa rêverie par l'apparition d'une carriole à un tournant brusque de la route. Il n'eut pas le temps de s'en garer ; elle le frôla. Elle allait bon train, tirée par un fort cheval de culture qui, galopant du devant et trottant du derrière, la faisait virer et chalouper sur les

ornières, en imprimant à sa capote en toile cachou rejetée en arrière un mouvement de roulis. Le curé reconnut les deux Huchecorne père et fils qui ne daignèrent point s'apercevoir qu'ils avaient failli le renverser ; mais le cheval, à l'instinct duquel il devait son salut, fut corrigé de son écart par un grand coup de fouet.

A l'orée du bois, avant la première maison du Bosc-Guichard, deux hommes causaient. Le premier, appuyé aux mancherons de sa charrue arrêtée en pleine raie, insoucieux de son attelage que les mouches tourmentaient, écoutait avec déférence le second, sorte de bourgeois barbu, qui roulait des yeux agités et, tout en pérorant, s'enveloppait dans des nuages de pipe.

Dès que celui-ci vit le prêtre il s'approcha de la charrue, se baissa, toucha le fer du coutre avec affectation. Rapidement, le charretier ébaucha un salut, puis tout de suite partit d'un gros rire. Le curé passa en se disant :

— Ceux-là non plus ne donneront rien.

Il songeait à la misère matérielle du breton Legoff, qu'il avait maintes fois essayé de diminuer par des aumônes qui augmentaient la sienne ; et ses ricanements forcés ne l'irritaient point, car

il sentait que seule sa velléité de salut avait été sincère. Il songeait aussi à la misère morale du citoyen Dubourdeau, dont la haine fanatique contre le clergé ne connaissait plus de bornes depuis que la Loge de Fresne-l'Abbé l'avait choisi pour Frère orateur ; et son geste, où il entrait peut-être autant de superstition que d'insolence, lui inspira de la pitié, point de colère...

IV

La maison des Langlois était au milieu d'une masure plantée. Le curé leva la clanche d'une porte à claire-voie et se trouva sous les pommiers. Les derniers pétales des fleurs mortes tombaient dans l'herbe où picoraient des poules ; trois lapins accroupis et prêts à détaler regardaient, en plissant leurs nez, deux dindes qui se battaient avec acharnement, tandis qu'un jars s'approchait, respectueusement suivi par ses femmes et se balançant avec solennité.

Cependant la victoire de l'un des combattants se dessinait ; profitant d'une fausse manœuvre de l'adversaire il lui avait, dans une brusque détente de cou, solidement harponné la crête, près de l'œil ; et il commençait à le pousser devant lui, à le promener, anéanti par la douleur, avec des gloussements féroces. Le jars alors, se lançant dans la mêlée, les sépara en deux coups de

bec, poussa du haut de sa tête, en les voyant s'enfuir, un petit ricanement de mépris, puis, sans plus s'occuper de ces espèces, reprit à la tête de son harem sa marche majestueuse.

— Eh ! las ! fit une voix ! vlà msieu le curé qu'inspec' not' volaille.

— Comme vous voyez, mon père Langlois. Et savez-vous l'idée qui me venait ? Je pensais que les bêtes sont quelquefois, comme les hommes, méchantes...

— Avez-vous vu mon père oie, comme il les a dressées ? Il est extra pour mettre la paix dans ce monde-là. C'est lui qu'est le gouverneur. Aussi vous pouvez m'craire : vous m'en diriez trois pistoles, je ne vous l'donnerais pas encore. Malheur qu'il n'y en ait pas un comme ça à Paris pour pincer la peau à nos députés quand ils se battent !

Ils arrivaient près de la maison ; Langlois ouvrit la porte.

— Entrez toujours là-dedans vous reposer un brin et espérez-moi une minute durant que je vas vous tirer un verre de boisson. La mère est acanté le garçon à la foire de Fresne ; faut ben que je fasse toute l'ouvrage.

Le curé entra dans la salle, s'assit sur le banc qui longeait le mur, s'accouda sur la table de hêtre et respira.

Depuis qu'il s'était mis en route il n'avait rencontré que mauvais accueil et hostilités : chiens hargneux, vacher butor, fermière défiante et madrée, voiture manquant de l'écraser, fer touché pour lui faire injure, casquette à peine soulevée pour ne le point trop reconnaître. Il avait tout accepté d'un cœur résigné. Mais à présent, dans cette maison où il ne se sentait plus chez un ennemi, il éprouvait une impression de détente, de bien-être. Ses yeux, fatigués par la grande lumière du jour, se reposaient, dans l'ombre tiède de la salle, sur la haute cheminée où plusieurs générations de Langlois avaient allumé de grands feux de bourrées et que le progrès moderne, sous la forme d'un fourneau de fonte accroupi à côté d'elle et perçant de son tuyau de tôle un des côtés de sa hotte, avait privée des flambées d'autrefois. Sur cette cheminée, bien en évidence au-dessus du fusil du père Langlois posé transversalement sur des crochets, trônait un *agréé* de la Charité de Vironville représentant un frère en barrette, mante et chaperon, tenant

en main une torche allumée d'une flamme jaune, avec la branche traditionnelle de buis béni fichée de travers au-dessus du cadre.

— Pour du gros cidre, ça n'est point du gros cidre, déclara Langlois en posant sur la table un pichet de bois cerclé de fer. Nn'avez-vous fait, vous, du culbutin, msieu le curé, la défunte année ? Nous, c'est les pommes qui manquaient pour ça, et la monnaie pour en acheter.

— Hélas ! mon père Langlois, vous le connaissez, mon culbutin. Il ne vous a pas fait mal à la tête. Vous lui avez trouvé un goût de fût...

Langlois fit la grimace.

— C'est-il toujou le même qu'à la Quasimodo ?

— Toujours ! et pour une bonne raison : je n'en ai pas d'autre.

Langlois alla prendre un pain dans la huche et, dans l'armoire, un fromage entamé. Ils choquèrent leurs verres en disant :

— A votre bonne santé !

— Le vôtre est meilleur, affirma le curé après avoir bu.

— Vous êtes ben honnête. Dire que ça n'est point de la petite boisson, on ne le peut point ; mais, dans ce qu'il est, on peut dire qu'il est

drait en goût et pas plus mal gouleyant que ça.

Ils restèrent un moment sans parler, buvant, mangeant et s'étudiant avec un appétit et une prudence de campagnards. Le curé cherchait le moyen d'amorcer la question du denier du culte ; Langlois de son côté semblait avoir quelque chose à dire ; tous deux redoutaient de commencer la conversation.

Ce fut Langlois qui, après avoir rempli les verres, rompit le silence le premier. Prenant un grand parti, il demanda ex abrupto :

— Qui que vous pensez de la fille à Dorget ?

— Ma foi, fit le curé, je n'ai plus d'opinion sur elle. Voilà si longtemps que je ne la vois plus à l'église ! Depuis qu'elle a rendu le bâton des enfants de Marie, c'est tout juste si, aux grandes fêtes, elle vient à la messe, et elle semble ne plus me connaître, comme d'ailleurs beaucoup de ses compagnes. Les jeunes filles d'aujourd'hui...

— Ah ! pour ça j'veux ben vous craire, interrompit Langlois. Y a plus de vierges anuy comme y en avait dans le temps. Faut plus demander ça. A ct'heure c'est le bal, c'est les romans ; bonheur quand ça n'est point pire : ne me parlez point de ça !... Seulement j'vas vous dire une chose :

tant qu'à cte jeunesse-là, je me suis laissé conter qu'a n'était tout de même pas de ces plus faignantes. Paraît que c'est ouvrier ; que ça n'a point peur, comme d'aucunes, d'prendre l'pire à une vache ni de gouverner des volailles. Ça a été instruit à travailler, vu que l'pé Dorget est sérieux dans sa culture, et qu'la mère Dorget est une femme qui s'actionne itou.

— En effet, les Dorget passent pour être de bons cultivateurs et pour avoir amassé du bien. Ils doivent vouloir que leur fille travaille et l'y obliger. Mais le travail lui plaît-il ? C'est ce qu'il faudrait savoir.

— Not'garçon a dans l'idée qu'a n'y met point du mauvais cœur.

— Ah ! ah ! je m'en doutais. C'est de votre garçon qu'il s'agit !

Le père Langlois n'essaya pas de biaiser plus longtemps ; il alla droit au fait.

Eh ! bien, oui, il s'agissait de son garçon ! La mère s'en était aperçue il y avait longtemps. Il n'y a pas comme les femmes pour deviner ces affaires-là. D'ailleurs c'était naturel : deux jeunesses dans le bon âge... Et ça n'était point méprisable, vu le bien des Dorget qui était conséquent.

Le père Langlois se mit à énumérer les propriétés qu'il connaissait aux Dorget : quatre-vingts acres de terre, qui s'approchaient même du cent depuis que la femme à Dorget avait hérité de défunt sa tante ; sans compter des cousins, il ne savait pas au juste combien, qui se préparaient tous les jours à mourir sans enfants. Tout ça ne faisait pas une fille sans monnaie, ah ! mais non... Aussi il fallait voir comme les fils du pays tournaient autour ! ça n'était pas seulement le fils Langlois.

— Et vlà ben le malheur, Monsieur le curé ! Sans parler du chetrain, des petits gas qui ne comptent point vu qu'ils ne sont point à la hauteur, tels que le fils Vincêtre que vous vous êtes mis dans l'idée d'éduquer pour en faire un chantre, y a-t-il point l'fils Huchecorne ? Celui-là m'éluge, rapport à ses grands moyens.

— Bah ! dit le curé, M. Huchecorne fils est un parisien.

— C'est bien ça qu'est le pire, fit Langlois. Mon garçon ne l'est point, parisien.

— Mlle Dorget non plus.

— C'est bien encore ça qu'est le pire, je me méfie qu'elle a envie de le d'veni...

Il s'arrêta, attendant une réplique qui ne vint pas. Le curé le regardait avec un sourire un peu triste. Ils demeurèrent silencieux, berçant au tic-tac de l'horloge normande leurs communes pensées.

Par la fenêtre grande ouverte on voyait la verdure des pommiers blanchir sous le soleil et la chaleur monter de la terre. Les deux ruraux s'étaient compris ; tout à coup, au détour de leur causerie, venait de surgir la mélancolie qui, à l'évocation de certaines idées d'abandon et d'oubli, s'empare des hommes de souvenir et de tradition. Ils n'avaient plus besoin de parler pour s'entendre ; les mêmes images hantaient leur songerie. C'étaient les maisons aux toitures effondrées, les murs éventrés disant l'agonie, non des individus, mais des familles ; c'étaient, dans ces chaumières mourantes, les vieux sans enfants; c'étaient les terres et les masures achetées par quelques richards, et le pays dépeuplé devenu peu à peu la proie d'un petit nombre, cultivé par des mercenaires qui n'avaient le temps ni de le connaître ni de l'aimer ; c'était, dans les quelques vieux toits qui tenaient encore, l'installation provisoire, le campement de horsains

venus de Bretagne et d'ailleurs, déracinés qui ne s'attachaient plus qu'à l'alcool ; c'était, pour consommer le désastre et parachever tous les abandons, l'augmentation continuelle des débits de boissons, et ces usines à fabriquer des brutes faisant monter leurs fumées d'ivresse tout autour du clocher déserté.

— M'est avis, dit lentement Langlois, que nous vlà bientôt, la maîtresse et moi, bons pour faire des morts. Alors, si mon garçon ne trouve que des filles qui ont Paris dans la tête, qui que not' bien va d'veni ?

Dans ses yeux demeurés très bleus sous leurs paupières plissées une angoisse passait. L'homme de la terre, le paysan de race se réveillait et se révoltait en lui. L'obscure mais antique lignée qui jusqu'à lui avait porté le nom de Langlois, évocateur d'un passé où bruissaient la conquête et la guerre, avait imprimé un cachet de noblesse à ce grand normand sec que la vieillesse n'avait point courbé et dont la figure aux traits profonds, à la bouche volontaire, se couronnait de cheveux encore blonds. Il fit un geste large ; sa voix devint fière.

— J'suis de Vironville, disait-il. Mon père

était de Vironville, et mon grand-père, et itou tous mes ancêtres. Je me suis laissé dire que Vironville n'a jamais été sans Langlois.

Le curé l'admirait. Sentant, lui aussi, s'allumer en lui l'orgueil de la race, il affirma :

— C'est vrai. Vous êtes, je crois bien, avec les Vincêtre et aussi les Gâtine, les plus anciens du pays. Sur les vieux registres de la Charité j'ai retrouvé des Langlois qui étaient rois de la confrérie, au temps où il y avait des rois...

— Et c'est encore un Langlois, il y a de ça bien des cents ans, qu'a écrit sur le mur du chœur de l'église, dans le cimetière, son nom avec une croix et une prière.

— C'étaient des chrétiens.

— Et croyez-vous qu'ils ne valaient point les Huchecorne ?... Des horsains qui sont venus du bas pays pas plus tard qu'au temps de l'empereur premier ?

Cette question ramena dans l'esprit du curé le denier du culte qui en était quelque peu sorti. Saisissant l'occasion de le jeter dans la conversation, il s'écria :

— Les Huchecorne ? Si je n'avais que des

paroissiens comme eux, il n'y aurait bientôt plus de curé à Vironville.

Et, brûlant ses vaisseaux, il raconta la visite qu'il venait de faire à la ferme du Mesnil, et la manière dont la fermière avait su l'éconduire. Puis, après avoir comparé l'accueil sournois de Mme Huchecorne, femme acquise aux mauvaises idées nouvelles, avec la traditionnelle hospitalité qu'il venait de trouver chez Langlois, il exposa longuement, avec franchise, l'objet de sa venue, et conclut en faisant à la générosité de son hôte un appel direct.

Les paysans n'aiment pas qu'on leur demande de l'argent. Ceux d'entre eux qui, le plus volontiers, donnent à l'ami, voire même au passant, le vivre et parfois le couvert, entrent en défiance dès qu'on s'adresse à leur porte-monnaie.

C'est que pour eux l'argent, rente aléatoire d'une vie de durs travaux, est particulièrement difficile à gagner ; le prix qu'ils lui attachent s'accroît de la valeur infinie de leurs continuels et parfois décevants efforts. Le citadin, dont le gain dépend des hommes, ne connaît pas l'angoisse du rural dont le bien-être ou la gêne relèvent des caprices des saisons. Il peut espérer se

défendre, compter sur son activité, son intelligence, sa ruse pour échapper aux dangers que sa mauvaise chance, sa négligence ou sa témérité lui font courir. Il ne sait pas ce que c'est que la gelée qui brûle les fleurs, la sécheresse qui tue les plantes dans les sillons, les orages qui les inondent et les pourrissent ; il ne ressent point, lorsque la grêle hache les épis prêts à mûrir, le désespoir que cause l'absolue impuissance à arrêter le désastre ; il n'en a pas sous les yeux le spectacle torturant. Le rural s'attend toujours à voir lui manquer le profit pour lequel il a peiné sous le soleil et la froidure ; aussi, lorsqu'enfin, après les affres de la moisson, il a refermé la main sur lui, cette main se crispe et ne peut plus s'ouvrir sans douleur. Voilà pourquoi, à mesure que le curé parlait, le visage du père Langlois s'assombrissait, tandis qu'une lueur de défiance brillait dans ses yeux clairs.

Il demeura quelque temps sans répondre ; un combat se livrait entre son avarice et son amitié. Un sentiment de commisération, nuancé d'inconsciente ironie, vint au secours de l'amitié et prépara sa victoire.

— En vlà un métier que vous faites là, mon-

sieur le curé ! C'est pas moi qui voudrais faire un métier pareil !

Un sourire douloureux contracta la bouche du prêtre, et le père Langlois le vit frémir. Le normand n'aime pas donner, mais il n'aime pas non plus demander ; et il plaint celui qui demande. Le quêteur et le quêté souffraient de l'agonie d'une fierté qui leur était commune ; ils s'étaient compris.

Sans rien ajouter, le père Langlois se leva lentement et passa dans la chambre voisine où le curé entendit un bruit d'armoire ouverte et de tiroir poussé ; il revint plus lentement encore.

Solennel, il plaça sur la table deux pièces de cent sous, les regarda longuement, soupira, puis, relevant la tête avec un air de défi :

— Vous pouvez leur y dire, aux Huchecorne, que tant qu'il y aura des Langlois dans le pays, ils ne laisseront pas aller l'église !

. . . . . .

Ce jour-là, le curé de Vironville ne poussa pas plus loin ses visites.

Il revint vers son église, passant sans y entrer devant la ferme des Dorget qui, entre le Bosc-Guichard et les premières maisons du bourg, élève le

toit pointu de son antique grange de dîme, et se hâtant de traverser la place où la mairie fraîchement restaurée fait assaut de laideur avec l'école toute neuve. Les ogives du vieux clocher lui sourirent lorsqu'il pénétra dans le cimetière et gagna le porche en longeant les tombes ; lorsqu'il ouvrit la lourde porte et s'approcha du bénitier, la lampe du sanctuaire lui darda une petite flamme de bienvenue ; et une paix bienfaisante, une fraîcheur amie, lorsqu'il s'agenouilla devant son Dieu, l'enveloppa de douceur.

Il resta longtemps abîmé dans la prière, remerciant le ciel, si longtemps et si complètement qu'il n'entendit pas entrer dans l'église assombrie le père Vincêtre, son sacristain, venu pour sonner l'angélus du soir.

Mais après que la cloche, mise en branle par le vieillard, eut commencé de chanter là-haut, son âme, s'abandonnant à l'aérienne harmonie, s'unit de nouveau à l'Ange pour saluer la Reine des cieux à qui il devait, avec la joie de la première aumône reçue, la confiance et le courage, parce qu'elle avait pris son épreuve en pitié.

DEUXIÈME PARTIE

L'ASSEMBLÉE

I

Dans l'air pur du matin le clocher carillonne.

Pendu à la plus grosse cloche, le père Vincêtre est, à chaque volée, soulevé de terre ; à côté de lui son dernier fils, un gamin de douze ans, se bat avec la petite trop lourde pour lui et qui l'entraînerait tout à fait s'il parvenait à la mettre en plein branle.

C'est son frère aîné qui devrait la sonner ; mais depuis bientôt un mois il n'est point rude, le pauvre gas. On dit dans le pays qu'il s'ennuie de la fille à Dorget et qu'il n'ose rien lui dire. Parbleu !... Il sait bien qu'elle n'est pas pour lui ; mais on est un homme tout de même quand on est pauvre... Et parce qu'on n'a pas pu comman-

der à ses yeux de regarder moins haut on souffre, des fois, jusqu'à en mourir.

C'est ce que se dit le père Vincêtre tandis que ses sabots retombent en claquant sur le pavé de l'église, qu'il fléchit sur ses reins pour dompter la corde et que, brutale, elle remonte, tirant en haut ses bras raidis. Et ding ! et dong !

— Hardi, mon petit ! tire comme il faut ; la retiens pas !... Dommage que c'est trop jeune... ça n'a point la force.

C'est le dimanche de la Trinité, jour de l'assemblée du pays, et bientôt l'heure de la grand'messe.

Voilà que sonnent les tintenelles : c'est la Charité.

Elle est quasiment au complet parce que les anciens frères ont repris le chaperon à l'occasion de la fête. Le rouge et l'or des ornements brillent au soleil ; sur le velours sanglant de la bannière, saint Sébastien martyr est percé de flèches.

Des petites filles en blanc traversent le cimetière ; leurs robes, de loin, semblent de grands papillons voletant sur l'herbe et les fleurs où s'érige la funèbre moisson des croix. Çà et là, sur le chemin qui mène à l'église, quelques bonnes femmes, des jeunes filles coiffées d'impression-

nants chapeaux... Et le clocher appelle, appelle toujours dans la gloire épandue du beau ciel de juin.

Les hommes sont déjà au café ou bien, sur la place de la mairie, brelandent. Deux forains montent leurs boutiques ; à grands coups de maillet on assemble le plancher du bal. Le citoyen Dubourdeau, le fils Huchecorne et M. Dorget, maire de Vironville, forment autour de ces gens qui travaillent un trio discoureur et important. Monsieur le maire rappelle ses souvenirs de jeune homme.

— Dans le temps, dit-il, je n'avions point besoin de plancher pour danser. L'assemblée se tenait sur la place de l'église qu'était herbue ; l'joueux d'violon montait sur un tonneau ; chacun crochait sa promise, et allez-y ! Maintenant vous faut d's orchestres et un parquet de château...

— C'est le progrès qui veut ça, déclara Dubourdeau. On n'en voudrait plus, de votre violon tout seul. Nous aurons ce soir les quatre musiciens des Crières.

— Oh ! la la, fit le jeune Huchecorne en ricanant.

Il arrivait de Paris où il feignait d'étudier la

pharmacie ; et il avait les réjouissances campagnardes en grand mépris. Dubourdeau, qui lui en voulait parce qu'il ne lui en imposait pas, demeura interloqué par cet « oh ! la la » qui lui coupait son effet.

Le père Dorget prit un air narquois.

— M'est avis qu'il est en retard, vot' progrès, M'sieu Dubourdeau. C'est plus quat' musiciens qu'il nous faudrait à ct'heure pour contenter la jeunesse qui vient de Paris.

Les cloches s'étaient tues. Mlle Reine Dorget passait ; son père l'appela.

— Viens t'en voir un peu, fifille. C'est pour toi qu'on travaille, à seule fin que tu danses à ce soir. Seulement il ne faut pas que tu comptes sur Huchecorne, vu qu'il n'y a point assez de musiciens pour lui.

Mlle Reine s'approcha en minaudant un peu.

— C'est-il vrai, Desir ?

— On s'en contentera tout de même à cause de toi, dit le jeune homme. Et puis un jour viendra peut-être où on pourra te montrer un bal de Paris.

Elle se mit à rire gentiment, amusée, charmée par ce mot, Paris, qui ensorcèle tant de filles.

C'était une belle personne, un peu forte, haute en couleurs comme beaucoup de normandes, mais point rustaude ni mal taillée. Elle portait sans embarras une toilette presque simple et, sur ses cheveux d'un blond ardent, un grand chapeau de paille noire. Ses dents n'étaient point gâtées ; ses yeux, très bleus, regardaient droit.

— Oh ! dit-elle, comme ça doit être beau !... Mais, en attendant, il faut que j'aille à la messe. On n'est pas de ces plus en avance... Avec ça que c'est nous qui rendons le pain bénit... Tenez, vlà Natole qui revient de le porter.

Tirant après lui une brouette vide dont la roue grinçait, s'en venait un grand garçon pâle, aux traits tirés, à la démarche alanguie et souffrante. Sans s'arrêter, il jeta sur Reine et sur Huchecorne fils un regard fiévreux, puis, la place traversée, il disparut au tournant du chemin.

Le père Dorget haussa les sourcils, ce qui, chez lui, indiquait une contrariété.

— Pourquoi que t'as pris Natole pour porter l'pain bénit ? Il est toujours, c'faignant-là, à tourner entour de tes jupons...

— C'est vrai, railla Desir. On m'a dit qu'il est ton amoureux et que le fils Langlois en est jaloux.

— Tu t'es laissé dire bien des menteries, Desir.

— On sait ce qu'on sait.

— Bien sûr. Aussi voilà ce que je sais, moi : c'est qu'il n'y avait personne à la maison pour porter le pain bénit à l'église, vu que la maîtresse est restée en écoutant le laitier, que la bonne a pris son dimanche et que papa est sur la place. On a de la chance que Natole ait bien voulu y mettre la main. Tant pire pour les jaloux !

— Tant pis pour eux, dit Desir avec philosophie. Eh ! là-bas, Ludovic, tant pis pour toi, mon gas !

Ludovic Langlois, qui se hâtait vers l'église, s'arrêta en s'entendant appeler. Il s'approcha d'un grand pas veule, comme s'il poussait sa charrue, et donna à Dorget et à Desir Huchecorne de molles poignées de main. Le citoyen Dubourdeau fumait sa pipe, en apparence absorbé par la contemplation des ouvriers qui finissaient d'ajuster le plancher du bal.

— Mon Ludovic, poursuivit Huchecorne, nous sommes refaits par Anatole, le porteur de pain bénit de Mlle Dorget. Je crois bien qu'à présent c'est lui le préféré...

Ludovic Langlois rougit un peu. Reine lui sourit.

— Le préféré d'aujourd'hui, dit-elle, est celui qui vient avec moi à la messe.

Dorget continuait à hausser les sourcils. Il demanda :

— Pourquoi que tu ne t'es point habillée en vierge ?

— La maîtresse trouve que ça demande trop de blanchissage, répondit Reine.

— Alors c'est toi qui vas rendre l'pain bénit ?

— Faudra bien, si vous n'y allez point.

Monsieur le maire hésita un instant ; mais il rencontra le regard de Dubourdeau.

— J'ai point le temps, fit-il avec brusquerie.

— Et toi, Desir, as-tu point le temps ?

— Dame ! dit Desir...

Il était esprit fort ; cependant la fille de Dorget lui plaisait ; il trouvait à part lui qu'elle valait bien une messe... Mais à son tour il rencontra le regard de Dubourdeau. Il bredouilla, ayant perdu sa verve railleuse :

— Je ne peux point... mon père m'attend... Mais je serai là à la sortie...

Reine eut une petite moue.

— Alors me voilà toute seule, à ct'heure. Pour une fois qu'on va à la messe...

— Pardon excuse, dit alors Ludovic, mais j'y vas, moi.

Il fixait Dubourdeau droit dans les yeux.

L'homme se détourna.

— Eh ! bien, dit Reine, c'est toi, ce matin, qui es le préféré, Ludovic

---

II

Pour un beau café, le café de l'Espérance est un beau café. Et le patron, M. Beauquesne, lui avait fait, en l'honneur de l'assemblée, sa toilette des grands jours.

Une rangée de petits sapins, reliés entre eux par une guirlande de lanternes en papier, décorait le pignon sur la rue. Un chemin sablé menait de la grand'porte à l'entrée, située dans la cour.

Par-delà les pommiers dont la jeune verdure cachait sous son émeraude ensoleillée le mystère des fleurs fécondées, une cible rutilante s'adossait au mur de bauge qui fermait le jardin ; vers elle dirigeait son index une main surmontée du mot tir, peinte en noir sur le battant blanc du portail. A droite en entrant, accroupie sur son jeu de tonneau, la grenouille de bronze ouvrait la gueule, attendant les palets. Des tables étaient sorties sous les arbres, toutes prêtes pour les

beuveries en plein air et déjà, par les fenêtres grandes ouvertes de la salle, s'élevait le bruit des dominos et des paroles.

Et cependant M. Beauquesne n'était pas satisfait ! Tous les ans, à pareil jour, il éprouvait l'amertume de se juger sacrifié. Le bal que des horsains installaient sur la place de la mairie et auprès duquel, sous la tente d'un café forain, les danseurs trouvaient à se rafraîchir, lui semblait un intolérable défi en même temps qu'une atteinte inqualifiable à ses droits. Autoritaire et jacobin, il tonnait volontiers contre les privilèges de l'ancien régime ; mais il n'admettait pas que, sous le nouveau, personne autre que lui pût vendre de l'alcool et faire sauter les filles. Il en voulait au maire de ne pas protéger son établissement contre la concurrence ; au conseil municipal il s'était pris de bec avec le citoyen Dubourdeau qui était pour la liberté du commerce ; et bien qu'il partageât ses opinions philosophiques et politiques, il ne lui pardonnait point ses accointances avec les musiciens des Crières.

Cependant, lorsque ces messieurs entrèrent, altérés par leur séjour et leurs causeries sur la place, il eut pour eux sourire et poignées de mains.

Sournois, mais accueillant, il essuya une table et courut chercher les dominos et les cafés demandés.

Tandis que Dubourdeau faisait la cour aux charretiers, aux vachers et autres domestiques ruraux déjà en partie allégés de la paie reçue le matin et plongés dans l'hébétude heureuse qui précède l'ivresse, et que le jeune Huchecorne, tirant de sa cigarette de négligentes bouffées, promenait sur cette racaille un regard méprisant, le père Dorget s'attabla, respira bruyamment et se trouva parfaitement heureux.

Tout à l'heure, sur la place, il avait eu de l'humeur ; non qu'il conçût quelque inquiétude sur les sentiments de sa fille à l'égard du petit Vincêtre ; mais la visible passion qu'elle inspirait à ce garçon qui n'avait rien l'irritait comme une offense à sa majesté de riche. Il aurait voulu que Reine, se montant à la hauteur de ses écus, renvoyât de pareilles assiduités bien loin dans la poussière ; au lieu de cela elle les tolérait avec une indifférence bon enfant !... Et ce n'était pas tout : Desir Huchecorne, le mari désirable, ne trouvait pas auprès d'elle les égards que la plus élémentaire diplomatie commandait. Ne venait-elle pas,

à son nez, de filer bras dessus bras dessous avec Ludovic ?

Ce Ludovic !... C'était un Langlois, d'accord ; et les Langlois, c'est quelque chose dans le pays ; mais ça ne va tout de même pas, pour le bien, de niveau avec les Huchecorne. Et puis c'est du monde du vieux règne ; ça a des idées à l'ancienne.

Allez donc leur donner Reine, et puis tâchez, après ça, d'être nommé du Mérite Agricole !... Tout cela, c'étaient bien des soucis ; sans compter qu'à la maison la vie ne devenait point drôle ; la bourgeoise n'avait jamais été commode, mais, maintenant qu'elle prenait de l'âge, elle voulait mener tout. On avait beau être maire de la commune, elle vous faisait tourner, fallait voir...

— Ouate ! fit tout haut Dorget.

Et ce « ouate », au souffle duquel s'envolèrent ses derniers papillons noirs, signifiait :

— A demain les embêtements ! Pour le moment, me vl'à dans l'endroit qui me plaît le plus : j'sis au café. C'est là qu'on oublie ; et puis c'est là aussi qu'on voit le monde, à présent que l'église, il n'en faut plus. On ne se saoule point, comme cette servitude de malheur qui boit sa semaine

le dimanche et continue le lundi quand ça n'est pas fini. Non... mais on se met bien ; on se pique une petite pointe dans le nez qui vous rend sensible ; on marche droit, mais en se raidissant tout de même un brin ; et on ne se tourmente point ni de femme, ni de fille, ni d'épouseux tant que la consolation vous chauffe l'estomac et que le calvados vous pleure à l'œil. Sans commander personne, qui qui me fait mon domino ? C'est-il toi, Desir ?

— Prenez plutôt mon père, que voilà arrivé. Moi, il faut que j'aille voir à la sortie de la messe.

Le père Huchecorne qui entrait demanda en éclatant d'un gros rire :

— Quéque t'as, toi, à dev'ni d'vot ?

— Ah ! voilà !... fit avec un air malin le père Dorget.

Et les deux pères, après avoir mêlé bruyamment leurs dominos, s'absorbèrent dans de savants plans de bataille, sans plus s'occuper de Desir.

III

Il s'en était allé vers l'église.

Comme il y arrivait, les cloches sonnèrent, et sur leur basse profonde s'enleva le son argentin des tintenelles ; la procession de la Charité sortait, la messe finie. Il la rencontra dans l'allée du cimetière et cela le gêna. Il n'osa pas ne point saluer la croix et cela l'irrita ; il lui sembla que les charitons, dont il avait si souvent fait des gorges chaudes, lui jetaient en passant des regards étonnés et moqueurs ; et il fut encore plus humilié par l'attitude du père Langlois qui, très sérieux sous le chaperon bleu brodé d'or de l'*antique* de la Confrérie, le croisa le dernier sans avoir l'air de remarquer sa présence.

Il était donc d'assez méchante humeur lorsqu'il atteignit le porche, où le sacristain Vincêtre, mettant aux enchères la part de pain bénit réservée pour la paroisse, criait du haut de sa tête :

— A dix sous la grand'pièce ! A dix sous ! Vous n'y aurez point regret ?...

C'était, autour de lui, un brouhaha de commères. Mme Huchecorne, qui était venue à la messe par politesse pour Mme Dorget, s'étonnait sur un ton aigre que cette dame ne se fût pas dérangée pour offrir le pain bénit, et regrettait de n'être pas restée chez elle.

— Car enfin, ma chère dame, disait-elle à la mère Langlois, c'est point pour dire que leur Reine n'est point bien dans ce qu'alle est, mais c'est tout de même une gamine ; et c'est point sa place de mener à l'offerte au derrière d'elle des femmes d'âge comme nous.

— Qui qu'a dit onze sous ? cria Vincêtre.

C'était le breton Legoff. Son patron Dubourdeau l'avait payé le matin, et il était parti pour aller boire sa paie. Mais, en approchant du bourg, il avait entendu la musique du clocher qui, dans le fond de son âme trouble, avait remué les souvenirs du pays natal. Emu par cette voix évocatrice des prières de sa race et de son enfance, il avait pris un chemin détourné afin d'éviter la tentation du café ; et maintenant il sortait de l'église avec une pensée de bonté. Il voulait

acheter ce chanteau de pain bénit, l'apporter dans sa chaumière, en faire la surprise à sa pauvre femme, à la misère grouillante de ses enfants. Après, il irait boire.

En ce moment Desir Huchecorne arrivait. Pourquoi l'idée lui vint-elle de passer sa mauvaise humeur sur ce malheureux ? Il eût été, sans doute, bien en peine de le dire... Il laissa le père Vincêtre haleter :

— Onze sous !... A onze sous !... Une fois !... Deux fois !...

Alors il dit froidement :

— Quinze sous !

Déjà Legoff avait sorti le mouchoir où il avait serré sa monnaie et se préparait à le dénouer. Il sursauta, saisi par l'énormité de l'enchère, jeta sur Desir un regard de douleur et de colère ; puis, se détournant, il cracha au loin.

— Ça n'est plus toi qui y es, breton, dit le père Vincêtre. Mets-tu seize sous ?

Il haussa les épaules. Lutter d'argent avec un Huchecorne, un richard, un patron... Allons donc !

Une des dernières, Reine Dorget sortait, coquetant avec Ludovic Langlois, lorsque le sacris-

tain remit la grand'pièce entre les mains de Desir. Elle éclata de rire.

— Comment, tu achètes le pain bénit, à ct'-heure ? Mais c'est pire que d'aller à la messe !

Desir sourit d'un air contraint.

— C'était pour m'occuper en t'attendant, fit-il.

Et il tendit son emplette à sa mère. Mme Huchecorne la prit d'un air méprisant.

— V'là un biau morceau pour sûr ! Au monde qu'on est !... Et quinze sous... Ça n'en vaut point seulement dix.

La gaieté de Reine redoubla. Et comme Desir ne parvenait pas à cacher son dépit elle lui cria sous le nez :

— Oh ! le mauvais acheteux ! Viens-tu, Ludovic ?

Les deux jeunes gens s'affrontèrent, les yeux dans les yeux. Elle prit Langlois par le bras.

— Allons, viens-t'en avé moi. A ce soir, Desir ; on se retrouvera à la danse. Mais, ce matin je n'ai qu'une parole. Qui m'amène me ramène.

Rieuse, coquette, avec un gentil petit air d'insouciance et de défi, elle partit ; et Ludovic

fut prompt à la suivre. Desir demeura interdit, outré, sentant peser sur lui des sourires.

La mère Huchecorne commença un discours sur l'effronterie des filles d'aujourd'hui ; puis, voyant midi près de sonner, elle l'interrompit pour remarquer qu'il était temps d'aller manger la soupe. Le porche redevint désert ; les derniers assistants de la grand'messe s'éloignèrent, traversant le cimetière.

Le breton Legoff s'en allait le dernier ; tout à coup il se retourna et montra le poing au clocher. Qu'avait-il gagné à écouter son appel ? Une certitude plus grande de son impuissance et de sa pauvreté ; la vue de bourgeois sans cœur ; le marchandage d'un peu de pain bénit à lui, malheureux. Décidément il n'y avait qu'une chose pour consoler de la misère, c'était la boisson. Et, dans sa poche, il serrait avec fureur son mouchoir plein de sous.

Cependant l'abbé Gâtine, fermant l'église, avait fait grincer la grosse clef dans la serrure. Il vit Legoff et son geste haineux ; il devina qu'une douleur non encore éprouvée venait de passer, qui avait crispé cette âme habituellement résignée aux souffrances des mauvais jours. Il eut

instinctivement l'impression que cette douleur venait d'un acte méchant et qu'il avait devant lui la victime d'une injure.

Il tenait sous son bras une brioche, la part du curé. Il courut au breton qui déjà s'acheminait vers le café.

— Eh ! Legoff, où allez-vous donc si vite ? J'ai une commission à vous donner. Portez ça à votre femme et à la petite famille. On ira les voir tantôt.

Et il lui tendit le pain bénit.

Mais l'autre, sans répondre, continua sa marche farouche.

IV

— Bien sûr, Ludovic, bien sûr, si je me mariais de toi, ça ne me déplairait pas plus que ça, disait Reine tout en marchant, seulement...

Ludovic Langlois la regardait avec tendresse.

Ce grand garçon taillé en force n'était pas, comme Huchecorne, un demi déraciné, un rural badigeonné en parisien. Il était comme son père, sans compromission et sans mélange, un paysan du pays normand, lent dans ses pensées comme dans ses mouvements, mais tenace dans son vouloir ; intéressé, disputeur en affaires, mais respectueux des engagements pris ; poussant jusqu'à l'avarice l'amour de sa terre ; fier du modeste horizon où depuis des siècles les siens avaient enfermé le cercle obscur de leurs vies laborieuses.

Ce qu'il avait d'abord aimé en Reine, ce n'était pas la fraîche et saine jeunesse de ses vingt ans ; c'était son nom de Dorget aussi anciennement

porté à Vironville que celui de Langlois, et, avec une réputation de bonne travailleuse, sa qualité d'enfant unique. Epouser une fille du pays, et une fille riche sans frères ni sœurs, c'étaient des avantages qui la lui auraient fait désirer alors même qu'elle eût été laide ; car dans ces familles terriennes où l'on cherche avant tout à grossir son bien et où cette passion dominante, pour le plus grand malheur du pays, fait considérer les nombreux enfants comme une faute et comme une calamité, les avantages physiques ne comptent que parmi les détails et l'amour que parmi les objets de fantaisie. Ludovic les avait, dans le principe, relégués au second plan ; et il avait calculé l'affaire sous toutes ses faces avant de se laisser gagner par le roman.

Mais à présent le roman le tenait ; son cœur était pris ; et sa jeunesse parlait d'autant plus haut que sa raison lui avait imposé plus longtemps silence.

— Seulement, continuait Reine, il y a Desir qui me prendrait bien aussi. Je ne peux point être la femme de vous deux.

Comme elle disait cela, sa bouche était piteuse mais ses yeux riaient. Visiblement, l'embarras

d'avoir à choisir entre les deux premiers garçons du pays ne flattait pas médiocrement sa coquetterie de jolie fille.

— Qu'est-ce qu'il a donc, Desir, pour tant te r'veni ? demanda Ludovic avec dépit.

Elle soupira.

— C'est pas lui qui me revient... Et si quelqu'un dit qu'il a une meilleure figure d'homme que toi, ça ne sera point moi. Mais c'est sa position... Je me suis laissé dire qu'il aurait dans l'idée d'acheter à Paris une forte pharmacie.

— C'est Paris qui te tire, pas vrai ?

— Dame !...

Pendant quelque temps, il marcha auprès d'elle sans rien dire. Il mesurait l'obstacle et il le trouvait haut. Elle lui coulait un regard où luisait un peu de malice. Découragé, il fit baller ses bras.

— Pour sûr que si c'est Paris qu'il te faut... dit-il.

Ils étaient sortis du village et s'approchaient de la ferme des Dorget. Devant eux la vieille grange de dîme élevait son pignon aigu ourlé d'un bourrelet de pierre ; à l'horizon les bâtiments de la ferme du Mesnil, résidence des Huche-

corne, semblaient accroupis sous le soleil ; un toit de tuiles neuves, rougeoyant dans la verdure du Bosc-Guichard, signalait la maison des Langlois. Derrière eux celles de Vironville se ramassaient autour du clocher comme des poussins près d'une mère poule, et de tous côtés s'étendait la plaine incendiée par la chaleur de midi.

Ludovic s'arrêta. Il fit un large geste circulaire comme pour prendre à témoin, appeler à son aide la vie puissante qui s'exhalait de tout cela.

— Alors, dit-il d'une voix où tremblait un reproche, tu voudrais quitter le pays ?... C'est-il que tu ne l'aimes plus ?

— Ça n'est point ça directement, répondit Reine. Quand je serai ancienne, je voudrais y revenir que ça n'aurait rien de drôle ; mais à ct'heure on est jeune ; on peut gagner sa vie ailleurs. Et moi, vois-tu, il me faut de la nouveauté. Ah ! si tu voulais m'emmener à Paris, Ludovic !...

— Quoi que tu veux que j'aille y faire ?

— Malheur que tu n'aies pas étudié, comme Desir, dans la pharmacie ou dans un autre commerce ! Je ne serais point à me demander ce qu'il faut que je décide... Car je peux bien te

dire une chose, puisqu'il n'y a personne : c'est toi qui me plais, et point Desir. Tant pire si j'ai eu la bouche trop grande !

— C'est dit ! Il n'y a plus à se dédire ! s'écria joyeusement Ludovic. Y a plus qu'à se taper dans la main. Veux-tu y taper ?... Tu ne veux point encore ?... Tu n'as point raison. Il faut rester acanté nous au pays. T'es fille de cultivateur ; j'en sis fils itou. La terre nous tient ; elle compte sur nous ; c'est défendu d'y manquer... Regarde moi un peu le blé qu'il a, le père Dorget, dans sa pièce des quatorze acres. C'est-il à Paris que t'en trouveras du pareil ?

Une petite brise passait sur le grand champ de blé ; et les tiges drues, d'un vert noir, déjà grosses de leurs épis, s'inclinaient comme pour saluer les deux jeunes gens, enfants de la vieille terre normande.

Reine promena un regard ému sur cette richesse vivante. La voix du sang parlait à son cœur ; l'arome charmeur des foins en fleurs et de la moisson en travail la caressait comme un baiser d'ancêtre ; et les images qu'elle s'était faites de la ville et de ses plaisirs s'en allaient, emportées par le vent léger qui, pour les effacer

sans doute, s'était élevé du traditionnel horizon.

Ils avaient repris leur chemin. Comme ils arrivaient à la ferme des Dorget, souriante elle mit sa main dans la main de Ludovic. Appuyé contre un des piliers de la grand'porte, un grand garçon pâle les regardait venir.

— Tiens! v'là Natole, dit gaiement la jeune fille. Encore un amoureux !

Et elle se mit à rire en montrant toutes ses dents. Elle ajouta en reprenant son sérieux :

— Tu sors de ramener la brouette ? Ça ne t'a point lassé, mon porteux de pain bénit ?

— A vot' service. J'ai remis les brioches à Mme Dorget, et le restant qu'on n'a point coupé.

— Espère une minute, que j'aille t'en chercher une pièce.

Et elle disparut dans la cour de la ferme.

Ludovic avait le cœur en joie. Il ne remarqua point l'air sombre et malheureux de Vincêtre.

— Eh ! ben, mon Natole, ça va-t-il comme tu veux ?

— Savoir... dit l'autre.

— Tu n'es point encore ben rude.

— Où que tu vois ça ?

— Je me le suis laissé dire.

Un éclair de colère passa dans les yeux de Vincêtre... Il serra les poings et, s'avançant vers Ludovic, il cria :

— Qui que c'est qui te l'a dit que je n'étais point rude ?

— Eh ! las ! fit Reine, allez-vous vous battre ?

Elle revenait avec un gros morceau de brioche ; elle le mit dans la main de Natole.

Celui-ci, soudainement apaisé, le prit d'un air humble. Ludovic s'était mis à rire.

— Ce n'est rien, dit-il. Seulement il n'aime point qu'on dise qu'il est malade.

— Pour sûr, vu qu'il ne l'est point. A preuve que c'est lui qui, à ce soir, dansera le premier avec moi... Tu veux, bien, Natole ? Tant pire pour Desir s'il est jaloux ; et tant pire aussi pour toi, Ludovic.

Ludovic sourit, et du ton avantageux d'un homme qui n'a rien à craindre :

— En vlà des tant pire ! Faut les garder pour Desir. Moi, après ce que tu m'as dit, je voudrais être jaloux je ne le pourrais point.

— Voyez-vous ça ? dit Reine d'un ton moqueur. Et sous sa moquerie perçait une pointe de

coquetterie offensée. On n'a tout de même pas dit le mot, tu sais bien...

Alors comme Ludovic, perdant son assurance, faisait un commencement de grimace, elle prit plaisir à le taquiner.

— Tiens, Natole, dit-elle, c'est toi qui vas être juge.

Supposé que tu sois demoiselle et que tu aies à choisir entre le fils Langlois qui reste au pays et le fils Huchecorne qui reste à Paris, qu'est-ce que tu ferais, hein ?

Un frisson de souffrance courut sur le visage triste de Natole. Il articula péniblement :

— C'est des choses...

Mais, avec une vivacité tout à fait contraire à ses habitudes, Ludovic lui coupa la parole et, à son tour, le prenant à partie :

— Ça n'est point toi qu'irais choisir le parisien, pas vrai ? Paris, c'est bon pour aller passer un dimanche. Qu'on prenne le premier train dans des occasions, moi j'veux ben, quand ça ne serait que pour aller voir l'concours des animaux gras, vu que ça intéresse la culture. Mais quand on est la fille qu'elle est, on soigne son bien les autres jours, et on ne se marie point d'un

gas qui se fait pharmacien pour quitter sa terre.

Reine frappa du pied et demanda avec impatience :

— C'est-il à toi ou à lui que j'ai demandé de répondre ?

Puis, reprenant une voix câline :

— Allons, mon petit Natole, dis-moi ce que tu ferais à ma place, veux-tu ?...

Sous la caresse cruelle de ces paroles Natole frémit ; sa bouche se crispa, ses yeux devinrent fous. Il répondit brusquement :

— C'est point à moi de vous conseiller.

Et il s'en alla sans se retourner.

Interdits, Reine et Ludovic suivirent longtemps, diminuant sur le chemin qui retournait au bourg, sa silhouette maigre et déhanchée qui roulait comme celle d'un homme pris de vin. La surprise et l'attendrissement avaient passé comme un nuage sur le visage de Reine ; devant elle Ludovic se taisait.

Elle vit qu'une angoisse nouvelle s'éveillait en lui ; à constater cela son orgueil s'émut et chassa le sentiment qu'eût pu faire naître sa pitié.

— Ah ! bien non tout de même ! fit-elle.

Et ils recommencèrent à se sourire.

V

Après les vêpres, nasillées par le père Vincêtre devant les bancs vides, le curé de Vironville s'en était allé au Bosc-Guichard faire visite aux Legoff. Il n'avait trouvé que la femme et les enfants ; le père n'était pas venu dîner à midi. Maintenant on ne l'attendait plus qu'à nuit fermée ; sans impatience d'ailleurs ; car il rentrerait ivre, et ce serait la distribution générale de sottises et de coups des soirs de grande fête. En attendant, Mme Legoff armée d'une baguette scionnait l'aînée des filles qui avait renversé le biberon du dernier petit.

L'arrivée du curé apportant la brioche de pain bénit refusée le matin par le père mit fin, provisoirement du moins, à la correction ; et il resta longtemps, conquis, comme chaque fois qu'il venait là, par l'attrait douloureux de cette misère, ému de compassion et d'indulgence, heureux de

voir, à mesure qu'il leur témoignait un intérêt et une tendresse d'ami, l'attitude de la mère devenir moins brute et moins revêche, les regards des enfants se poser sur lui moins sournois. Malgré l'effroi que lui causait la balance que bientôt, à la fin du trimestre, il lui faudrait établir entre un traitement de plus en plus maigre et des charités qu'il aurait voulu ne jamais calculer, il laissa des bons à la bretonne et s'en revint vers Vironville en priant le Seigneur de renouveler pour lui la multiplication des pains en y ajoutant celui de la diminution des notes chez le boulanger.

Le soir descendait ; un souffle frais venait du nord, et la première étoile clignotait sous un léger voile de brouillard. Sur la campagne d'où s'évaporaient la chaleur et les parfums du jour passait le frisson précurseur des nuits sereines et froides d'où pleuvent les rosées.

Comme l'abbé Gâtine venait de dépasser l'endroit où le chemin du Bosc-Guichard rencontre celui du Mesnil, il croisa Legoff titubant et gesticulant.

Le breton passa sans le voir : il semblait en proie à une sorte de délire furieux ; tout en zigza-

guant il parlait tout haut, proférait des menaces incohérentes. Le curé frémit en pensant à la rentrée de ce fou ; et il éprouva un grand sentiment de soulagement lorsqu'il le vit prendre le chemin du Mesnil.

— Il se trompe de route, pensa-t-il. C'est une chance pour sa femme et pour ses enfants. Tout à l'heure il tombera comme une masse ; et quand il se réveillera il ne sera plus méchant.

Lorsque l'abbé parvint au bourg le crépuscule tirait à sa fin ; il se hâta, un peu mécontent contre lui-même de s'être ainsi laissé attarder.

Il en était ainsi chaque fois qu'il allait voir des pauvres ; auprès d'eux le temps passait si vite !

La vieille femme qui tenait son ménage ne savait jamais, ces jours-là, à quelle heure il rentrerait.

Sur la place de la mairie il rencontra des groupes animés qui se dirigeaient vers le bal, et il entendit les premières fausses notes des musiciens des Crières. Un peu plus loin, sur le seuil du café de l'Espérance, se dressait la silhouette irritée de M. Beauquesne, voyant s'en aller ses

clients vers la danse ; et le petit mur bas du cimetière, sur lequel une dernière lueur de jour venait mourir, enserrait au bout du chemin la haute masse sombre de l'église.

VI

— Vlà que ça va c'mencer à souffler ! Allons, les gas, faut queri vos cavalières ! s'écria le père Dorget faisant, en sa qualité de maire, les honneurs de la fête.

Neuf lanternes vénitiennes illuminaient la façade de la mairie ; et M. l'instituteur avait allumé douze verres de couleurs tout le long de celle de l'école. Des bruits de vaisselle remuée s'élevaient d'une tente où déjà l'on buvait.

Des carrioles s'arrêtaient d'où sautaient des filles, les robes encore troussées sur leurs jupons de dessous ; et des jeunes gens, fleuris à la boutonnière d'une rose de papier, bondissaient de bicyclette sur le gazon de la place.

Perchés sur une estrade en planches surmontée d'un long pupitre et éclairée par des bougies qui flambaient dans des verres, les quatre musiciens, piston, clarinette et violons, préludaient, tandis

qu'autour du plancher du bal les demoiselles frétillaient sur des bancs. Au premier rang Reine Dorget se partageait entre ses deux attentifs, Desir et Ludovic.

Un accord déchira l'air et une polka criarde en naquit. Tout de suite la jeunesse fut debout et commença à se trémousser, les garçons sautant très haut et charriant d'un bout à l'autre du bal leurs danseuses, et les filles sans cavaliers dansant entre elles plutôt que de rester assises.

Le beau Desir, qui regardait de haut ces ébats villageois, n'avait pas, pour cette première danse, disputé Reine à Ludovic. Celui-ci appliqué comme à un labour, pirouettait à contre-mesure en frappant le plancher à grands coups de souliers et serrait contre lui, avec une consciencieuse vigueur, Mlle Dorget qui, rougissant et se pâmant un peu, se laissait entraîner souriante et les yeux mi-clos. Elle dansait beaucoup pour le plaisir de danser, mais aussi pour celui d'être entre les bras d'un gars solide qui ne lui déplaisait point ; et un peu enfin pour agacer Huchecorne qui lui en imposait par son air parisien.

Aussi fut-elle visiblement contente lorsque, ramenée à son banc par l'héritier des Langlois,

elle vit l'élève pharmacien s'approcher d'elle et l'inviter.

Elle se leva en faisant bouffer sa jupe, et, sans prendre garde à l'œil jaloux de Ludovic, elle se suspendit au bras du rival.

Après un essai, tout de suite abandonné, des musiciens pour se mettre d'accord, la seconde polka commençait.

Desir entraîna Reine avec la maîtrise prétentieuse d'un élégant de bal public. Il ne la serrait pas brutalement comme avait fait l'inexpérimenté Ludovic ; il la pressait d'un enlacement savant qui tour à tour augmentait et diminuait ses étreintes. Penché sur elle il lui parlait de tout près ; son souffle effleurait ses cheveux et son cou ; et elle se laissait aller à une sorte de griserie que jusqu'alors elle n'avait pas connue.

Lorsque la musique cessa il ne la quitta point ; lorsqu'elle reprit il la fit danser encore ; et elle s'abandonnait à lui de plus en plus, insouciante des angoisses de l'amoureux qu'elle négligeait.

Il y en avait un autre qu'elle avait encore plus complètement oublié : Anatole Vincêtre, le fils du sacristain, qui, tournant autour du bal, paraissait et disparaissait comme une ombre.

Il était arrivé un des premiers et l'avait attendue sans beaucoup d'espoir de la pouvoir aborder, voulant cependant tenter la chance. N'avait-elle pas dit que, ce soir, il danserait le premier avec elle ? Aussi, dès qu'il avait vu les musiciens monter sur leur estrade, il s'était avancé. Mais déjà Reine, sans le regarder, s'était laissé entraîner par Ludovic et à présent, toujours ignorante de lui, elle coquetait avec Desir... Longtemps il hésita, indécis et malheureux, s'éloignant puis revenant pour au moins la voir danser; et puis tout à coup, succombant à la désespérance, il se perdit dans la nuit.

L'assemblée s'animait ; peu à peu la cadence sautillante de l'orchestre donnait à tous les assistants, vieux comme jeunes, une envie incoercible de secouer leurs jambes. Le père et la mère Langlois, modèles de chorégraphie conjugale, s'étaient mis à polker par petits sauts, sérieux et raides, tandis que le citoyen Dubourdeau enlevait la mère Huchecorne à la hussarde, en bondissant avec une furia toute radicale. Huchecorne avait croché Mme Dorget la mairesse, et M. le maire papillonnait, partageant entre ses administrées l'honneur de ses attentions. M. l'ins-

tituteur qui, d'abord, s'était tenu, près de ses verres de couleurs, dans une réserve hautaine, n'avait pu résister longtemps aux couacs tentateurs du piston ; et il avait entraîné Mme l'institutrice dans un tourbillon où la Science par un grand S n'avait rien à voir.

Enfin M. Beauquesne lui-même, écoutant malgré lui les appels des musiciens des Crières, avait mis à la porte le dernier ivrogne qui s'attardait dans son café vide et s'était approché, longeant la tente où triomphait la concurrence, avec de la haine dans les yeux et des fourmis dans les mollets.

Et maintenant la kermesse battait son plein ; le bruit des pieds frappant le plancher faisait à la stridence des instruments une basse falote. Les danses débordaient sur la place où des couples tournoyants foulaient l'herbe trempée de rosée ; et tout là-haut, dans la belle nuit calme, les étoiles indulgentes regardaient Vironville s'amuser.

Tout à coup Anatole, revenant à toutes jambes, bondit au milieu du bal en criant :

— Au feu !... C'est là-bas, su l'Mesnil !...

Et en même temps, partant du clocher invi-

sible, les coups pressés du tocsin retentirent.

Instantanément la fête cessa. Les musiciens, soufflant leurs chandelles, sautèrent en bas de l'estrade ; les buveurs sortirent de la tente du café ; l'instituteur chavira ses verres de couleurs ; les danseurs s'élancèrent vers les bicyclettes et les voitures ; et tous se mirent à courir.

A l'horizon de la plaine sombre, une lueur rouge flambait.

VII

Dans leur carriole lancée au plein galop, tandis que Desir, debout, fouaillait le cheval, les époux Huchecorne voyaient grandir l'incendie qui dévorait leur ferme et, tout en gémissant, se querellaient, chacun d'eux reprochant à l'autre de n'avoir pas gardé la maison.

En même temps qu'eux, sur le chemin, roulait, pédalait, courait la foule, emportée par l'instinct généreux qui toujours entraîne au secours de leurs semblables, lorsqu'ils sont victimes des malheurs causés par les éléments, les ruraux parfois si durs, si insensibles à l'égard des peines et des misères dues aux caprices de la fortune, aux écarts de l'intelligence ou aux hasards du cœur. Et derrière eux, dans le ciel noir, le clocher appelait, appelait...

Ils tournèrent impétueusement la porte, au risque de verser en montant sur la borne. Les

flammes éclairaient la cour et la fumée s'élevait avec des crépitements.

Le feu avait été mis aux deux pointes du bâtiment des étables et écuries, dans le grenier rempli de fourrage ; et. comme le temps était calme, cela faisait deux grandes torches montant très droit et très haut. La pointe la plus voisine de la porte en était séparée par un mur en cailloux, de sorte que, par ce côté, l'incendie ne pouvait gagner ; mais une bergerie en retour d'angle qui s'appuyait sur l'autre bout commençait à brûler.

Aidés par quelques journaliers accourus les premiers du hameau du Bosc-Guichard, le charretier et la bonne, en l'absence du vacher Charlot et du berger occupés à boire à Vironville, s'étaient précipités pour sauver le bétail. Les chevaux avaient pu être sortis ; puis on avait couru aux moutons qui, voyant le reflet des flammes se projeter dans la cour, se rencoignaient affolés au fond de la bergerie ; une brèche ouverte à la hâte dans le mur de pisé avait permis de les appeler au dehors dans le jardin de la ferme, encore sombre ; et maintenant on s'occupait des vaches qui se faisaient tirer une à une en renâclant, pendant que Basrouge et Bismarck, pour

les faire avancer, leur mordaient furieusement les jarrets.

Cependant les secours arrivaient. La cour s'emplissait graduellement d'une cohue de gens qui s'affairaient vers la mare avec des seaux de laiterie, des seaux d'écurie, des récipients de toutes sortes.

Un cri s'éleva :

— Vlà les pompiers !

C'étaient ceux de Fresne-l'Abbé qui débouchaient avec leur pompe. Ils l'installèrent près de l'angle formé par la bergerie et l'étable, où se trouvait le principal foyer. Les chaînes se formèrent, l'eau commença à gicler. A l'autre extrémité du bâtiment le charretier, monté sur une échelle, arrosait avec des seaux le grenier de l'écurie.

En dépit de ces efforts l'incendie gagnait. Lentement, mais irrésistiblement, les deux grandes flammes s'avançaient l'une vers l'autre ; au moment où la dernière vache qui, malgré les morsures des chiens, refusa longtemps de sortir, fut tirée dans la cour, elles se rejoignirent et tout le grenier flamba. Alors les pompiers commencèrent à découvrir le toit de la bergerie pour

couper le feu, l'empêcher de gagner le grenier à grains, la charreterie et les granges.

Les trois Huchecorne, la bonne, le charretier, Charlot le vacher qui venait d'arriver un peu flageolant sur ses jambes et les deux chiens couraient dans la cour après les animaux ; ils parvinrent non sans peine à les pousser dans l'herbage qui tenait à la ferme. Ces bêtes affolées hennissaient et meuglaient ; d'aigres bêlements sortaient des bergeries non atteintes par les flammes; les brebis, sauvées du bercail incendié, qui piétinaient les salades et les choux du jardin, leur répondaient ; et dans les poulaillers clos la trompette suraiguë des coqs dominait les gloussements des poules, les commérages apeurés des canards. A cette musique animale s'ajoutaient les coups sourds frappés par le balancier de la pompe, les han ! des gars qui la manœuvraient, le fracas des tuiles jetées du toit qui s'écrasaient sur le sol de la cour, le bruit, semblable à des claquements de fouet, de l'eau jaillissant de la lance, et par-dessus tout, accompagné de crépitements et d'écroulements, le sinistre ronflement du feu.

A présent tout le monde faisait la chaîne ; les seaux pleins d'eau passaient rapidement de

main en main sur la ligne des hommes, et les femmes les ramenaient vides vers la mare. Tous ces gens endimanchés, uniquement occupés de combattre le feu, éclaboussaient généreusement leurs habits de fête ; quelques mamans seulement, voulant préserver les belles robes de leurs filles, les avaient troussées le plus haut possible, au risque de montrer des jambes que personne ne pensait à regarder. Et dans cette fièvre de travail on s'était groupé au hasard de la rencontre, le citoyen Dubourdeau voisinant avec le curé ; les seaux quittant les mains de Natole pour sauter dans celles de Ludovic, tandis qu'en face d'eux Reine les donnait vides à la mère Langlois.

Sur le toit de la bergerie l'ouvrage avançait ; la brèche était faite dans les tuiles ; heureusement le grenier était vide, en sorte que le feu s'arrêtait sur les chevrons largement arrosés ; mais tout le bâtiment des étables n'était plus qu'un brasier qu'il fallait renoncer à éteindre, lorsque Mme Huchecorne, revenant du pré où elle s'était attardée à compter son bétail, arriva en hurlant :

— L'robin !... Où qu'est l'robin ?

On avait oublié le taureau dans la petite étable

du milieu où, d'habitude, on le laissait seul. Comment le sortir, à présent ?

Aux cris de la fermière beaucoup, quittant la chaîne, accoururent. Huchecorne, une lanterne la main, pénétra dans la crèche emplie de fumée et vit la bête énorme qui se ramassait tout au fond, effarée et hagarde. Il voulut s'approcher, dans l'espoir de détacher la chaîne qui l'attachait à la mangeoire ; mais le taureau fonça en avant, frappa du pied en soufflant, et son œil devint sanglant ; Huchecorne recula. En même temps la fumée devint plus dense et du plafond tombèrent des flammèches.

Un cercle s'était formé devant la porte de l'étable et tout le monde parlait à la fois.

— Faudrait pouvoir d'abord y crocher le nez ; après on en serait maître.

— C'est pus malaisé à faire qu'à dire.

— Sans compter que vlà l'feu qui l'gagne.

— C'est un coup à se faire cornailler et puis brûler après.

— On ne peut point ; y a trop d'exposition...

Ludovic Langlois était là, et aussi Reine Dorget.

— On va essayer tout de même, dit-il en s'em-

parant d'un croc pendu par les dents à la fenêtre de l'étable.

— Méfie-toi, Ludovic ! supplia Reine.

Le beau Desir s'était d'abord défilé ; mais lorsqu'il entendit cette prière angoissée il éprouva un sentiment de jalousie qui domina sa peur. Il rejoignit Langlois et ils entrèrent ensemble dans l'étable.

Ils n'y restèrent pas longtemps. Le feu pleuvait des poutres qui craquaient ; et la brute acculée dans la fumée, à demi éclairée par les flammes, avait un aspect si terrible qu'ils n'osèrent pas l'approcher. Ils ressortirent à demi suffoqués.

— Ira qui voudra, dit Ludovic.

— N'y allez point, ajouta Desir. C'est risquer la mort pour rien. On ne le fera plus sortir à présent.

Il y eut un moment de stupeur, personne n'osant tenter l'aventure et personne ne se résignant à laisser brûler un animal qui valait tant d'argent.

— Attendez voir un peu ! cria tout à coup une voix.

Et Natole, le fils du sacristain, arrachant le croc des mains de Ludovic, s'élança.

Sans souci de la pluie ardente qui maintenant

devenait drue, il courut au taureau et, allongeant à bout de manche le crochet de fer, il chercha à engager une des griffes dans l'anneau qui lui ferrait le nez. Mais il manqua son coup, ne parvint qu'à piquer le mufle de la bête ; et l'effort lui faisant perdre l'équilibre, il tomba. Furieux, le taureau bondit, tête baissée ; et avant que Natole ait pu se redresser il l'enleva sur ses cornes et l'envoya rouler à l'autre bout de l'étable, la poitrine défoncée.

Lorsque le pauvre garçon fut tiré dans la cour sans connaissance, un cri d'horreur s'éleva ; au même moment le plafond des étables s'effondra entraînant dans sa chute, avec la masse flambante des pailles du grenier, la ruine de la toiture, et ensevelissant le robin dans un immense brasier.

VIII

Sur une paillasse d'aoûteron, dans le bâtiment du four qu'une lanterne pendue aux solives éclaire, la tête soutenue par un oreiller apporté en hâte par Mme Huchecorne, Anatole Vincêtre est étendu.

Il reprend lentement conscience de lui-même ; ses yeux s'ouvrent, égarés, et il commence à gémir.

Auprès de lui l'abbé Gâtine, sentant l'agonie proche et qu'il n'aurait pas le temps d'aller à Vironville chercher les saintes huiles, s'est agenouillé et prie, guettant les progrès de ce réveil douloureux.

Reine Dorget est là aussi, pleurante, et aussi Ludovic Langlois, très sombre. Avec eux beaucoup de monde, trop de monde ; des paroles, des exclamations de bonnes femmes, un affairement inutile et bruyant.

— C'est-il malheureux tout de même !

— Quoi qu'on peut y faire ?

— Si seulement on pouvait ramener le médecin à temps !

— Un si bon garçon... et ouvrier ! C'est le cas de l'dire...

— Je crois, mesdames, dit le curé en se levant, que vous feriez bien de retourner faire la chaîne ; l'incendie n'est pas éteint... Je vais rester auprès du blessé avec Ludovic et Mlle Dorget qui pourra nous aider ; plus de monde le fatiguerait peut-être.

Un chœur approbatif répondit :

— Ça c'est certain ; faut pas être de trop entour des malades...

— On a peut-être besoin de nous encore dans la cour ...

— Ici on est plutôt nuisible...

Après quoi personne ne bougea. Alors Ludovic :

— Allez-vous-en d'ici, qu'on vous dit !

Et, joignant le geste à la parole, il poussa l'assistance vers la porte.

Cependant un remous se produisit ; une voix cria :

— Ah ! le pauv'bonhomme !

Et sur le seuil le père Vincêtre parut.

Longtemps, dans le clocher, il avait sonné le tocsin ; puis il était descendu et s'était hâté vers le Mesnil afin de travailler, lui aussi, à éteindre l'incendie. En route, à mi-chemin de la ferme en flammes, Fulgence, son dernier fils, courant à toutes jambes, avait failli le croiser sans le voir, puis s'était jeté sur lui en pleurant et en criant :

— Natole qu'est tué !... Natole qu'est tué !

Le père Vincêtre était asthmatique ; il avait le vent court, comme on dit là-bas. Le saisissement l'avait étouffé et il était tombé assis sur le bord du chemin pendant que l'enfant, essoufflé lui-même, répétait d'une voix haletante :

— C'est l'robin... qu'a foncé dessus... il s'a fait corner... en voulant l'tirer...

— C'est pas Dieu possible ! avait gémi le vieux en se redressant.

Et aussi vite qu'il avait pu il avait repris son chemin ; et en marchant, à mesure qu'il se raisonnait, il avait senti mordre en lui plus fortement les tenailles de la souffrance.

Jamais il n'avait été heureux !... A la différence des autres habitants du pays il avait voulu avoir des enfants, et il n'en avait eu que pour les

voir mourir. Trois fils et deux filles, les uns tout jeunes, les autres déjà grandelettes, s'étaient endormis ici-bas pour se réveiller dans le ciel ; et sa pauvre femme n'avait pas survécu à la naissance de Fulgence, le petit dernier.

C'étaient de simples ouvriers ; le peu qu'ils avaient gagné s'en était allé en frais de maladies ; ils n'avaient pu goûter sur cette terre d'épreuves la récompense de leur bon vouloir, se voir vieillir dans la paix du devoir accompli, entourés d'une couronne de garçons solides et de filles bien mariées.

Seul, Anatole était arrivé à l'âge d'homme. Il n'avait que dix ans à la mort de sa mère ; c'était un enfant malingre et souffreteux. Tout en soignant le tout petit, le père s'était acharné à garder ce seul survivant de ceux que sa femme avait nourris. Il y était arrivé au prix de grandes peines, de travail et d'argent ; et comme on s'attache toujours un peu plus aux enfants qu'il a fallu disputer à la mort, il aimait chèrement son Natole pour tous les tourments qu'il lui avait coûtés autant que pour tous les souvenirs qu'il lui rappelait...

Et à présent, au pied de la paillasse où git ce

fils de son cœur, le père Vincêtre est debout, muet ; et il sent tourbillonner dans sa vieille tête, comme un vol de chauves-souris, les pensées troubles, heurtées, fuyantes qui se lèvent à l'appel effarant des subites et excessives douleurs.

Ce n'est pas sur lui, cependant, que les regards du mourant se sont posés ; c'est sur Reine. Il la fixe, la suit, la pénètre, et sous l'intensité de ce regard elle frémit, éperdue.

— Il ne peut pas parler, dit le curé, mais il a sa connaissance. A genoux tout le monde ! Je vais lui donner l'absolution. Demandez pardon au bon Dieu, mon cher petit, mon frère, fit-il d'une voix qui se mouillait... Il n'envoie pas de telles souffrances sans les compenser par des joies plus grandes. Il va vous recevoir dans son paradis.

Natole sembla comprendre ; ses yeux, quittant la fille de Dorget, se fixèrent un instant sur une petite croix d'argent que le prêtre approcha de ses lèvres. Et les paroles saintes qui donnent aux derniers d'entre nous une couronne descendirent sur cet humble autour duquel s'épaississaient les ténèbres du grand passage.

En ce moment Desir Huchecorne entra, venant aux nouvelles, et s'approcha de Ludovic,

Le mourant en eut conscience ; une dernière ueur de vie alluma son regard déjà vitreux. Comme Reine, agenouillée près du lit, sanglotait, il lui saisit le bras qu'il serra d'une étreinte convulsive ; il l'attira contre lui ; et sur ses lèvres crispées par l'agonie s'imprima un sourire de défi et de victoire. D'une voix que tous purent entendre il dit, dans un effort suprême :

— On était... tout de même... faut croire... on était... plus cœuru qu'eux !...

Puis le sourire s'éteignit, la main desserra son étreinte ; les yeux, demeurés fixes, ne virent plus...

IX

Lorsqu'il eut pieusement fermé les yeux du mort, le curé de Vironville s'approcha du père Vincêtre et l'embrassa. Le vieillard était comme hébété : la tragédie avait été trop rapide ; il ne comprenait pas, ne voyait pas encore ; la douleur, telle une bête méchante qui joue avec sa proie, disputait lentement à la stupeur l'angoisse de son cerveau surmené. Machinalement, il s'était assis sur le couvercle de la huche ; il y demeura les bras ballants, les traits immobiles et rigides, jusqu'au moment où sur ses joues couturées de grandes rides les larmes commencèrent à couler.

Desir s'était tout de suite éclipsé après un geste de pitié lasse, un haussement d'épaules de regret ; mais Ludovic était resté, retenu par la douleur de Reine et aussi par les sentiments multiples et violents qui l'agitaient lui-même.

Ce matin encore, celui qui gisait là était un camarade, un ami ; mieux que cela, un égal. Avec les Langlois les Vincêtre passaient pour être les plus anciens du pays ; leurs noms francisés rappelaient les grandes guerres ; quelques-uns sans doute, parmi les rudes archers venus d'Angleterre avec les Edouard et les Henri, les avait portés. Et bien qu'il ne sût point l'histoire, Ludovic avait, comme son père, l'instinctive fierté des normands dont les familles remontent au temps où l'ancêtre, vainqueur ou vaincu, incarnait les souvenirs et forgeait les traditions épiques de la province. Grâce à cet instinct de race, souvent plus fort que le sentiment d'ordre inférieur et bourgeois qui crée parmi les paysans d'aujourd'hui une aristocratie d'argent et leur inspire tant d'injuste hauteur à l'égard de ceux d'entre eux qui sont pauvres ou chargés d'enfants, les Langlois avaient pour les Vincêtre une toute autre considération que pour les Huchecorne venus à Vironville à peine depuis un siècle, et on ne savait d'où.

Lorsque, devant la ferme de Dorget, au moment où il venait d'obtenir de Reine un aveu, l'humble amour du fils du sacristain s'était

dressé devant sa victoire, l'estime que Ludovic ressentait pour les Vincêtre l'avait empêché de considérer ce nouveau rival comme négligeable. L'inquiétude l'avait ressaisi ; il avait fallu pour le rassurer le mot cruel : « Ah ! bien non, tout de même ! » — et le sourire qui l'accompagnait sur les lèvres de la jolie fille un instant surprise, émue, mais tout de suite scandalisée par l'audace de ce garçon qui, ayant si peu de bien, se permettait de penser à elle qui en avait tant.

Le soir, au bal, sa jalousie contre Desir Huchecorne s'était réveillée ; il avait compris que l'âme oublieuse et légère de Reine, toute aux séductions du moment, s'inclinait à nouveau vers le beau parisien qui dansait bien, qu'elle ne songeait plus déjà aux paroles échangées sur le chemin, sous les effluves de la brise, près du grand champ de blé ; et il s'était senti pris d'une sorte de honte mélangée de colère.

Les appels du tocsin sonnant au clocher dans la nuit et l'horizon rougeoyant sous l'incendie avaient été pour lui une délivrance ; et lorsqu'il avait vu que le feu était chez les Huchecorne il n'avait pu, tout en courant un des premiers pour l'éteindre, se défendre d'une joie mauvaise, à

penser qu'il arrivait du dommage à ce Desir qu'il détestait.

En faisant la chaîne il s'était trouvé placé en face de Reine et Desir n'était pas là. Alors il avait repris confiance ; comme on n'était plus à la danse il craignait moins d'être supplanté par le parisien. Il travaillait, calme et solide ; les seaux pleins d'eau passaient sur ses mains comme des plumes et les reflets de l'incendie éclairaient sa figure appliquée et énergique ; il se sentait regardé.

Electrisé par ce regard, il s'était jeté dans l'étable pour sortir le taureau, et le cri d'angoisse qu'elle avait poussé avait encore exalté son courage.

Mais un homme s'était élancé avec lui ; c'était encore Desir. Malédiction ! Il le trouverait donc toujours sur son chemin ?... Risquer sa peau tout seul, à la bonne heure !... mais avec celui-là, pour l'entendre ensuite se vanter mieux que lui du péril affronté en commun, non pas !... Et c'était la jalousie qui, rompant son élan, l'avait fait ressortir si vite aux chausses de Desir terrifié ; en le faisant hésiter elle lui avait donné la contagion de la peur.

Aussi quel dépit lorsqu'il avait vu Natole se ruer à l'assaut de la bête ! Et lorsqu'on l'avait relevé sanglant, combien il avait envié ses blessures ! A tel point qu'à présent il n'était pas éloigné d'envier sa mort... Car il y avait de l'héroïsme dans le vieux sang terrien de ces deux jeunes hommes ; et ce sang, chez celui qui survivait, bouillonnait, s'indignait de n'avoir pas été, comme chez l'autre, répandu aux pieds de l'aimée dans un transport de passionnée bravoure. La dure enveloppe d'égoïsmes, d'intérêt et d'avarice avait éclaté sous la pression des sentiments nobles, réserve inviolée, toujours prête, chez les êtres de tradition, à entrer en lice lorsque les circonstances lui font appel, et à chasser la ribaudaille de vulgaires pensées qui occupe l'ordinaire de la vie.

Et voilà pourquoi Ludovic regardait le mort avec des yeux d'admiration et de colère. Il avait reçu comme un soufflet ses dernières paroles ; il en frémissait... Car c'était vrai ! celui-là avait eu plus de cœur que lui ! Il avait fait assez bon marché de sa vie pour la sacrifier dans un geste ; et maintenant, sans doute, ce geste allait lui survivre.

Qu'allait penser Reine ? De quoi allait-elle se souvenir ? Des douces paroles échangées au sortir de la messe dans la paix des champs, ou de celles qu'en un dernier sursaut d'agonie cette bouche, muette pour toujours, avait proférées comme une flétrissure et un défi ?

Reine ne se haussait point à de pareilles pensées. Coquette, sans amour, elle ignorait les tragiques débats intérieurs d'où naissent les préférences et les aversions passionnées. Satisfaite de se savoir désirée par Langlois et par Huchecorne, naturellement inclinée vers le premier, elle ne répugnait pas au second qui lui promettait Paris ; et elle avait résolu, en normande avisée, de ne point s'engager tout à fait avec l'un avant d'avoir bien examiné ce qu'elle perdrait en ne préférant point l'autre. Quant au pauvre Natole, elle ne l'avait jamais pris au sérieux ; mais elle s'était amusée de son amour qui, malgré la distance qu'elle trouvait entre elle et lui, la flattait tout de même : elle avait trois amoureux.

Au demeurant, elle était bien loin de supposer chez aucun d'eux une passion qui n'avait point encore de sens pour elle. Elle avait crié à Ludovic : Méfie-toi — mais elle ne s'était pas demandé

s'il faisait le brave pour lui plaire ou bien s'il ne pensait qu'à sauver le bétail des Huchecorne.

Loin donc d'imputer à lâcheté sa retraite devant le taureau elle l'avait trouvée toute naturelle, et s'était réjouie sincèrement en voyant qu'il s'était méfié.

La ruée d'Anatole Vincêtre dans l'étable avait été si prompte qu'elle n'avait pas eu le temps de la prévoir et lorsqu'on l'avait sorti sans connaissance elle avait ressenti une commotion atroce.

Mais la pensée ne lui était pas venue qu'il eût risqué sa vie pour son amour ; et elle n'avait pas eu besoin, pour se mettre à pleurer, de s'élever jusqu'à l'intelligence de cette mort humblement héroïque.

Elle avait compris, cependant, que les dernières paroles d'Anatole s'adressaient à elle; alors elle s'était souvenue qu'il l'aimait, et elle avait été touchée par le geste fier de son adieu. Certainement, il était cœuru, ce pauvre Natole !... Il avait eu tort de ne pas se méfier, voilà tout. Mais il payait son imprudence si cher !... Oh ! combien cher !... Il avait bien le droit de s'en vanter, dût-il être un peu injuste pour ceux qui ne l'avaient pas commise... Les larmes de Reine

redoublaient ; car ce qu'elle comprenait de cette mort suffisait à lui faire regretter sincèrement le brave garçon, l'ami d'enfance, et aussi un peu le troisième amoureux.

Et voilà que, se mettant à penser aux deux premiers, la présence de l'un fut cause qu'elle remarqua avec dépit l'absence de l'autre.

Pourquoi Desir n'était-il pas là ? Il ne se souciait donc point qu'elle eût de la peine ? Ludovic, lui, était resté ; il semblait partager sa douleur. De là à la consoler il n'y avait pas bien loin...

Les yeux humides de Reine se détournèrent peu à peu du mort pour se fixer sur le vivant ; et tandis qu'il tremblait, pensant l'avoir perdue, elle répondit à son angoisse par un sourire.

X

La nuit tirait à sa fin. Au-dessus du brasier mourant qu'on achevait de noyer une buée blanche montait droit dans le ciel clair. L'odeur de vase que répandait la mare aux trois quarts vidée se combinait avec l'âcre relent que soufflaient les décombres. Dans la maison de ferme, sur la table de la salle où mouronnaient des chandelles on entrait pour boire, avant de partir, un coup de cidre.

Lorsque les pompiers de Fresne-l'Abbé eurent démonté leur pompe et roulé leur dévidoir, le père Huchecorne servit à tout venant un café consolé. Sa femme allait de l'un à l'autre en faisant claquer ses sabots, et tout en versant la goutte elle se lamentait sur la perte de son taureau.

— Un bêta qui était de première ! Il n'était encore qu'antenais qu'il faisait déjà des veaux extra !... Au concours du mardi saint, aux

Essarts, il n'y en avait pas eu un pour le border, et même de loin. Ah ! il n'avait point été gêné pour aveindre la médaille d'or, vous savez ben... Allez en queri un pareil à ct'heure ! C'est pas les assurances qui peuvent le remplacer.

Ces plaintes impressionnaient ; car le robin du Mesnil était célèbre, et père, tout à la ronde, d'une multitude d'enfants. Chacun pensait à telle génisse, partie pour être une mère à lait numéro un ; à tel nourrisson qui était tendre exprès pour prendre la graisse ; à tel bêton qui, sans valoir son père ben entendu, était encore l'coq, comparé avé l'chetrain mal raçu que les marchands vous vendent à des prix qui ne sont point croyables.

La perte d'un animal à qui tant de monde avait eu recours était une sorte de deuil public ; dans la stupeur qu'elle causait on ne pensait plus à se souvenir qu'il avait tué un homme ; et le café, que pompiers et civils sirotaient avec complaisance en l'additionnant d'alcool de lie, achevait de brouiller les mémoires. Chez les uns il provoquait un attendrissement pleurard se traduisant pâteusement en éloges funèbres du taureau ; et il allumait dans les yeux des autres une

gaieté qui, croissant avec le bruit de leurs verres entrechoqués et le bien-être qui leur chauffait l'estomac, les mettait dans un état d'insouciance heureuse.

Les Huchecorne, aux frais desquels coulaient cidre, calvados et chicorée, n'y prenaient point garde ; ils trinquaient et parlaient éperdûment, majorant leurs pertes, amplifiant leur malheur, en invectivant les auteurs supposés, quelqu'un de ces galvaudeux, de ces rôdeux, de ces soleils...

Le beau Desir avait abdiqué son élégance parisienne.

Encore mal remis de sa peur, il cherchait à s'étourdir en buvant sec et en discourant avec le citoyen Dubourdeau qui, très rouge et les yeux pleins de larmes, veillait à ce que leurs tasses ne fussent jamais vides.

Cependant Ludovic Langlois entra, suivi de Reine, et s'approcha de Huchecorne. Il venait demander une voiture pour transporter le corps à Vironville, chez le père Vincêtre. Son air grave et les yeux bouffis de Mlle Dorget firent sensation ; il y eut un silence. On se rappelait le mort.

. . . . . .

Dans la cour que sillonnent des lanternes c'est

un bruit de gens qui s'affairent et de chevaux qu'on attelle ; et puis, avec des claquements de fouets, les voitures qui démarrent.

Ceux de Fresne, des Essarts, des Crières regagnent leur pays ; ceux de Vironville demeurent et se forment en cortège, les hommes à pied, entourant le vieux, les femmes montées dans les carrioles.

M. le maire a acculé sa tapissière neuve devant la porte du fournil ; quatre hommes soulèvent la paillasse sur laquelle Natole repose, la chargent, rabattent les rideaux ; on part.

L'abbé Gâtine ouvre la marche ; puis vient Dorget retenant son poulain qui s'ébroue ; et derrière la voiture qui sur les cailloux et dans les ornières du chemin saute et brimballe, les hommes de Vironville suivent le père Vincêtre appuyé sur Fulgence, son dernier fils.

Dans la campagne voici venir le jour. Une lueur grandit là-bas sur les grands bois, vers les Essarts, et le froid piquant du premier matin descend des étoiles qui s'éteignent. De longues traines de brouillards rampent au loin sur les champs, voiles humides que la nuit a laissés en fuyant et avec lesquels l'aurore se joue. A l'orient du ciel

planent des nuages légers, violets d'abord, puis mauves, puis entourés d'une bordure de lumière. La plaine, indifférente à la mort et à la douleur qui la traversent, recueillie dans l'attente sacrée de la vie qui va venir, s'emplit d'un murmure d'oiseaux.

Tout à coup, par-dessus les bois, le soleil s'élance ; tout s'illumine. Les fleurs lourdes de sommeil se redressent, les diamants de la rosée brillent aux pointes des gazons ; et la vieille terre normande reprend son travail éternel dans la gloire du radieux matin.

Le cortège approche de Vironville ; un glas timide sonne au clocher ; c'est la première cloche qui s'ébranle doucement, comme si elle craignait de jeter de la tristesse au milieu de cette joie épandue. Bientôt elle s'enhardit et sa compagne, émue à son tour, pleure avec elle le pauvre gas qui tant de fois les a fait parler toutes deux. C'est la sonnerie en mort, le *lambert*, dont l'ironie mélancolique de nos aïeux chantait ainsi la plainte lente :

Lambert est mort,
Il a eu tort...

Lorsqu'on fut arrivé devant sa maison et que

le corps eut été étendu dans la salle, sur le grand lit, le père Vincêtre s'approcha du curé.

— Qui que c'est, dit-il, qu'a sonné Natole si matin ?

— C'est Basselin, le sacristain de Fresne. Il était à l'incendie. Je l'ai envoyé en avant prendre chez moi la clef de l'église.

Le vieux réfléchit un instant puis reprit :

— Il m'a ben obligé... Ça sera core lui, probable, qui aura peine de creuser la fosse et de sonner l'inhumation ?

— Sans doute. Ne vous inquiétez pas, mon père Vincêtre.

— Je ne m'en tourmente pas plus que ça. Seulement je vas vous dire une chose. C'est rapport à sa place dans le cimétière. J'veux qu'on le mette avè sa mère.

Et comme le curé s'inclinait et lui serrait la main, le vieux recommença à pleurer

---

XI

Ce matin-là les Langlois, qui ne s'étaient pas couchés, tinrent un conseil de famille.

Ludovic exposa à ses parents que le moment lui paraissait propice pour faire une démarche auprès des Dorget. Le sourire que Reine lui avait adressé au moment même où il craignait qu'elle ne se détournât de lui l'avait rempli d'espoir.

Il avait compris qu'en demeurant près d'elle il l'avait touchée, qu'il avait flatté l'égoïsme inconscient de sa douleur ; et que Desir Huchecorne, au contraire, avait perdu du terrain faute de s'être rendu compte qu'il fallait lui donner l'illusion qu'on faisait la cour à ses larmes.

Sans doute il avait eu bien autre chose à faire, Desir : la ferme de son père brûlait ; l'eût-il voulu, il ne pouvait pas rester à regarder pleurer Mlle Dorget. Mais en guerre il est permis de

triompher des embarras comme des fautes de l'ennemi.

Le père et la mère Langlois écoutaient gravement.

Ils saisissaient fort bien l'intérêt de profiter d'une occasion qui ne se représenterait peut-être plus ; et mentalement ils comparaient Reine Dorget à toutes les récoltes qu'il faut se hâter de rentrer lorsque le temps le permet : au foin qu'on est enfin parvenu à faner mais qu'une ondée peut gâter ; à l'avoine qui germera si on tarde à l'engranger et si la lune vient à changer, amenant la pluie ; aux pommes de terre qu'il faut arracher par un temps sec si on ne veut pas qu'elles soient malades. Et Reine Dorget, qui serait riche un jour de quatre-vingts acres de terre, leur semblait une rude récolte à soigner ! ...

Ce que le père Langlois traduisit par cette réflexion :

— Je ne viens pas dire que tu n'as point raison et qu'a n'est point bonne à prendre.

Mme Langlois souleva des objections.

— D'abord voudront-ils de toi, les Dorget ? Nous ne pesons pas aussi lourd que les Huchecorne, tu sais ben... Et puis cette jeunesse-là,

c'est-il bien ton affaire ? C'est plaisant, mais c'est si tellement coquet ! On ne se marie point pour le plaisir. Je sais bien que ça travaille ; les Dorget sont sérieux dans leur culture ; il faut que ça tourne ; et il n'y a pas de demoiselle qui tienne, si on faisait la faignante, on serait dressée, ça ne traînerait point... Mais toi, mon pauv'gas, j'te connais pisque j'sis ta mère : c'est point toi qu'auras jamais du commandement avè les femmes. Celle-là surtout, que t'en es coiffé... A te fera passer par où qu'è voudra, comme un grous bêta...

— Ça, c'est mon affaire, dit Ludovic.

Et le père reprit :

— Sûr qu'on ne sait point si les Dorget voudront ; mais on peut essayer, pas ? C'est comme quand on sème du trèfle rouge : on est exposé qu'il ne lève point. J'en semons t'y point tout de même tous l's ans ?

Que répondre à cela ? Mme Langlois battit en retraite. D'ailleurs les quatre-vingts acres de terre dont Reine était l'unique héritière miroitaient aussi devant elle... Avec leur bien du Bosc-Guichard ça ne ferait point un petit morceau de terre... Et ça ne dépendait que d'un

oui ou d'un non. Si c'était oui, Ludovic, pour être maître de tout, n'aurait plus qu'à mettre en terre ses parents et beaux-parents, ce qui ne pouvait pas manquer d'arriver.

Cette certitude enchantait la bonne femme ; sa méfiance n'y résista pas ; et, souriant à la fortune que son garçon allait tenter, elle lui dit :

— M'est avis que tu peux y aller tout de même.

Lorsqu'il arriva chez les Dorget, M. le maire, assisté de son épouse, était en conférence avec le garde champêtre.

— J'ai été tout partout, disait le représentant de l'ordre public. J'ai d'valé su la limite d'la commune le long du bois des Essarts ousqu'y a le charbonnier ; en allant éteindre l'feu et en revenant il n'avait vu personne ; il ne savait rien. Je me sis rabattu su l'Bosc-Guichard, chez Legoff. Sa femme m'a dit qu'il'tait rentré raide sâ d'l'assemblée avant l'feu, ce qui l'avait empêché d'y aller, et que c'était tout juste s'il'tait dessaoulé, vu qu'il dormait encore. Alors je n e sis envahi du côté du Mesnil...

—Excusez, dit Ludovic que ce rapport impatientait. J'étais venu comme ça pour...

— C'est-il que tu sais qui qu'a mis le feu ? s'écria Mme Dorget.

— Ma fi ! non. C'est à votre demoiselle que je voudrais causer.

— Ah ! ben si ça n'est que ça... A n'est pas loin ; è tire les vaches.

Il trouva Reine assise entre les pattes de la truitée dont elle pressait en cadence les trayons. Elle lui sourit et continua activement son ouvrage.

Le lait, giclant à chaque tirée, frappait les parois du seau en rendant un son clair ; courbée en avant, les manches retroussées jusqu'aux coudes et laissant à nu l'effort de ses bras, une paille fichée dans l'ébouriffement de ses cheveux blonds, la jeune fille se balançait, preste et gracieuse, sur sa bancelle ; et Ludovic la mangeait des yeux.

Lorsque le lait cessa de venir elle se redressa, rangea le seau à demi plein de mousse blanche et se détira, cambrant sa taille souple et faisant saillir sa poitrine ronde.

— Ah ! dit-elle, que je suis fatiguée !... Tu ne me feras point danser ce soir, Ludovic. Et si y a le feu, je crois bien qu'il faudra qu'il prenne à mon lit pour que je me lève.

— Dame ! fit Ludovic pour se donner une contenance, il est certain qu'une nuit comme l'aut'nuit, c'est quéquechose...

— Tu peux le dire !... Et encore, toi, tu es un bourgeois qui peut se reposer ; moi j'suis une bonne.

— Oh ! une bonne...

— Crois-tu que maman Dorget m'a laissé bâiller dans ma chambre ? Sitôt déshabillée, sitôt rhabillée, et à l'ouvrage ! Reine, va ouvrir aux poules ! Reine, va voir aux lapins ! Reine, mets la soupe su la table ! Reine, va quérir de la boisson ! Reine par-ci, Reine par l'autre... et je te tourne et je te ratourne !... Et à ct'heure c'est les vaches, un bétail qui n'attend point... A preuve bringée que voilà qui meule ; è demande que je la débarrasse. Ah ! mon Dieu que j'ai donc mal aux reins ; et je n'en ai encore tiré qu'une.

— Attends un peu, dit Ludovic, je m'en charge, moi, de la bringée.

Et s'emparant du seau et de la bancelle, il s'installa. Reine se mit à rire.

— Ah ! fit-elle, voyez-moi un peu le beau vacher !

Il répondit gaiement :

— Ça me connaît. J'en tirais déjà que tu n'étais point née core, tu sais ben.

— Oh ! ça, c'est une menterie. Mais tu n'es point embarrassé, c'est certain. Il en coule, du lait, quand tu t'actionnes là-dessus !

Sous la pression vigoureuse de Ludovic deux jets rapides tintaient dans le seau, et peu à peu la mousse blanche montait, affleurait le bord. Reine debout, les deux mains sur les hanches, admirait, et son sourire, d'abord moqueur, s'attendrissait. Elle dit :

— Sais-tu bien une chose ? Tu es un si tellement fini ouvrier que je voudrais t'avoir tout le temps pour m'aider dans mon ouvrage.

Ludovic cessa de traire brusquement et se leva d'un bond. Le seau faillit chavirer. Mais il se domina et dit doucement, d'une voix un peu tremblante :

— C'est itou dans l'idée de t'avoir tout le temps qu'on est venu te causer anuy.

De pâle qu'elle était Reine devint toute rose ; ses lèvres frémirent ; ses yeux battus eurent un éclair... Mais la bringée meula.

— Eh ! las mon Dieu vlà que t'oublies la vache !

Méfie-toi de ne pas la couper de lait : on dirait que c'est de ma faute.

— Eh ! non, s'écria-t-il en tirant de plus belle sur les trayons. Tu vois ben qu'a ne se retient point ; pas, la bringée ?

La bête allongea le cou et secoua lentement les oreilles.

— Je m'en vas te chercher un autre seau, dit Reine. Celui-là est plein...

Les six vaches de l'étable y passèrent, à la grande joie de Mlle Dorget qui allait et venait, portant le lait à la laiterie, et qui, s'extasiant sur la maîtrise avec laquelle Ludovic la remplaçait, répétait :

— Comment que je ferai ce soir et demain matin, quand mes bêtonnes demanderont après toi ?

— Veux-tu que je revienne ?

— Je ne viens pas dire que ça ne me soulagerait pas dans mon ouvrage, mais...

Elle éclata de rire.

— Je ne peux pourtant point demander à la maitresse de t'embaucher comme garçon de cour.

— Ça n'est point ça que je veux d'elle, reprit Ludovic avec cette douceur et ce tremblement dans la voix qui tout à l'heure avaient allumé les

yeux de Reine et l'avaient fait rougir. J'voudrais pas y demander de veni dans ta cour, mais que j't'emmène dans la mienne.

Et comme elle demeurait interdite, délicieusement flattée, il poursuivit :

—L'pé et la mére Langlois sont des bonnes gens. Ils ne te commanderont point. Tant qu'à moi, tu n'as que faire d'avoir peur. Tu n'auras pas tant de mal qu'ici.

Elle se moqua.

— Veux-tu dire que je n'aurai rien à faire ?

— Bien sûr que non ! Tu t'ennuierais trop, étant bonne travailleuse, si tu ne faisais rien.

— Je ne sais point ; vu qu'on ne m'a jamais encore permis d'essayer.

Elle riait, et le regardait avec des yeux tendres.

— Alors, dit-il, cette fois-ci c'est la bonne ? Tu veux ben ?

Ils se turent. L'odeur chaude de l'étable rendait lourde et grisante l'atmosphère autour d'eux ; par la porte grande ouverte sur la cour ils voyaient flamber le soleil.

Se penchant vers lui elle dit tout bas :

— Je veux bien...

Et ils s'embrassèrent longuement.

XII

Ludovic s'en allait, l'âme en fête.

Elle n'avait pas voulu qu'il rentrât dans la salle où ses parents conversaient encore avec le garde champêtre.

— C'est pas le moment, avait-elle dit ; et puis tu ne saurais pas t'y prendre. Laisse-moi faire.

— Pourtant... Ton père a-t-il point des idées sur Desir ?

— Ça se pourrait bien. Mais la maîtresse n'y tient pas plus que ça, à Desir : je les ai entendus causer. C'est toi qu'elle veut ; seulement c'est une femme rude ; il faut la prendre à son moment.

— Mais lui...

— Lui ? Il finit toujours par faire sa volonté, naturellement. Tiens-toi tranquille, j'te dis ; c'est mon affaire.

Il s'en allait donc, suivant le chemin qu'ils

avaient pris tous les deux la veille après la messe lorsque, pour la première fois, elle avait encouragé son amour.

La grande pièce de blé bleuissait sous la lumière, et les épis, çà et là, commençaient à faire éclater leurs gaines tandis que les hauts des tiges, se courbant pour les laisser jaillir, flottaient au-dessus d'eux comme de petits drapeaux verts.

De cette moisson aussi, promise par la plaine féconde, il était amoureux, et il lui jetait des regards de maître. Il aurait la fille ; et un jour aussi il aurait la terre ! Son ordinaire gravité avait cédé devant cet assaut de bonheur ; il allait à grandes enjambées, fauchant de son bâton normand les fleurs des grands chardons qui bordaient la route ; et il criait à voix haute :

— Qu'il y vienne donc, à ct'heure, l'fils Huchecorne ! avec autant de triomphant enthousiasme que s'il eût été Rodrigue assuré de l'amour de Chimène et claironnant son grand vers de défi :

Paraissez Navarrois, Maures et Castillans !

Devant lui, après la croisée du chemin du Bosc-Guichard, il aperçut le curé qui s'en reve-

nait lentement vers Vironville ; il l'eut bientôt rejoint.

Sans être dévot Ludovic était, comme son père, un paysan du vieux règne ; il tenait au clocher et ne voulait point que l'église fût fermée. Il puisait dans un atavisme catholique plusieurs fois séculaire un respect pour la religion traditionnelle du pays qui n'était peut-être pas de la foi mais qui tout au moins était une sorte de doute révérentiel ; sentiment difficile à définir qui, malgré les progrès du matérialisme qu'on leur prêche et qui les gagne, incline encore, aux jours de grande fête, beaucoup de travailleurs des champs devant l'incomparable majesté, la poésie infinie et les inremplaçables consolations des dogmes chrétiens. Et puis le curé de Vironville était un pays ; il avait dans le sang l'amour de la même terre, l'accoutumance des mêmes horizons. Si différents qu'ils fussent l'un de l'autre ils ne l'étaient donc pas assez pour ne point pouvoir se comprendre ; enfin Ludovic savait le prêtre au courant de ses espérances et en possession de son secret.

— Déjà en route, monsieur le curé ? dit-il en l'abordant joyeusement.

— Oui, répondit l'abbé Gâtine d'une voix soucieuse. Je reviens de chez les Legoff qui me tourmentent. Hier soir le père, que j'ai rencontré dans les champs, n'avait pas l'air dans son bon sens. On ne l'a pas vu au feu ; et ce matin il n'est pas rentré encore.

— Mais oui, il est rentré.

— Sa femme m'a dit que non.

Ludovic se mit à rire.

— È n'a point osé vous dire dans quel état qu'il est. Mais elle l'a dit au garde champêtre : paraît qu'il est raide sâ depuis l'assemblée ; il en dort encore, l'gourmand ... Sa femme aurait eu peur que ça ne vous contrarie ; elle vous a muché son homme, monsieur le curé. Vous êtes un client qu'on soigne, vous savez ben ; si on vous disait la vérité on s'exposerait peut-être à vous perdre... C'est malheureux tout de même d'être bon comme ça pour des galvaudeux pareils !

Le curé se mordit les lèvres ; son visage s'était encore rembruni. Le soupçon contre lequel il luttait se précisait et l'épouvantait. Sachant que Legoff n'était pas rentré et ne comprenant que trop qu'on eût menti au garde champêtre, il regrettait d'avoir parlé et cherchait une diver-

sion. Il s'aperçut de l'air joyeux de son compagnon.

— Et vous, mon Ludovic ? Vous êtes sorti aussi de bien bonne heure, à ce qu'il me semble. Vous devez cependant être las après une pareille nuit. Je pensais que ce matin vous auriez dormi.

— Dormi ?... On n'y songe brin, à dormir. Allez marchez, c'est point cte nuit, c'est à ct'heure que j'ai fait mon plus beau travail.

L'abbé suivit des yeux le geste victorieux que faisait l'héritier des Langlois, et vit au milieu des récoltes verdoyantes se carrer la ferme des Dorget. Il sourit ; mais son sourire s'éteignit vite. Il n'y avait place, ce jour-là, dans son âme compatissante, que pour la tristesse du malheur accompli et pour le souci du malheur à venir.

— On dirait que ça ne vous fait point plaisir ?

— Vous savez bien que si. Mais je pense au malheureux...

— Ah ! vous pensez à Desir Huchecorne !... Il est refait, vous pouvez le dire.

— Eh ! non ; ce n'est pas à Desir que je pense.

Et comme l'homme heureux se taisait, interdit, le curé ajouta :

— Le bonheur fait oublier bien vite...

Ils étaient arrivés près de l'église. Ludovic se sentait un peu honteux... Dans le cimetière, au pied du clocher, quelqu'un travaillait ; ils s'approchèrent. Un homme se dressa, surgissant d'une fosse déjà creuse, et essuya d'un revers de main la sueur qui coulait sur sa figure.

— Père Basselin, dit l'abbé Gâtine, midi n'est pas loin. Continuez votre ouvrage ; je me charge de sonner l'angelus. Après, vous viendrez dîner avec moi, c'est entendu.

— Vous êtes ben honnête, monsieur le curé. J'en ai encore quasiment pour deux petits quarts; ça tombera à pic pour midi.

— C'est-il là qu'on va le mettre ? demanda sourdement Ludovic.

— Oui, fit le prêtre ; et voilà pourquoi c'est à lui que je pense. Vous qui avez été son ami vous devriez bien, par charité, penser à lui avec moi près du bon Dieu.

Et il entra dans l'église.

Pendant quelques minutes le bruit du pic de Basselin troubla seul le silence ; puis, tout en travaillant, le sacristain de Fresne se mit à parler.

Ah ! pour une corvée c'était une corvée !... A son âge et d'une chaleur pareille... et après une

nuit passée debout... et sans être seulement rentré chez lui ! Bonheur encore que M. le curé avait fait prévenir la bourgeoise ; sans ça il en recevrait, une secouée, à ce soir !

Il posa sa pioche sur le bord, prit sa pelle, se mit à râcler le fond, puis, d'un coup de reins et de bras, il envoya la terre qui se répandit jusqu'aux pieds de Ludovic. Alors il laissa la pelle, cracha dans ses mains et recommença à travailler de la pioche et de la langue.

— Y a tout de même des choses qu'on ne peut point refuser à un ami ! Une supposition que ça serait lui, Basselin, qui aurait eu un malheur pareil, l'pé Vincêtre l'aurait-il point obligé ? Depuis le temps qu'ils en creusaient, des fosses, eux deux, à Fresne et puis à Vironville !... Il n'en connaissait qu'un de plus ancien dans le métier ; c'était l'pé Berville, des Essarts ; mais le bonhomme était usé... usé à ne plus pouvoir travailler pièce... Il n'était déjà plus souple, y a douze et des années, quand justement, juste à la place que j'suis, il a fait le lit à la femme à Vincêtre qui va avoir peine à se ranger anuy pour laisser placer son paur'garçon...

Il s'interrompit pour peller et de nouveau, aux

pieds de Ludovic, la terre s'écroula. Il reprit :

— M'est avis, malgré que les curés disent que c'est des menteries, que ça ostine toujours un brin les morts quand on les dérange pour des étrangers ; mais c'est-il point une bénédiction pour une mère, même dans la terre, de recevoir son éfant ?

Comme Ludovic ne répondait pas, Basselin, appuyant ses deux mains sur les bords de la fosse, se haussa. Il le vit immobile, les mains sur les yeux.

— Ça vous fait deul, Msieu Langlois fils, l'ouvrage qu'il faut que je fasse ?... Je ne peux point dire que ça ne m'éluge pas itou. Mais il le faut... il le faut... Allez marchez, on a beau faire beau dire, la mort est toujours là qui nous donne du travail, soit pour des vieux ce qu'est consolatif, ou pour des jeunes comme çui là, ce qu'est une pitié !

Il s'était remis à creuser. Soudain sa pioche rencontra un vide et s'enfonça.

Il se recula, se baissa, et, se relevant, jeta à bout de bras une pelletée de débris.

Sur le bord de la fosse une tête roula.

— Vlà sa mère, dit Basselin.

TROISIÈME PARTIE

LA VENDUE

I

Le printemps suivant, comme, ses *mars* étant finis, M. Dorget, maire de Vironville, au bout du dernier champ d'avoine semé, achevait d'accoter ses herses sur leurs batculs et se préparait à déligotter ses deux poulains attachés à un pommier, le facteur passa à bicyclette sur le chemin, et, s'enlevant sur la pédale, s'arrêta un moment pour causer.

La nouvelle était vraie ! Il n'y avait plus à en douter ; il la tenait des Huchecorne eux-mêmes : ils faisaient une héritation tout à fait conséquente.

C'était une tante qu'ils avaient quelque part vers Alençon, et qui s'était décidée à mourir.

Il n'y avait rien de drôle à ça, vu que c'était une femme sur l'âge ; mais le bonheur, c'était qu'elle avait perdu son garçon deux mois avant, ce qui faisait que tout son bien revenait aux Huchecorne qui n'y pensaient seulement point !

— Et vous savez ce qu'on dit, monsieur le maire ; paraît que ça n'est point un petit bien : c'est des fermes, c'est des prairies, c'est des maisons en ville, c'est des rentes en ergent... Ce matin, en prenant la goutte chez M. Beauquesne, y en avait qui disaient que ça n'était point cent mille francs, que c'était peut-être un million qu'allait leur rev'ni ! Vous me direz ce que vous voudrez ; y a tout de même des gens qu'ont de la chance. Et celui-là, je vous demande un peu : avaient-ils point déjà plus de vingt-cinq francs à manger par jour ?... Quand donc qu'on mettra une loi qui rendra tout le monde égal, à seule fin qu'on ne voie plus des richards qui se repassent toute la viande durant qu'il n'y a seulement point un os el dimanche pour les paur' malheureux ?

Dorget fit la grimace ; mais le facteur, qui visiblement s'était repassé autre chose que de la viande chez Beauquesne, continua en s'exaltant :

— Pardon excuse si ça n'est point dans vos idées ; mais y a des moments ousqu'il me monte une colère, à moi qui veux la justice. Car j'la veux, la justice ; oui, que j'la veux ! et faut qu'on soit égal, je ne connais que ça. Quand Legoff a mis le feu, la défunte année, c'était parce que la contrariété le domptait en voyant qu'on n'est point égal. Il est en prison, tant pire ; mais c'était ça qui le retournait. Voulez-vous que je vous dise encore une chose ?

— Ma fi ! non, dit Dorget. M'est avis que j'en sais assez. Allez à votre ouvrage, j'vas au mien.

Et, prenant ses chevaux, il s'en alla sans plus s'occuper du facteur qui, après avoir cherché à rassembler ses esprits, s'y reprit à deux fois pour remonter sur sa machine et partit dans le sens opposé en décrivant des *huit* révélateurs.

M. le maire, lorsqu'il arriva dans sa cour, était d'une humeur massacrante. Il querella le petit page qui n'avait pas fini de curer les vaches et s'emporta contre le charretier qui était rentré de charrue avant lui.

Il parlait si fort que Mme Dorget sortit, menaçante, sur le seuil de sa cuisine et cria de sa plus belle voix de fausset :

— En vlà un potin !

En temps ordinaire cette apparition redoutée eût calmé comme par enchantement l'humeur agitée de M. le maire ; mais cette fois il n'en fut rien. Dorget exaspéré laissa ses chevaux, vint à sa femme stupéfaite, la repoussa dans la maison et l'y suivit en refermant la porte avec fracas. Alors il leva les deux bras en l'air et dit en hurlant presque :

— T'as fait de la belle ouvrage !

Mme Dorget, habituée à gouverner et, au besoin, à sabouler son mari, éprouva un tel saisissement en se voyant ainsi bousculée et interpellée qu'elle en perdit pour un instant l'usage de la langue. Il en profita pour donner un libre cours à sa colère, qu'une réplique un peu énergique aurait paralysée.

— Oui, de la belle ouvrage ! je te l'avais pourtant dit qu'il n'y avait point de comparaison à faire ; que les Huchecorne c'était de la fleurette et les Langlois du petit lait. Mais allez donc vous expliquer avec une femme qui a un homme dans la tête ! C'était Ludovic qu'il te fallait pour ta fille ; c'était réglé comme la moisson en août ; il n'y avait rien à dire. A fallu rebuter Desir

pour faire ta volonté... Et maintenant sais-tu ce qui arrive ? Vlà les Huchecorne qu'héritent d'une tante d'Alençon qu'avait un million, t'entends ben, un million, que m'a dit le facteur !

Mme Dorget n'était pas femme à s'en laisser longtemps conter. Elle interrompit aigrement :

— Eh ! ben, tant mieux pour eusse ! En voilà des paroles !

— Ça n'est point des paroles ; c'est un grand malheur. Nous avions un amateur qui n'était déjà point méprisable avec ce qu'il avait et la situation qu'il était déjà parti pour se faire à Paris dans la pharmacie... Et il ne faut point me dire que Reine n'en voulait point. C'est toi...

— As-tu bientôt fini ?

— Non, que je n'ai point fini ! C'est toi qui n'en voulais point parce que t'étais coiffée du fils Langlois. Alors il a fallu qu'alle l'épouse.

— Tu sais bien que ça n'est point vrai ce que tu dis là.

— Tu n'étais point coiffée du fils Langlois ?

— Il lui plaisait aussi bien comme à moi. Je ne l'ai point forcée.

— Et anuy nous vlà dans une belle position !

Quand je pense que Reine aurait pu être millionnaire !

— Est-ce que je pouvais deviner ça ?

— Tu pouvais m'écouter, pt'être ben ? Ta fille serait riche.

— Vas-tu me dire qu'elle est dans la misère ?

— Et toi, vas-tu me dire que les Langlois, comme argent, c'est extra ? Si ils labourent dix acres de saison, c'est ben ric à rac. Et qu'est-ce qu'ils ont à revenir ? Nous, on a encore de la famille à mourir, mais eusse ? Ils ont hérité la sœur à Langlois qu'était demoiselle : c'est fini par ce bout-là. Ils ont hérité l'oncle à sa femme qui n'avait point d'éfant : c'est fini par ce bout-là. Ils n'ont pas eu seulement le cœur d'empêcher leur cousin qu'habite les Essarts, et qui pourtant leur avait signé un papier, de se mârier et d'avoir fille et garçon : c'est fini par ce bout-là. Marche toujours, c'est point à eux qu'il en poussera, des tantes, à Alençon, pour les hausser au niveau des Huchecorne !... Ah ! malheur ! ça me double, de voir combien nous avons été refaits...

— Eh ! bien moi, ce qui me double, s'écria Mme Dorget en se campant les deux poings sur la hanche, c'est d'endurer les gniolles d'une

misère de bonhomme comme toi, qu'es tous les jours plus mal raisonnant.

— Naturellement que tu ne vas point vouloir conveni...

— Veux-tu que je te dise une chose ? T'es comme qui dirait notre père dinde que notre petit malfaisant de page à ce matin, croyant que je ne le regardais point, avait accoufflé l'bec dans une raie, et qui restait là sans rien voir ni à gauche ni à droite. Toi, t'as le nez sur la tante d'Alençon ; tu ne vois point autre chose.

— Et toi tu ne veux point la reluquer parce qu'elle te mettrait dans ton tort.

— Dans mon tort ? Est-ce que je pouvais prévoir la mort d'une femme que je ne savais point être en vie ?

— Je ne dis pas, mais...

— M'en avais-tu parlé, de cte tante-là ?

— Non ; mais je t'avais dit...

— Tu m'avais dit ce que je savais aussi bien que toi : que nous étions plus lourds que les Langlois et plus légers que les Huchecorne. Tu n'avais que ça dans la vue, toujours comme notre père dinde.

— Ah ! mais...

— Moi, je voyais autre chose. D'abord, que le fils Huchecorne est un faignant.

— C'est ton idée.

— Un faignant, que je te dis ! Un bâilleux qui ne saurait seulement pas faire un endos de charrue...

— Puisqu'il travaille dans la pharmacie...

— Ah ! oui, un beau travail ! Si les malades, pour se guérir, n'ont à boire que les bouteilles de *portion* qu'il s'est mouillé la chemise à faire, ils ne se saoûleront point avec.

— C'est encore ton idée.

— Et avec ça un dépensier, un joueux, un coureux de jupons... Ils ont belle d'avoir de l'ergent, les Huchecorne ; ils savent où il passe. Et c'est à ce gas-là que t'aurais donné ta fille ? Ah ! mais non.

— Ben sûr ; tu n'as pas voulu. Tu n'as point besoin de me le redire.

— Si, que j'en ai besoin, puisque tu ne te rappelles de rien. Ah ! j'en ai eu, du mal, avec toi et avec Reine qui te ressemble si tellement qu'on dirait ton portrait en femme.

— M'est avis que tu t'en es occupée bien de trop, de nous deux. Si tu m'avais moins ostiné et si tu y avais fichu moins de calottes...

A cette attaque directe Mme Dorget devint pourpre et bondit. Prudemment, Dorget mit la table entre elle et lui.

— Dis-le donc, gronda-t-elle, ce qui serait arrivé ? Tu n'oses plus à ct'heure ?... Eh ! ben alors c'est moi qui va te le dire. Il serait arrivé que, étant amoureux du café comme tu l'es, tu aurais laissé s'en aller tes champs, ton bétail, tes équipages, tout ton fait... Il serait arrivé que not'fille aurait grandi à ne rien faire que de s'attifer et de zyeuter les garçons, comme on en voit d'autres. Je t'ai ostiné, ça se peut bien ; mais en me voyant toujours la dernière couchée et la première levée tu as eu honte de quitter trop souvent le maniement de tes terres et tu n'as point osé m'empêcher de commander la cour et de gouverner l'argent. Tant qu'à elle, je ne dis pas que je ne l'ai point souvent calottée, et comme il faut ; mais je lui ai appris le travail ; et, jour du bon Dieu ! pour la conduite, tant qu'elle a été fille, on n'avait rien pu dire sur elle. Et c'est pour ça qu'en place d'avoir été un gâcheux de ton bien t'as fait d's économies ; et c'est pour ça que t'es maire de ton pays, au jour d'ojord'hui ; et c'est pour ça que Reine s'est mariée d'un

homme qu'est considéré par tout le monde, t'as beau faire beau dire !

Fortement ébranlée par l'assaut de cette éloquence indignée, la colère de Dorget battit la chamade. Il s'était laissé tomber sur le banc, contre le mur de la salle et, accoudé sur la table, n'osant plus rien dire, il jetait sur sa femme un regard déjà craintif, sinon encore tout à fait soumis.

Elle continua :

— Tout ça, pour toi, ça ne compte point, du moment que les Huchecorne, à ce que tu t'es laissé dire, ont fait un héritage qui te tourne la tête... Dame !... si je l'avais deviné, j'aurais peut-être dit non à Ludovic. Mais il n'est point sûr que j'aurais eu raison. A voir les dents qu'il a, ton pharmacien, si il commence à manger la tante qui lui arrive, il ne sera peut-être pas à table si longtemps que tu crois. Au lieu que Ludovic, lui, sera toujours plus à son affaire d'une année sur l'autre ; et toi aussi, puisque c'est moi qui garde le porte-monnaie et que je ne te le donnerai point.

Elle attendit un instant ; il demeura muet.

Elle haussa les épaules, lui tourna le dos, et se mit à tremper la soupe pour le dîner de midi.

II

Ce jour-là les rues de Vironville n'étaient pas assez larges pour Mme Huchecorne lorsque, vêtue de noir, elle s'arrêta devant la porte du presbytère.

Tout en elle triomphait, tout éclatait, tout trompettait le million de la tante. Son deuil claquait au vent de la plaine comme un drapeau. A son aspect les commères du pays étaient sorties sur le pas de leurs portes ; à voir se crisper leurs sourires, se plisser leurs lèvres sous la montée de l'envie elle avait éprouvé un plaisir raffiné ; et dans le salut attristé qu'elle s'était étudiée à leur faire il y avait un poème de joie.

Elle regarda autour d'elle et tout lui parut infiniment plaisant : le coq du clocher dont les ailes d'or s'élançaient dans le soleil, les pâquerettes en fleurs dans les masures sous les pommiers prêts à fleurir, la voiture du laitier qui démar-

rait en faisant tinter ses canes de fer-blanc et là haut, dans l'espace bleu, avec de joyeux petits cris, l'allegro éperdu des hirondelles. Il lui semblait que cette symphonie printanière était pour elle, que la campagne tout entière lui souriait avec sa lumière, ses fleurs, ses chants d'oiseaux, le bruit de son travail ; et elle trouvait bon, convenable, épanouissant que la nature fût en fête parce que les Huchecorne avaient hérité.

Elle tira la sonnette ; le grelot s'agita avec un petit rire qui mit le comble à sa bonne humeur ; cependant, lorsque l'abbé Gâtine ouvrit la porte, elle entra en s'inclinant d'un air mélancolique et pénétré.

Il l'introduisit dans ce qu'il appelait le salon : une pauvre pièce carrelée, meublée d'une table ronde et de quelques chaises, avec, sur la cheminée, une Notre-Dame de Lourdes en plâtre et, sur le papier décollé par places, un crucifix de bois noir.

Il la fit asseoir sur le fauteuil Voltaire qu'il se reprochait comme un luxe, comme une tentation trop souvent irrésistible d'oublier, le soir, la méditation pour le sommeil ; et il attendit, regardant la bonne dame, et ses yeux gais dans sa figure grave.

— On vient vous voir, monsieur le curé, dit-elle, rapport au malheur qui nous arrive. Vous le savez déjà, d'hasard ?

— En effet, Mme Huchecorne, on m'a dit que vous avez perdu une parente...

— Hé! là mon Dieu oui ; la tante à mon mari, vous savez ben, qui s'était mariée de défunt un fort herbager du bas pays, M. Damoiseau... Une femme qui, pas plus loin que l'autre année, avait l'air bien des fois plus d'aplomb que moi ! Vous auriez dit, rien qu'à la voir : C'te femme-là passera cent ans. Mais allez donc vous y fier !... La mort de son paur'garçon l'a brezillée. Quand elle s'est vue toute seule elle est tombée tout d'un coup. Y a comme ça des grands malheurs. Plus de mari, plus d'éfant...

Et voilà qu'en remémorant la cruelle fin de vie de cette malheureuse tante, Mme Huchecorne se sentait gagnée par l'émotion. Elle tira son mouchoir et le promena, à la recherche d'une larme, sur ses yeux qui ne riaient plus.

Le curé l'observait curieusement, sans trop s'étonner toutefois ; car il savait, connaissant bien le cœur humain, qu'il y a peu d'âmes assez dures pour ne pas s'attendrir à l'évocation de

certaines douleurs. Mme Huchecorne était enchantée que la tante fût morte après son fils à cause de l'héritage; mais elle éprouvait tout de même, à rappeler un tel deuil, une compassion qui n'était point entièrement feinte.

— En sorte que, dit-il, votre mari se trouve être l'héritier ?

Un éclair, éteint aussitôt, illumina Mme Huchecorne.

— Ah ! ne m'en parlez point ! On n'avait point besoin de ce tourment-là par-dessus l's autres.

Et comme le curé ne pouvait réprimer un sourire, elle continua :

— Sans compter que ça va nous amener des jaloux, et que tout le pays va dire qu'on a hérité des milles et des cents... Il ne fera point le compte, l'pays, de tout ce que le fisque va nous prendre. On se fait comme ça des émaginations quand il s'agit d'l'ergent des voisins; on crait qu'ils n'ont qu'à se baisser pour en prendre; et on ne se méfie point du fisque qu'est là avec des griffes aussi longues... Qu'est-ce qu'il va nous laisser, l'fisque, l'savez-vous, monsieur le curé ? Moi je ne le sais point.

— Je souhaite qu'il ne vous dépouille pas entièrement.

S'apercevant qu'il n'était point dupe elle lui coula un regard sournois. Il s'empressa d'ajouter :

— Mais en attendant, à quoi puis-je vous être utile, Madame Huchecorne ? Qu'est-ce qui me vaut l'honneur trop rare de votre visite?... Oh ! vous pouvez parler ; la porte est bien fermée ; nous sommes seuls...

Elle dit sur un ton de confidence :

— Voilà. J'vas vous expliquer : on lui doit tout de même des obligations pour s'être laissé mouri comme ça en nous laissant ce qu'elle avait. Que ça soit quéquechose qui mérite ou bien que ça soit comme qui dirait une misère, ça ne dérange point mon sentiment : j'dirai toujours que c'est une femme qui s'a montré recta... Faut vous dire qu'alle avait beaucoup de religion. C'était rare si è n'allait point à la messe les dimanches et fêtes ; ça tenait à ce qu'elle avait le temps, vu qu'elle était retirée du commerce, mais c'était tout de même s'n idée. Alors qu'est-ce qu'il faut que j'fassions, monsieur le curé, pour être recta à not'tour ? Connaissez-vous un autre moyen que d'y dire une messe ? Huchecorne et

Desir ne voulaient rien y faire ; ils trouvaient que ça suffisait de l'enterrement à Alençon, qu'a été biè convenable ; et puis vous savez qu'ils n'aiment point les curés, surtout depuis qu'ils se sont mis dans la Libre-Pensée. Ils m'ont dit : Ça ne va point plaire à M. Dubourdeau qu'est not'président ; ça va faire causer ; on nous accusera d'cléricalisse.

Mais quand j'ai une volonté dans la tête on ne me la retire point avec des paroles. J'ai dit : On y doit une messe ; elle l'aura ; on fera les choses comme il faut qu'è soient faites. Alors, comme ils voyaient que je causais fort, Huchecorne a dit au garçon : C'est un malheur ; mais elle est incarnée pour aller voir l'curé ; on ne l'en empêchera point. Et me vlà !

L'émotion qui avait un instant assombri les pensées de Mme Huchecorne avait disparu. Elle était maintenant toute à la gaieté que lui causait par avance cette messe de requiem imposée par elle à la libre pensée récalcitrante de son mari et de son fils ; et elle ne songeait plus à la cacher. Ce fut d'un ton jovial et assuré qu'elle conclut :

— Il nous faut un service de première classe ; la grand'messe, naturellement. Tant qu'à la

Charité, c'est la faute à Huchecorne si on ne peut point l'avoir sans payer, puisqu'il n'a point voulu faire de service ; mais il faut qu'alle soit là, naturellement, avec les chaperons en chef et le drap neuf pour le libera. Je voirai l'épicier pour le luminaire... Tant qu'à la sonnerie, faut que ça sonne dès la veille au soir, naturellement...

Elle se tut un instant, calculant la somme à payer, puis elle pensa tout haut :

— Ça coûtera cher...

— Naturellement, dit le curé.

III

Mme Huchecorne quitta le presbytère un peu impressionnée par la dépense qu'elle venait d'engager, et à moitié rassurée sur l'accueil qui l'attendait au Mesnil.

Elle n'était pas, comme Mme Dorget, la maîtresse au logis. Convaincu de sa supériorité sur les autres mortels, son mari était autoritaire et entêté. Sans doute elle ne lui cédait point ; mais il ne se laissait pas gouverner ; et lorsqu'ils ne s'entendaient pas dans une commune pensée de commerce ou d'intérêt, ils s'affrontaient en d'aigres querelles.

Le véritable maître était leur fils qui les dominait l'un et l'autre et qui rétablissait entre eux la paix en leur imposant sa volonté. Qu'allait penser Desir ?

Tout à l'heure, en se vantant d'avoir tenu tête à son mari et à son fils, elle n'avait pas dit la

vérité ; car elle n'avait point osé leur parler de l'idée qui la hantait et elle leur avait caché sa démarche...

En pensant à faire célébrer à Vironville un service religieux elle obéissait à la voix de sa conscience et aussi à celle de son orgueil.

Très sincèrement elle croyait devoir à la tante Damoiseau une sorte de réparation pour la contrariété que celle-ci ressentait peut-être dans l'autre monde en voyant son bien entre les mains d'héritiers libres-penseurs ; en effet, elle était morte sans savoir que son frère et son neveu étaient devenus des anticléricaux militants ; si donc son âme, par delà le tombeau, venait de s'en apercevoir, il convenait de pallier, dans la mesure du possible, le désagrément de la surprise.

Mme Huchecorne n'était ni croyante ni incroyante ; elle traitait en temps ordinaire la religion comme un objet de luxe, de fantaisie, et ne se regardait nullement comme astreinte aux obligations qu'elle prescrit ; cependant elle ne la méprisait point et n'avait garde de qualifier ses dogmes de mensonges ainsi que le faisaient le citoyen Dubourdeau et ses disciples. Elle n'était point certaine qu'ils fussent vrais, point sûre non

plus qu'ils fussent faux ; elle ne savait pas... peut-être bien que oui, peut-être bien que non... — Dans l'indécis, pensait-elle, vaut mieux ne point se fâcher tout à fait avec le bon Dieu. Il n'aurait qu'à exister, on se trouverait dans une fausse position.

Elle respectait donc les sentiments de la tante Damoiseau qui pouvait bien ne pas s'être trompée dans sa croyance ; cas auquel elle ne manquerait pas d'être sensible à un beau service, avec la Charité et la belle sonnerie.

Et puis le beau service, en honorant la défunte, donnerait une haute idée des grands moyens de la famille Huchecorne ! C'était encore un secret, mais bientôt on allait apprendre la location de la ferme du Mesnil et le départ de ses propriétaires devenus assez riches, le père et la mère pour se retirer à Alençon dans la belle maison de la tante, le fils pour continuer indéfiniment à Paris le cours d'études que ne devait plus troubler la crainte d'être obligé un jour de revenir pour cultiver la terre.

Sûrement, dès qu'on apprendrait la nouvelle, les langues du pays iraient leur train. Mme Huchecorne croyait déjà les entendre : « On ne sait pas

trop au juste pourquoi ils quittent le pays... Ont-ils tant hérité que ça ?... M'est plutôt avis qu'ils étaient gênés dans leur culture... C'est leur garçon qui leur coûte trop cher... »

Elle s'indignait en entendant mentalement ces insinuations malveillantes et elle leur répondait par avance :

— Vous croyez ça, vous autres ? Eh ! bien écoutez voir les deux cloches dans le clocher, comme elles chantent ! Regardez-moi la procession des frères avec leur bannière, et le tintenellier, et ses sonnettes ! Et dans l'église ces chantres, ce luminaire, qu'est-ce que vous en dites ? C'est-il du monde gêné dans sa culture, des héritiers de pas grand'chose, des gens embarrassés par les dépenses de leur garçon qui se paieraient une cérémonie pareille ?

Et elle jouissait d'avance de leur confusion, de leur admiration, de leur envie ; mais elle se demandait tout de même ce qu'allait penser Desir...

Elle trouva à la maison Huchecorne qui revenait de Fresne-l'Abbé où il avait vu le notaire. Il rapportait des renseignements encourageants : les amateurs ne manqueraient pas pour la ferme

du Mesnil ; le loyer de la terre était en hausse, c'était un bon moment pour passer bail. Il avait donné ordre d'annoncer dans le journal du canton que la ferme était à louer, et il se frottait les mains en pensant au bon café que demain après dîner il prendrait chez Beauquesne en racontant aux consommateurs son prochain départ.

Le voyant d'aussi belle humeur, sa femme lui raconta hardiment sa visite au curé ; mais dès les premiers mots il fronça le sourcil et tout de suite ils se querellèrent. Il grognait :

— Nous vlà encore dans les bondieuseries !

Et il ne voulait écouter aucun des raisonnements qu'elle lui faisait sur un ton de plus en plus aigu. Comme beaucoup de libres-penseurs, il craignait d'être soupçonné de pouvoir penser librement ; et il s'effarait à l'idée de prendre part à une cérémonie religieuse sans le congé de Dubourdeau.

Au plus fort de la dispute Desir parut. Il avait l'œil sournois, la bouche souriante, un air d'indolence heureuse. Tous deux, en le voyant, s'étaient tus en même temps.

Il s'assit sur un coin de la table, roula une

cigarette, l'alluma ; puis il leur donna négligemment la parole en demandant :

— Qu'est-ce qu'il y a encore qui ne va pas ?

La dispute reprit, et il y assista avec une souveraine indifférence, poussant des bouffées au plafond, l'esprit ailleurs.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent à bout de salive il fit un grand geste las.

— Tout ça, c'est des paroles pour ne rien dire, quand vous avez raison tous les deux.

— Ça c'est une chose impossible, cria Huchecorne. Faut-il la messe ou ne la faut-il point ?

— Il la faut pour la mère puisqu'elle en veut ; il n'en faut point pour toi puisque ce n'est pas ton idée. Elle ira ; tu n'iras point, moi non plus. Et comme ça tout le monde sera content.

— Et Dubourdeau, qu'est-ce qu'il dira ?

— Oh ! Dubourdeau... Il dira ce qu'il voudra. On quitte le pays, n'est-ce pas ?

— Et payer ?

— Payer ? Ah ! bien, en voilà une belle affaire ! Le pays verra que ça ne nous gêne point.

Mme Huchecorne exultait.

— Là ! s'écria-t-elle. Tu vois bien que le garçon est avec moi.

— Il est avé moi aussi, réclama Huchecorne.

Ils se contredirent longtemps encore, mais ni l'un ni l'autre ne songea à discuter ce que Desir venait de décider.

Celui-ci s'était éclipsé. Il était sorti sur la grand'-porte et il regardait au loin, vers le bois qui, séparant le Mesnil du Bosc-Guichard, fermait l'horizon au sommet d'une pente de la plaine semblable à une grande vague immobile.

A mi-chemin, sur la sente herbue qui traversait les labours, une file de vaches s'en allait lentement, suivie par une femme escortée de deux chiens. Desir siffla longuement ; les vaches n'y prirent point garde mais la femme s'arrêta. Elle demeura un instant la main sur les yeux, très droite dans la lumière ; puis, comme il faisait un geste qui ressemblait à un adieu ou à un baiser, elle se retourna brusquement et courut après ses bêtes.

Lorsqu'il rejoignit ses parents encore tout échauffés de leur dispute, un rire silencieux éclairait la figure de Desir.

IV

Les vaches, maintenues sur la sente par l'active surveillance des chiens, s'arrêtaient à tous moments pour paître. Elles s'émouchaient à grands coups de queue nonchalants, remuaient les oreilles avec philosophie et, allongeant leurs mufles humides sur la belle herbe verte, elles la happaient de leurs langues gourmandes. Lorsque l'une d'elles, tentée par la jeune luzerne du champ qu'elles longeaient, se laissait aller à goûter le fruit défendu, Capitaine, le vieux chien des Langlois, arrivait au galop, lui sautait au nez en grondant et la ramenait sur le chemin ; alors, satisfait d'être obéi, il s'en allait, toujours très vite, voir sur l'autre flanc de la colonne comment se comportait Petit-Loup, un jeune chiot dont il faisait l'éducation et qui s'énervait, aboyait, mordaillait sans parvenir encore à se faire prendre au sérieux par les vaches ; puis il s'en revenait vers sa

maîtresse, et, pour lui montrer qu'il avait bien fait son service, il la regardait avec de beaux yeux jaunes, intelligents et doux, luisant au travers des poils de son honnête figure de vieux grenadier.

Mais Reine Langlois ne prenait point garde au regard affectueux de son bon chien.

Pensive, elle marchait à petits pas en tricotant machinalement un ouvrage de grosse laine, et elle se retournait de temps en temps, regardant vers le Mesnil dont les bâtiments, couverts en ardoises depuis l'incendie, paraissaient tout bleus sous le grand soleil. Ses paupières battaient sur ses yeux un peu effarouchés ; des ondes de sang couraient sous sa blanche peau de blonde, rougissant puis pâlissant ses joues ; et sa bouche, tantôt crispée, tantôt souriante, soulignait l'indécision de son visage, trahissait l'angoisse complexe de sa pensée.

Comme ce Desir Huchecorne avait été hardi ! Avec quel aplomb, quel sans-gêne il l'avait abordée !... Depuis plus de cinq mois qu'elle était mariée, c'était la première fois qu'elle le voyait... Car il n'était pas plus ami qu'il ne fallait avec Ludovic... Il n'avait même pas été

invité de la noce... Ah ! ben... s'il avait été là tout à l'heure, Ludovic...

Elle eut un petit rire.

Pauvre Ludovic !... Ce qu'il était curieux d'elle, non, ça n'était point croyable ! C'était tout juste s'il avait fini d'être jaloux de défunt ce malheureux Natole... Tant qu'à Desir, si seulement il entendait son nom il n'était plus bordable. Il en avait une peur... une peur... Etait-il donc si dangereux, Desir ?

Sur la lisière du bois s'étendait une petite friche inculte où poussaient des joncs marins fraîchement coupés avec, entre leurs rejets épineux, des clairières de gazon. Capitaine, courant à Petit-Loup, le ramena dans les jupes de Reine en lui expliquant que les vaches pouvaient aller là sans faire de délit. Elles s'espacèrent, paissant les places libres d'ajoncs, et Reine s'assit, les coudes aux genoux, sur le tronc d'un vieux pommier arraché.

Eh ! non, Desir n'était point dangereux ; mais, pour sûr, il croyait l'être. Ah ! c'était un gas qui n'était pas honteux avec ses connaissances ! Il lui en avait dit, des paroles !... Et ce qu'il la zyeutait en causant, c'était quéquechose...

En se rappelant la manière dont le fils Huchecorne l'avait regardée elle devenait rouge jusqu'à la racine des petits frisons qui bouclaient sur sa nuque ; la hardiesse de ce regard la pénétrait comme un mauvais sort.

Quand elle avait dit : C'est-il que vous oubliez que je suis mariée ? — et qu'il avait répondu : Qu'est-ce que ça fait, ça ? — elle s'était fâchée, oui... Mais il n'était tout de même point bien mal plaisant de savoir qu'elle lui revenait toujours. Fallait croire qu'elle n'avait point enlaidi depuis la noce. Dame !... de penser ça, ça n'est point disgrâcieux...

— Et puis on était bien gardée ; pas vrai, Capitaine ?

Le vieux chien, assis gravement sur son derrière, surveillait les allées et venues du troupeau ; il se leva en remuant vivement son bout de queue et posa sa grosse tête sur les genoux de la maîtresse. Elle le caressa distraitement.

Elle aurait tout de même dû se fâcher plus fort quand il avait parlé de lui faire voir Paris ! C'était si facile, qu'il disait ; et puis il paierait tout, le voyage, le manger, le théâtre, le bal si è voulait, tout ce qui lui ferait plaisi... Ah ! ça

mais, où avait-elle eu la tête d'entendre des choses pareilles ? En place de l'écouter comme une bête il fallait dire : Tâche voir à te taire, ou je te fais mordre !...

Elle soupira. C'était un malheur : jamais elle n'avait pu se garer contre les bêtises que lui disaient les hommes...

Des jappements aigus lui firent lever la tête. C'était Petit-Loup qui, jaloux de Capitaine et voulant aussi être flatté, sautait et gambadait autour d'elle en faisant le joli cœur. Elle dit tout haut en riant franchement :

— Jusqu'aux quiens qui me font des amitiés ! C'est-il ma faute ?... A bas, Petit-Loup, à bas ! A-t-on jamais vu ? A tes vaques, p'tit bêta ! Et en route ! Vià l'heure de rentrer dîner.

— Eh ! là oui ! fit une voix joyeuse.

C'était Ludovic qui longeait le bois en revenant du labour, assis sur l'un de ses chevaux et guidant l'autre.

Il sauta de cheval, s'en vint vers sa femme en tirant après lui ses bêtes et la serra contre lui.

— Eh ! ben, la Reine, est-on contente anuy ? Nos vaques ont-ils bien paissu, la Reine ?

Chaque fois qu'il disait « la Reine » il lui donnait un gros baiser.

— T'es point lasse ? On va te soulager, tu vas voir. Bouge point, Thomas... Toi, Marquis, si tu continues à te tourmenter tu vas te faire attraper...

Il l'avait prise dans ses bras vigoureux. Il la souleva dans un souple effort et la posa sur le dos de Thomas.

Ils partirent, les chiens poussant les vaches sur le chemin à travers le bois, Ludovic marchant entre les deux chevaux qu'il tenait par le nez. Reine souriait, amusée et contente, se retenant d'une main au collier, l'autre appuyée sur la croupe de sa monture, laissant baller ses jambes et fermant à demi les yeux.

Etait-il fort, tout de même, ce Ludovic ! C'est pas Desir qui l'aurait enlevée de cette force-là ! Il n'y avait pas à dire ; c'était un gas rudement d'aplomb ! Et avec ça si amiteux !...

Elle regardait son cou puissant, barré par le fouet qu'il avait jeté par-dessus sa tête pour avoir les mains libres. Elle admirait comme il maintenait Marquis sur le débord du chemin, comme il réprimait se écarts d'une brusque saccade de

mors, comme il prenait soin de marcher lui-même dans l'ornière pour que le cheval qui la portait s'avançât en belle route. Dans ses yeux qui devenaient tendres passait l'aveu de la joie d'être à lui...

Et cependant elle ne lui parla point de sa rencontre avec Desir.

V

Ils trouvèrent en rentrant le père et la mère Langlois fort affairés : ils avaient tué un cochon.

Mme Langlois était contrariée : le tueur était arrivé en retard. Au jour d'aujourd'hui personne n'a plus de parole.

— Ah ! ben, cria-t-elle, si vous croyez que vous allez dîner, vous autres... Avant ça faut flamber, faut dresser, faut ouvrir, faut mettre les dedans dans le four à l'abri de la volaille et des mouches ! Y en a de l'ouvrage, oui !

Elle ajouta en bougonnant :

— Je vous demande un peu si c'est une heure pour faire mouri un cochon, d'arriver au quart moins d'onze heures !

Et tragiquement elle traversa la cour vers le fournil en brandissant la poêle pleine de sang que, pendant le sacrifice, elle avait tenue sous le cou de la victime.

— On va vous aider, la maîtresse ! dit gaie-

ment Reine qui avait sauté dans les bras de Ludovic. Espérez seulement une minute que j'aie rangé mes bêtonnes.

D'elles-mêmes, les vaches avaient gagné l'étable ; Ludovic était entrédans l'écurie pour dégarnir les chevaux, et les deux chiens s'étaient approchés avec intérêt du cochon que le charcutier et le père Langlois couvraient de paille. Avec l'insouciance et la gourmandise de la jeunesse, Petit-Loup le flaira de trop près ; il reçut une torgnolle et s'enfuit en hurlant vers sa niche ; Capitaine, voyant que le temps était à l'orage, le suivit prudemment.

L'pé Leroy, des Essarts, avait vieilli dans la charcuterie ; depuis plus de trente ans il tuait dans toute la région ; et comme il ne craignait la concurrence ni pour le moelleux des saucisses, ni pour la perfection du boudin, ni pour l'art de saler et de mettre en pot, il ne se mettait point en peine de la mauvaise humeur des clients. Il n'avait pu venir plus tôt ce jour là, ayant une hure pressée à finir ; mais le temps était frais et il répondait de l'ouvrage. Il avait donc essuyé avec une calme bonhomie les reproches de Mme Langlois.

Lorsque Ludovic, revenant de l'écurie, lui demanda si ça allait toujours il répondit par un « Et de vot'part ? » jovial, et incontinent il alluma la gerbée du côté du vent.

La flamme s'éleva, puis s'avança en crépitant, parcourant la bête depuis la queue jusqu'à la tête et découvrant son corps noirci d'où une odeur de roussi s'exhalait. Armé d'un balai, Leroy écarta les cendres ; puis il promena un bouchon de paille enflammée sur les places où le poil n'avait pas suffisamment brûlé, et tout en travaillant il parlait.

— Eh ! ma fi oui, j'en ai appris, du nouveau, en passant par Vironville ! Mme Huchecorne qu'est allé voir le curé !... Sans vous commander, Msieu Langlois fils, prenez-moi les pattes de devant durant que j'cruche celles de derrière, que je retournions cte bête pour y flamber l'aut' côté... Ça fait causer, vous pouvez m'craire. Je me suis laissé dire qu'è voulait faire dire un évangine pour défunt sa tante... C'est bon ; y a ben assez de paille pour y mettre l'feu... Si c'est s'n idée, à cte femme, moi, je la respecte ; mai quoi que l'pé Huchecorne va dire ?... Dame, non ; pour un fort cochon ça n'est point

un fort cochon ; mais, sans menterie, c'est un bon cochon, et qui vous fera du profit... Et puis vous savez, on dit encore ben d'autres paroles. Paraît qu'ils vont quitter l'pays : c'est l'gas Fulgence au père Vincêtre qui me l'a acertainé ; il le tenait du petit clerc au notaire de Fresne qui y a dit qu'ils feraient leu vendue sitôt après la moisson, et puis bonjou la compagnie !... Mon pé Langlois, si vous voulez prendre la castrolle pour verser d'l'iau au futamésu que j'vas vous gratter la peau... Y en a d'aucuns qui font ça à la galope, mais moi j'ai toujou blanchi comme il faut m's animaux ; j'aime point l'ouvrage mal faite... Paraît itou qu'à présent que les Huchecorne ont des grands moyens ils vont faire les bourgeois à Alençon. Tant qu'à leur garçon, c'est toujou Paris qu'il lui faut ; m'est avis qu'il se charge de placer la monnaie à papa à maman. Il serait comme qui dirait en paroles pour acheter un automobile ; il aurait dans l'idée de garder pour lui la chasse du Mesnil... Là ! un coup de main pou l'mettre su l'échelle et pou l'dresser... et à ct'heure, si vous avez appétit, allez manger la soupe. Je m'debrouillerai ben tout seul avè mon cochon.

Manger est toujours, pour des normands, une chose sérieuse et qui augmente leur gravité naturelle. Réunie autour de la soupière fumante, la famille Langlois aurait donc, en tous temps, gardé le silence qu'inspire la première assiettée ; mais ce jour-là, impressionnée comme elle l'était par tout ce qu'elle venait d'apprendre, elle prolongea son mutisme au delà des limites ordinaires.

Le père Langlois rompit le charme le premier en donnant un coup de poing sur la table.

— Je l'avais toujours dit ! s'écria-t-il. Les Huchecorne, c'est des horsains, ça ne tient point au pays.

— Qu'ils s'en aillent donc ! fit la mère Langlois. Ça n'est point moi qu'irai les retenir. Des gens aussi fiers...

— Ça va faire une belle vendue, dit Ludovic.

Reine s'était levée. Elle retira le lard de la marmite et le posa, dans un plat rond, sur la table ; puis elle prit le pichet et remplit les verres de cidre à la ronde. Pendant que le plat circulait le silence recommença.

Reine pensait à l'automobile qu'allait acheter Desir Huchecorne, à la chasse qu'il se payait pour lui tout seul. Fallait-il qu'il fût riche ! Et elle

regardait avec une moue un peu piteuse la salle pavée en briques, aux murs et au plafond jadis peints en jaune qu'avaient assombris la fumée et insultés les mouches ; le fourneau de fonte où le café bouillottait ; le tuyau qui crevait, sous les fusils posés en travers, la hotte de la cheminée où pendaient d'antiques crémaillères ; dans l'armoire vitrée, au-dessus du bahut où l'on serrait le pain, les verres, la vaisselle, les flacons de liqueurs fines qui ne servaient qu'aux grands jours ; la longue boîte de l'horloge normande qui, à cette même place, avait tinté pour plusieurs générations de Langlois les heures de la naissance et celles de la mort ; et enfin, assis sur des chaises de paille autour du plat où le lard tremblotait sur des choux, ces bonnes gens dont elle était devenue la femme et la fille alors qu'elle aurait pu...

— Moi, reprit Ludovic, des si grands biens que ça, je ne m'en trouve point jaloux. D'abord, si ça m'arrivait, je voudrais ne plus travailler, et je ne saurais point comment faire pour devenir un faignant.

— Ça n'est point ça qu'embarrasse l'fils Huchecorne, gouailla la mère Langlois.

— Pardié ! non, ricana le bonhomme. Il est

assez prop'à rien pour faire un bourgeois.

Malgré elle et sans s'expliquer pourquoi, Reine rougit de dépit ; et, pour cacher sa rougeur elle courut chercher les pommes de terre qui s'étouffaient dans une cocotte sur le fourneau.

— C'est-il que la table est louée ? gronda le père Langlois.

Elle répondit avec une pointe d'humeur :

— On ne vous force point à les manger tout de suite. J'ai été les aveindre pour qu'elles refroidissent, à seule fin qu'è ne vous brûlent point la langue, papa.

Ludovic, qui venait de vider son verre, le reposa bruyamment sur la table en disant :

— Bien envoyé, la Reine !

Lui aussi regardait autour de lui ; mais sa bouche, loin de faire la moue, s'épanouissait en un large sourire. Ses yeux clairs, que sur les marchés, dans les débats rusés des foires, la méfiance rapetissait et rendait obliques, s'ouvraient tout grands au spectacle familier de la vieille maison qu'il aimait. Ils la prenaient à témoin de son bonheur, puis se reposaient, confiants, sur les yeux bleus de Reine, sans qu'il prît garde que leur azur se fonçait, devenait dur.

Et il continua, avec la maladresse des gens heureux :

— Pour en revenir à Desir, j'en suis pour ce que j'ai dit : il ne me fait point envie. C'est vrai que, nous autres, on n'est point des millionnaires ; mais on n'est point non plus des malheureux. J'avons des terres que le soleil chauffe et que la pluie mouille, et dans nos bâtiments du bon bêta qu'est ben à nous. J'ai point encore vu d'année où not'ergent n'ait point raugmenté ; et j'ai point besoin qu'une tante me fasse des gros cadeaux en se laissant mouri.

Elle haussa les épaules.

— Alors, si il t'en rappliquait une, de tante, tu n'en voudrais point ?

— C'te bêtise ! Ben sûr que si que j'en voudrais. Seulement j'sais ben qu'il ne m'en rappliquera point ; alors...

Reine se montait. Elle l'interrompit sur un ton pointu :

— Alors on dirait aussi de toi que tu n'es bon à rien qu'à faire un bourgeois.

— Il est probable, dit Ludovic. C'est bien ça que j'ai dans l'idée.

— Tu vois donc bien que c'est injuste de crier

après le monde à qui il est rappliqué des tantes, puisque tu ne saurais pas comment faire pour devenir un faignant !

— Minute, cria la mère Langlois. Ludovic ne saurait point ; mais pour Desir, c'est tout su...

— En vlà assez, la fumellerie! commanda le vieux. Allez-vous vous disputer entour des Huchecorne ? Ça n'en vaut brin la peine puisqu'ils quittent le pays. Si il faut quand même que vous fassiez marcher les langues que vous avez dans la bouche, causez plutôt de leur vendue ; ça, ça mérite, en supposant que l'cochonnier ne nous a point conté des menteries. Y a une belle monture à la ferme du Mesnil, et d's animaux...

Nul sujet n'était plus captivant ; le trio des Langlois s'absorba dans l'inventaire de ce que les Huchecorne allaient sans doute vendre et dans l'examen de ce qu'il serait intéressant d'acheter. Mais Reine, muette et boudeuse, laissa sa belle-mère parler seule basse-cour, étable et laiterie ; et elle fit semblant de ne pas entendre lorsque son mari lui demanda s'il ne lui serait pas agréable qu'il poussât les enchères au cas où l'on vendrait le bidet, qui trottait si tellement bien.

Sur sa gaieté de l'avant-dîner une ombre avait

passé ; elle n'était plus heureuse. Le bruit des écus hérités par les Huchecorne sonnait dans sa tête légère ; l'image du bonheur doré dont elle ne doutait point qu'ils ne dussent assurer la possession hantait son imagination d'enfant ; et les paroles hardies qu'elle avait entendues le matin bourdonnaient étrangement à ses oreilles de coquette. L'inconnu, l'aventure, le danger la tentaient et, s'irritant contre sa vie, elle laissait parler la voix mauvaise qui lui disait :

Tu n'as pas eu de chance. Si tu n'avais pas si vite épousé Ludovic tu aurais pu prendre Desir. Et toi aussi tu aurais hérité de la tante ; et toi aussi tu aurais quitté pour une existence de plaisirs les tracas insipides dont tu ne verras jamais la fin, les poules, les vaches, la maison, le pays, enfin !

En même temps une autre voix, celle de sa conscience, lui disait qu'elle avait tort d'écouter la première ; en sorte que, mécontente de tout et d'elle-même, elle devenait de la plus méchante humeur du monde.

Elle enleva les plats et les assiettes, essuya la table, servit le café sans desserrer les dents. Mais les Langlois étaient tellement accaparés par la

vendue des Huchecorne qu'ils ne prirent point garde à son silence. Comme il arrive souvent lorsque la même pensée dominante s'impose à des esprits qui se ressemblent, ils étaient moins occupés à se donner la réplique qu'à se parler tout haut à eux-mêmes sans s'observer ni s'écouter ; et ils se renvoyaient de l'un à l'autre le mobilier, les équipages, les bestiaux de la ferme du Mesnil comme les répons d'une laudative litanie.

Le dîner terminé ils revinrent au père Leroy et l'aidèrent à achever la toilette de son cochon. Ils allumèrent du feu dans le four pour préparer le boudin, portèrent au frais dans la laiterie la hatille et la tête, charrièrent à coups de brouettes dans le cellier les pots de grès remplis de lard ; puis, tandis que Reine servait au charcutier, avec un broc de cidre, une grillade prélevée sur le supplicié, Ludovic, voyant qu'il n'était point tard encore, repartit pour le labour.

Lorsqu'ils se retrouvèrent le soir, et qu'elle revit dans ses yeux le confiant et puissant amour du matin, l'image du séducteur s'effaça, chassée par la nuit complaisante au mari ; et jusqu'au lendemain elle oublia qu'elle aurait pu épouser Desir.

VI

Cette année-là, depuis le printemps jusqu'à la moisson, Vironville eut la fièvre.

L'étonnante nouvelle avait éclaté à l'un des rares moments où les durs travaux de la terre laissent un peu de répit aux hommes persévérants qui les supportent. Les semailles de printemps étaient finies ; il n'y avait plus qu'à laisser pousser les avoines et les orges. Sans doute il faudrait, avant les foins, planter les pommes de terre et semer les betteraves ; mais c'étaient là ouvrages à faire sans hâte et seulement sur une petite partie de la sole des guérets. Si l'on entendait encore, de temps à autre, une batterie ronfler, elle ne travaillait que pour quelque propriétaire ou gros fermier liquidant une dernière meule ; partout ailleurs les grains étaient battus et vendus ; les entrepreneurs avaient renvoyé leur monde ; sous les hangars les locomobiles, le

tuyau couché sur la chaudière, dormaient près des batteuses bâchées.

Le café de l'Espérance profitait du repos relatif qui régnait aux champs. Autour de la table où M. Dubourdeau, oublieux de sa manille, pérorait, et de celle où M. Dorget conversait inépuisablement en posant ses dominos d'une main distraite, d'innombrables commentaires, des discussions jamais terminées réunissaient, pour la plus grande satisfaction du maître de l'établissement, un nombre inusité de clients avides de parler, et de parler encore, et de parler sans cesse de l'héritage et du départ des Huchecorne : c'étaient deux événements énormes dont on ne pouvait se lasser d'admirer la soudaineté et de prédire les conséquences.

Bientôt les travaux reprirent. Les faux passèrent dans les luzernes et les sainfoins en fleurs ; le foin coupé, dressé en moyettes par les femmes, répandit son odeur dans la fraîcheur des soirs ; les bineurs de betteraves, le dos courbé et la tête penchée sur la terre, peinèrent sous le soleil ; les moissonneuses bruirent en tournant autour des blés murs ; les gribannes chargées de gerbes, menant à la grange ou à la meule la moisson enfin

conquise, firent claquer leurs roues sur les chemins ; mais rien de tout cela n'empêcha l'hospitalière et cancanière demeure de M. Beauquesne d'être fréquentée. Dès qu'ils le pouvaient, avant le repas de midi, le soir après souper ou bien en rentrant du travail, faucheurs, faneurs, journaliers, aoûterons s'en venaient aux nouvelles et trinquaient pour humecter leurs langues.

Parfois ils trouvaient là l'un des Huchecorne ; c'était le père, important et sournois, guettant du coin de l'œil les regards d'admirative envie et savourant le respect hargneux qu'inspirait sa subite fortune ; c'était son fils, le beau Desir, insolent, satisfait, se croyant d'une suprême élégance, jetant du haut du faux col qui lui engonçait le cou des blagues parisiennes aux paysans qu'il croyait étonner, et ne s'apercevant pas que leur finesse normande, aiguisée par leur jalousie, le perçait à jour et lui rendait au centuple son aversion et son mépris.

Ni l'un ni l'autre n'avaient assisté au service que Mme Huchecorne avait demandé au curé pour le repos de l'âme de la tante Damoiseau ; et leur abstention avait exaspéré les anciens du pays.

Pour que la Charité figurât au complet à la cérémonie, l'abbé Gâtine avait prié les frères du vieux temps de reprendre le chaperon, comme ils le faisaient encore quelquefois aux grandes fêtes ; mais il ne les y avait pas décidés sans peine, malgré la somme ronde promise à la confrérie.

Langlois, surtout, avait été longtemps intraitable ; il ne supportait pas la pensée que, pour faire honneur à des Huchecorne, il dût s'en aller, en grands ornements, à la messe pour une femme qu'il n'avait pas connue ; si le curé n'avait pas réclamé sa présence comme un service d'ami, il n'aurait point cédé. Et voilà que ces Huchecorne ne s'étaient même pas dérangés !... Le curé s'apercevait avec tristesse que cette cérémonie, dont il avait espéré un bien religieux en même temps qu'un profit pour sa pauvre église, n'avait eu d'autre résultat que de faire constater le pouvoir tyrannique de la Libre-Pensée et d'éveiller contre lui, en un pays où l'on n'oublie pas vite, la rancune de ses meilleurs paroissiens.

Aussi bien, l'attitude antireligieuse des héritiers était un des plus fréquents sujets de discussion au café Beauquesne. Glorifiés par le citoyen Dubourdeau et par les quelques fortes têtes qui

composaient sa cour, les mâles de la famille Huchecorne étaient blâmés par le plus grand nombre ; et ceux qui pensaient ainsi n'avaient pas peur de le montrer lorsque le père Langlois était là. Celui-là, qui ne mâchait point ses paroles, obtint des victoires qui exaspérèrent Dubourdeau naturellement impatient de toute contradiction.

C'était un sectaire passionné, vivant en bourgeois et faisant de la politique une carrière. Incapable de concevoir une idée générale, il cultivait avec une intransigeance et une simplicité redoutables le champ restreint de son esprit, semé de préjugés absolus ; et il visait à transformer le monde en le modelant d'après les prédications de sa Loge et les divagations de son journal.

Convaincu de sa mission sociale, il exerçait autour de lui un apostolat révolutionnaire, sans prendre garde aux contradictions qu'il soulevait en donnant le vol à ses chimères. Patron intéressé et exigeant, il excitait les ouvriers contre leurs employeurs ; capitaliste, il tonnait contre la propriété ; propagateur d'un *credo* exclusif et prôneur d'intolérance, il affichait une haine irré-

conciliable contre l'Eglise qu'il accusait de tyrannie.

Ses opinions étaient trop violentes pour être partagées par beaucoup dans le milieu rural où il vivait ; mais il avait recruté quelques adeptes parmi les prolétaires de la glèbe dont il exaspérait les appétits brutaux, et parmi les aristocrates de la culture dont son verbiage prétentieux, ses relations avec certains puissants du jour flattaient la suffisance ou intéressaient l'ambition ; et c'est ainsi qu'il était devenu une manière de personnage.

Désœuvré le plus souvent, il flânait, rôdait par les champs et sur les routes, s'informant, surveillant, dénonçant, dépensant contre ceux qu'il savait ou croyait être ses adversaires un zèle infatigable de fanatique et de mouchard.

Or depuis longtemps il détestait les Langlois qui étaient en bons termes avec le curé et qui, assez peu pratiquants d'ailleurs, trouvaient qu'il fallait de la religion ; il sentait en eux des êtres de tradition que l'inconnu des révolutions effrayait, que ne séduiraient jamais les idées dont il était féru ; et il leur en voulait de n'avoir pas, comme les Huchecorne, par peur ou par entrai-

nement, subi son hégémonie. Etre, par surcroît, contredit victorieusement par eux le mettait hors de lui.

Le soir d'un dimanche de juillet les discussions, copieusement arrosées par Beauquesne, avaient été particulièrement vives. A propos de l'automobile que, décidément, Desir Huchecorne venait d'acheter et qui, le matin même, à l'heure de la messe, avait traversé le pays à grande vitesse avec des couacs de trompe insolents, les cléricaux et les libres-penseurs s'étaient échauffés et, ainsi qu'il arrivait souvent, le père Langlois avait eu le dessus. Dubourdeau, embarrassé par ses théories égalitaires et connaissant l'aversion qu'inspirent ordinairement les autos à ceux qui n'en ont pas, avait mal défendu Huchecorne fils accusé d'avoir « éclaboussé le pays de son argent en cornant du haut de sa voiture au risque d'écraser le monde ; » et il s'était même vu lâché par ses partisans habituels envieux, eux aussi, du nouveau riche. Il s'en alla plein de rancune.

Pour regagner son logis, petit manoir bourgeois situé entre le Bosc-Guichard et le Mesnil, il prit une sente qui, formant corde à l'arc décrit par

le chemin, passait derrière les masures du hameau et le séparait du bois.

La sente faisait un coude près du mur des Langlois ; dès qu'il l'eut tourné, Dubourdeau, brusquement, se jeta dans le taillis : il avait aperçu, arrêtée devant la petite porte du jardin, l'automobile dont on venait de tant parler.

Le beau Desir, assis au volant, causait avec la femme de Ludovic debout sur la porte.

VII

Autant qu'il en pouvait juger à distance, la conversation devait être animée. Desir quitta sa voiture ; il vint à Reine, lui parla de tout près...

Palpitant, Dubourdeau s'avança de cépée en cépée, espérant s'approcher assez pour les entendre ; mais une touffe d'herbes desséchée par la chaleur craqua sous son pied ; un pigeon qui dormait, perché sur un chêne, s'envola. Au bruit, ils se séparèrent ; Reine fit un mouvement de retraite, Huchecorne revint à l'auto ; Dubourdeau se le tint pour dit et ne bougea plus. Ils se rejoignirent.

— Ce n'est rien, dit Desir.

— Oh ! fit Reine, j'ai eu peur. C'est si exposant de venir me causer comme tu fais...

— Bah ! puisque tu es seule...

— Est-ce qu'on sait ?

— La mère Langlois est-elle allée voir ta mère ?

Le père Langlois est-il au café ? Ludovic est-il parti pour Mézidon ?

— Je ne dis point non, mais...

— Eh ! bien alors ? Deux bonnes femmes qui causent, ça en a toujours pour longtemps ; le bonhomme aime bien les dominos, et ton mari, en admettant qu'il ait acheté ses génissons, ne peut point revenir avant l'heure du souper. N'aie crainte ; nous avons du bon temps.

— Avec ça qu'on n'a pas pu te voir venir par ici, avec ton invention de machine...

— D'abord, depuis les Essarts, je n'ai rencontré personne en traversant les bois. Ensuite ne sait-on pas que je m'apprends à la mener, cette machine ?

— Oui ; mais pour le moment tu n'apprends rien qu'à me dire des choses que je ne devrais point écouter, et dans une place où j'ai l'air de m'être cachée pour les entendre. Il suffirait que quelqu'un nous voie...

— Eh ! bien il verrait que nous parlons. Est-ce que c'est défendu ?

— Des fois !...

— Est-ce que nous ne sommes pas des connaissances ?

— C'est bien ça qui est le pire...

— Ma parole ! on dirait que tu as peur de moi.

— Dame ! Après ce que tu m'as dit l'autre jour et la figure d'homme que tu m'as faite...

Il vit qu'en évoquant ce souvenir elle tremblait un peu. Il lui prit la main.

— Ah ! c'est que, de te revoir, ça m'avait retourné le sang. Vas-tu m'en vouloir de ça ?

Comme il pressait la main qu'il avait prise elle la retira en disant :

— Peut-être bien, si tu recommences.

Il haussa les épaules et rougit de dépit.

— Dans le temps, tu n'étais pas si farouche.

— Dans le temps, je n'étais point mariée de Ludovic.

— Il a de la chance, Ludovic.

— Jusqu'au jour d'anuy il n'a pas eu de malheur.

Ils se turent un instant, mécontents l'un de l'autre. Le beau Desir, habitué à des conquêtes plus faciles, ne savait plus quoi dire. Reine, avertie, se tenait sur la défensive contre lui et contre elle-même. Il prit le parti de soupirer :

— Alors tu n'as point de regrets ?

Elle répondit, à la normande :

— A cause, que j'en aurais, des regrets ?

— Parce que tu t'es mariée si vite...

— Fallait me demander.

— Tu ne m'as point laissé le temps. Tu ne vas pas me dire que Ludovic ne te plaisait point.

— Pour sûr que non que je ne te le dirai point.

— Fallait-il donc me faire rebuter ?

Elle soupira à son tour.

— Fallait me demander tout de même. On aurait eu vu...

— Tu vois bien que tu en as, des regrets !

— Je n'ai point dit ça.

— Ah ! si tu avais voulu, ma petite Reine, tu ne serais plus au derrière des vaches.

— Ça ne me dérange point : j'y ai toujours été.

— Tu ne garderais pas la maison un dimanche sur deux.

— Faut-il point veiller les animaux et que le ménage se fasse ?

— Tu aurais un beau logement à Paris avec des domestiques qui te serviraient à la parole, et un homme qui, au lieu de te faire travailler, ne penserait qu'à te donner de l'argent et du plaisir.

Reine ouvrait de grands yeux. Avec une intonation admirative elle demanda :

— Te vlà donc bien riche à ct'heure ?

Il dit :

— Hélas ! qu'est-ce que ça peut te faire ?

— C'était pour savoir...

— Oui ?... Eh ! ben, regarde mon auto.

— C'est une belle voiture.

— Combien crois-tu qu'elle m'a coûté ?

— Je ne sais pas, moi... Plus cher que not' carriole, probable.

— Dix mille francs, fit Desir avec nonchalance.

— Dix mille... c'est pas Dieu possible !

Elle demeura bouche bée, ahurie par l'énormité du chiffre, contemplant avec une sorte de respect cette chose qui coûtait si cher et l'heureux mortel qui avait pu se la payer. Mais bientôt elle eut un sourire incrédule.

— On dit comme ça des choses... Alors tu te désennuierais avec une mécanique qui vaudrait plus de dix fois notre grand'voiture ? Ça n'est point croyable.

Et elle ajouta, le visage devenu sérieux :

— Si ça n'est point une menterie, tu ne seras pas riche longtemps, mon pauv'gas. M'est avis que tu gaspilles ta monnaie.

Desir s'était rapproché ; il avait passé son bras

autour de la taille de Reine, et elle l'avait laissé faire, absorbée dans ses pensées, subissant malgré elle la fascination de l'argent. Et il lui parla de très près, de si près que son souffle faisait voltiger les boucles rebelles de ses cheveux ardents.

— Ah ! oui, si tu avais voulu... et même — je te dis ça tout bas dans l'oreille — si tu voulais encore, je te donnerais un auto qui me coûterait bien plus cher ; et ça ne me gênerait point...

— Des bêtises !...

— Ça serait des quinze mille, des vingt mille francs s'il le fallait pour que tu sois contente !

— Oh !

Elle avait dit « oh ! » au moment précis où les lèvres de Desir s'étaient posées sur son cou, au bas de son oreille ; mais elle n'aurait su dire si l'exclamation était provoquée par le chiffre de vingt mille francs ou bien par le baiser.

Elle se dégagea, mais sans colère. Elle souriait, un peu rouge, avec un rayon de malice heureuse dans le regard.

Elle tourna autour de l'auto, palpant les pneus, soulevant les compas de la capote ; puis, revenant au volant :

— C'est ça qu'on tourne, pas vrai, pour aller

à droite, à gauche ? C'est-il difficile à mener ?

— Très facile, au contraire, s'écria Desir. Attends un peu ; je vais t'apprendre. Monte seulement dans la voïture.

Elle battit des mains en riant comme un enfant et sauta sur le marchepied. Là, elle hésita un instant.

— Il n'y a point d'exposition ?

— Eh ! non ; monte, je te dis ; coule-toi pour t'asseoir derrière le volant.

— Ça n'est point plus aisé que ça, avè cte roue qui vous avance dans l'estomac... Enfin m'y vlà tout de même !... On n'est pas bien mal... C'est mollet... Montre-moi à ct'heure comment on fait pour démarrer... Eh ! bien ? eh ! bien ?

— Il faut payer d'abord le prix de la leçon, ma petite.

Il s'était élancé à côté d'elle, et il l'embrassait à toute volée. Elle voulut descendre ; mais il lui barrait la route à gauche, et à droite les leviers des freins et de la vitesse l'emprisonnaient.

Elle se débattit d'abord assez doucement, moitié fâchée, moitié amusée ; mais elle n'était pas la plus forte, et bientôt elle eut peur. Alors ce fut une vraie lutte. Plusieurs fois elle parvint à

le repousser, mais il revenait aussitôt à la charge, et peu à peu elle se sentait faiblir. Réunissant toutes ses forces elle se dressa à demi, d'un vigoureux coup de reins ; elle se heurta contre la barre du volant qui la repoussa. Comme elle retombait assise, son bras, rencontrant la poire en caoutchouc de la trompe d'appel, la serra contre la muraille de la voiture. L'auto corna... Aussitôt, sur le seuil de la porte du jardin la mère Langlois et la mère Dorget parurent.

Il y eut une minute de saisissement ; puis Mme Dorget, la main haute, courut vers sa fille en criant :

— C'est-il pour nous faire voir ça que tu nous cornes ? J'te vas...

Mais Mme Langlois la retint et lui dit à l'oreille :

— Quoi que vous voulez faire ? Ça peut être un malheur ; mais ça n'est plus dans votre département.

— Déjà revenues de promenade, mes bonnes dames ? fit Desir d'une voix gouailleuse. Vous voyez : on donnait une leçon de conduite à madame. Voulez-vous que je vous en donne une aussi ? C'est bien facile... Tenez, madame Dorget, prenez la place de Reine... Vous ne voulez point ?

Vous y aurez regret : quand vous achèterez un auto vous ne saurez point vous y prendre... Allons, il ne faut pas vous contrarier... Et vous, madame Langlois mère, vous ne voulez pas non plus ? Vous feriez pourtant bien, de crainte que votre bru n'ait pas bien compris...

Tout en parlant il avait fait descendre Reine et mis son moteur en marche. Sûr alors de pouvoir s'échapper, il lança cette dernière bravade :

— Une petite balade, hein ? J'ai trois places, une à côté de moi, deux par derrière : ça fait juste le compte. Je vous fais faire le tour du pays et je vous ramène. Ça ne vous dit rien ? Vous avez tort. A la prochaine fois, alors !

Il salua, recula, vira, rejoignit le chemin et disparut.

Reine, foudroyée par les regards de ses deux mères, rentra dans le jardin suivie par Mme Dorget puis par Mme Langlois qui referma la porte.

Alors Dubourdeau bondit sur la sente, bourra sa pipe, l'alluma, et s'en alla à son tour en poussant de triomphales bouffées.

VIII

L'explication avait été dure. D'abord repentante et apeurée, Reine, qu'un peu de douceur eût ramenée, s'était cabrée sous les interrogatoires irrités, les reproches et les menaces. Elle avait affirmé son innocence avec des pleurs, puis l'avait soutenue avec des cris ; et enfin, hors d'elle-même, elle s'en était allée en faisant claquer la porte.

Le temps était sombre ; un vent frais s'était élevé ; une pluie fine embrumait la tombée du jour.

Comme une bête traquée, elle courut se réfugier dans le fournil, tomba sur une chaise près de la table où les paniers à pain étaient rangés, et se mit à sangloter en se tamponnant son tablier dans les yeux.

Qu'est-ce que sa mère et sa belle-mère croyaient donc ? Et qu'est-ce qu'elle avait fait ?... Elle

avait des amitiés avec Désir ?... Non, elle n'en avait point ; et elles le savaient bien qu'elle n'en avait point. Mais il fallait qu'elle n'eût point raison... Et pas moyen de causer, de s'expliquer ! Maman Dorget était une femme si rude !... Bonheur encore que l'autre était moins pire...

— Je vous demande un peu que ça va chercher ! Comme si on n'avait pas le droit de causer avec le fils Huchecorne, à présent ! Est-ce ma faute s'il m'a embrassée ?... Et puis voilà-t-il point des grands malheurs ! C'est vrai qu'il n'est point gêné ; mais, en admettant que je ne me sois pas assez méfiée, est-ce une raison pour me chercher des misères pareilles ?

Ainsi s'exhalait sa peine, en questions entrecoupées par des plaintes. Et à mesure que sa conscience faisait à ces questions des réponses autres que celles qu'eût désirées son dépit, elle subissait comme une tentation le souvenir troublant des paroles échangées et des hardiesses qui les avaient suivies.

Elle se revoyait dans le jardin, cueillant des groseilles pour ses confitures tout en guettant l'auto. Pourquoi avait-elle dit oui lorsqu'il lui avait demandé ce rendez-vous à l'heure où elle

savait devoir être seule ? Sûrement elle aurait mieux fait de dire non, mais quoi ? Est-ce une si grande faute, d'aimer à s'en laisser un peu conter ? Comme si ça ne flattait pas toujours !...

Lorsqu'elle avait entendu le bruit du moteur, son cœur avait battu plus vite ; c'était l'approche du danger ; moment délicieux !... N'était-ce pas encore autre chose ?... Bah ! qu'importe, lorsqu'on est décidée à s'arrêter à temps ?

Elle avait ouvert la porte, et d'abord elle n'avait pas été rassurée : il la regardait de telle façon... Elle lui avait montré qu'elle n'était pas celle qu'il croyait ; mais il avait l'air si chagrin en disant : Ah ! si tu avais voulu, ma petite Reine !...

C'était vrai, cela ! Si elle avait voulu... Et des rêves de richesse, de fainéantise luxueuse montaient à son cerveau comme des fumées ; puis ces fumées se dissipaient sournoisement et la laissaient en face de la vie qu'elle s'était faite faute d'avoir attendu : une vie de travail sans repos, qui bientôt la rendrait laide. Passer tout son temps à servir des bêtes ; se brûler au soleil ; s'engelurer dans la froidure !... Malheur ! qu'elle était donc lasse de cette existence-là !

Et on ne trouvait pas encore cela suffisant : il fallait que sa mère se mette avec sa belle-mère pour la surveiller, la tourmenter ! A-t-on jamais vu cette méchanceté, de revenir la surprendre au moment où elle croyait être tranquille ?

Tranquille ?... A ce mot une image nouvelle traversa sa rêverie ; elle sourit ; un petit frisson la prit, de peur et aussi de plaisir : il lui semblait se débattre à nouveau sous les baisers de Desir.

— Ah ! te vlà à la fin ! Ça n'est point malheureux ; j'ai cru que je ne te retrouverais point.

C'était Mme Langlois ; elle était seule.

— Reine, écoute voir un peu. Ta mère est partie ; a ne pouvait plus te voir, vu qu'elle était doublée de colère. Moi, je voudrais te parler d'amitié.

Le jour s'était encore assombri, et la pluie maintenant tombait drue de nuages bas que chassait le vent du Nord ; c'était un de ces orages sans tonnerre que nous autres normands appelons des ventines, et qui parfois rendent les longs crépuscules de juillet aussi maussades que les après-midi de novembre. Dans le fournil, éclairé par une seule petite fenêtre aux carreaux crasseux, les deux femmes se voyaient à peine.

— T'auras beau faire beau dire, continua la mère Langlois, tu ne me feras point croire que c'est une chose naturelle de trouver une jeunesse mariée dans un auto avec un gas d'attaque qui l'embrasse. On s'outrerait pour moins que ça, tu sais ben. Je ne viens point dire que tu voyais la chose dans toutes les disgrâces qu'elle peut occasionner ; mais c'est bien là l'malheur ! Une supposition qu'il ait fait partir sa saprée mécanique, c'est-il toi qui l'aurais arrêtée ? Je ne viens point dire non plus qu'il faisait ta volonté ; mais fallait tout de même point le mettre dans une position où il pouvait faire la sienne. Ecoute ben ce que je vas te dire : chez les Langlois il n'y a jamais eu de femme, à ma connaissance, qui n'ait point été stricte avè les hommes. Je l'ai toujou été, et ma belle-mère itou... Qu'est-ce que t'as à riocher ? Crais-tu qu'on n'a point été jeunes ? Tant qu'à mon garçon, il est comme son père ; il est sérieux su c'commerce-là. Si il venait à savoir que t'as fait des choses pas sortables, étant coiffé de toi comme il est, il pourrait s'arriver des grands désagréments. Pour nous en définir, il n'y a point encore de mal puisque personne n'était là que nous, à

moins que le fils Huchecorne ne s'en vante ; mais il n'osera point... ou ben que ta mère ne cause, et il faut espérer que non, malgré qu'elle aime bien les paroles. Méfie-toi seulement que ça ne recommence point ; et Ludovic, à ce coup là, ne saura rien.

Pendant que sa belle-mère parlait, Reine avait donné des signes croissants d'impatience. Elle avait tressauté, ricané. Ses nerfs s'étaient exaspérés sous cette mercuriale maternelle. Sans plus penser aux dangers qu'elle avait courus ni au souvenir douteux qui en restait dans sa conscience, elle se jugeait innocente, injustement soupçonnée, odieusement réprimandée, et en droit de répandre en bravades son furieux dépit.

— Et moi je vous dis, s'écria-t-elle, qu'il saura tout, Ludovic ! Je lui raconterai ce qui est arrivé, et vos misères !

Elle aurait parlé moins haut si elle avait su que Dubourdeau était allé attendre Ludovic à la gare.

IX

— Comment tout cela va-t-il finir ? se demandait l'abbé Gâtine en traversant la plaine.

Il avait compté qu'il lirait son bréviaire tout en marchant ; mais l'inquiétude lui donnait des distractions continuelles. Il relisait vingt fois de suite la même page sans savoir du tout ce qu'elle contenait ; et comme il était exact et scrupuleux, il s'irritait contre lui-même, s'appliquait... Mais toujours la même question lui revenait, embusquée derrière les versets latins et gîtée sous les antiennes, sans que jamais il trouvât la réponse qui lui eût rendu le calme et permis l'attention.

Comment tout cela finirait ? Hélas ! Impossible de le prévoir. Depuis ce malheureux héritage le feu était au pays.

Et l'abbé, fermant son bréviaire, levait haut les bras ; et on aurait pu l'entendre répéter,

comme s'il eût pris à témoin les moyettes de blé qui bordaient le chemin :

— Ah ! l'argent !...

Lui qui, pourtant, était un homme doux, s'emportait contre la puissance mauvaise que donne la richesse à ceux qui ne la méritent pas.

Que faire ?... Les Langlois étaient ses meilleurs paroissiens ; il les savait dans la peine. Et voilà qu'aucun d'eux n'avait recours à son amitié ! Au contraire, ils l'évitaient ; Mme Langlois et sa belle-fille ne mettaient plus les pieds à l'église.

Un jour il était allé jusque chez eux ; la porte ne lui avait pas été fermée, mais les visages ne s'étaient pas ouverts : à peine s'il était parvenu à échanger quelques paroles banales avec le père, froid et distant, avec le fils renfrogné, presque hostile. Evidemment ils étaient butés à ne lui rien dire.

D'autres parlaient, par exemple. Oh ! quel scandale ! Comme tout se sait dans un petit pays ! Et comme tout s'augmente par l'incontinence de langue et la méchanceté des gens !...

Que Reine eût fauté, le curé ne le voulait pas croire ; mais les médisances et les sous-entendus

qui fusaient des bouches bavardes comme la vapeur d'une chaudière mal rivée, l'insolence et les ricanements de Dubourdeau, les airs vainqueurs de Desir Huchecorne le donnaient à entendre ; et les victimes de ces mauvais bruits les accréditaient en s'isolant dans une retraite farouche.

Comment se défendre contre tous les potins qui couraient dans la paroisse ?... Il n'était pas une commère à Vironville qui n'eût les yeux braqués et les oreilles tendues vers le Bosc-Guichard, le Mesnil et la ferme des Dorget...

Il ne se passait pas de jour sans que sa bonne, personne pieuse, canonique et bavarde, lui racontât de nouvelles histoires.

On disait donc que Dubourdeau avait failli se repentir d'avoir attendu Ludovic à la gare ; que son ton plaisantin et ses condoléances ironiques n'avaient pas eu de succès ; que, sommé rudement de s'expliquer, il avait passé un mauvais quart d'heure, et qu'il avait été fort heureux de regagner son logis sans avoir éprouvé sur sa figure ou sur son échine ce que pesaient les poings du fils Langlois.

On ne savait pas exactement ce qui s'était

passé au retour de Ludovic ; mais depuis ce jour-là on ne voyait plus Reine s'en aller seule aux champs. La mère Langlois sortait les vaches ; sa bru restait à la cour et le facteur qui, parfois, avait une lettre à porter au Bosc-Guichard, racontait à tout venant qu'elle était bien changée.

On venait, cependant, de la voir sortir pour rateler du foin et le dresser dans une pièce de regain ; mais son mari était là tout près, sur sa moissonneuse, qui coupait du blé. Personne n'avait pu l'approcher ; on avait seulement remarqué qu'elle avait mauvais cœur à son ouvrage, elle qui, d'habitude, en était si curieuse. Et l'on se chuchotait qu'en une nuit le vent avait culbuté la moitié de ses *demoiselles*, qui n'avaient point assez de pied...

On disait encore que chez les Dorget les disputes n'arrêtaient pas. Le petit page venait de donner son compte à la maîtresse qui l'attrapait à propos de rien, et deux aoûterons qu'elle nourrissait se plaignaient de son humeur revêche. Cette *servitude*, toujours aux écoutes, ne tarissait pas en racontars sur les scènes qu'elle faisait au père Dorget ; et comme lui aussi, quelquefois, se mettait à parler fort, les reproches qu'ils se

renvoyaient au sujet de leur fille devenaient la fable et la joie du pays.

Mais ce qui inquiétait le plus l'abbé Gâtine c'étaient les manœuvres que l'on prêtait à Desir Huchecorne. On avait remarqué qu'il n'allait plus à Paris. Son auto était remisé sur une aire de grange, et il paraissait s'occuper exclusivement de préparer avec ses parents la fameuse vendue que de grandes affiches annonçaient. Personne ne doutait qu'il ne cherchât à revoir Reine ; le page congédié par Mme Dorget et qui flânait, n'ayant pas encore fini de boire les vingt-cinq francs qu'elle lui avait payés, soutenait avoir vu un soir, à la brune, profitant de ce que Ludovic s'était détourné pour dételer ses chevaux, une femme s'approcher de Mme Langlois la jeune et lui parler mystérieusement.

Mensonges, peut-être, que cela ! Mais si c'était vrai... s'ils correspondaient... Quels dangers ne courait pas cette jeune femme sans mauvais vouloir mais sans principes solides, que ce Huchecorne courtisait moins par amour sans doute que pour se venger de la préférence qu'elle avait donnée à Ludovic, en le rendant malheureux ?

Tout en se parlant à lui-même, le curé de Viron-

ville était arrivé devant la tanière où la femme Legoff et ses enfants s'étaient réfugiés après la condamnation et l'emprisonnement du breton. C'était un vieux bâtiment à usage de cellier, accolé à une chaumière en ruine. Le sol était en contre-bas du chemin ; il n'y avait pas d'autre ouverture que la porte, qui servait aussi de fenêtre et de cheminée, et la pluie perçait entre les solives du plafond ; mais les gens bien logés disaient que c'était encore trop bon pour la famille d'un incendiaire...

Lorsque l'abbé Gâtine descendit dans cette cave, la fille aînée, gamine de douze ans, était accroupie et soufflait sur des brindilles pour allumer du feu sous une petite marmite de fonte.

— Où donc est la mère ? dit-il.

La fille se cambra, assise sur ses talons ; elle répondit avec satisfaction :

— Alle a de l'ouvrage.

Et son sourire voulait dire :

— Pendant ce temps-là il y a trève de gifles...

— Quel bonheur ! fit le curé. Et où travaille-t-elle ?

— C'est M. Huchecorne qui y a donné du liage.

— Je croyais qu'il coupait tout avec sa lieuse ?

— Dans son plant qu'est proche du Bosc-Guichard, il ne peut point, rapport aux pommiers qui lui nuisent. C'est là qu'a lie, au long de la grand'pièce à M. Langlois.

Il tressaillit, en se rappelant que dans une partie de cette grande pièce des Langlois se trouvait le regain de luzerne que fanait Reine. Alors... cette femme que le page aurait vue, à la brune... serait-ce donc la femme Legoff, placée là par Huchecorne pour...

— Voilà trois fois que tu manques le catéchisme, Yvonne. Tu ne vas pas pouvoir encore faire ta première communion. Quoi ?... Qu'est-ce que tu dis ? Tu n'as pas pu venir ? As-tu appris, au moins ? Voyons un peu.

Il posa quelques questions. Yvonne ne savait pas un mot. Il la gronda, lui laissa son aumône pour la semaine, sortit en soupirant, et reprit le chemin de son presbytère.

Ah ! qu'il était donc las de ses paroissiens ! Que ces gens-là étaient décourageants ! Les meilleurs étaient bornés, étroits d'esprit, toujours en défiance, susceptibles à l'excès, attribuant tout à des calculs, à des marchandages, à des vues

intéressées ; et si renfermés que pour peu que, sans le savoir, on vînt à leur déplaire, on ne trouvait plus l'entrée de leur esprit ni de leur cœur...

Et les autres, les moins bons ? C'étaient, ceux-là, des êtres matérialisés jusqu'aux moelles, ne poursuivant d'autre but que la jouissance animale, n'ayant plus ni attachement pour le pays, ni souci d'honneur familial, ni raisons de se contenir que la peur de la fatigue, de la douleur et des gendarmes.

Et quelle jeunesse ! Des filles sans raisonnement, têtes folles et sottes ! des garçons ingouvernables...

Il se désolait. Son apostolat était stérile, ses prières vaines ; il travaillait dans le vide ; il s'épuisait sans rien obtenir... Mais aussi quelle différence entre lui et eux ! Lui, il n'était point guidé par l'argent ; il avait mis sous ses pieds les passions qui abaissent ; il était seul dans ce village à penser à autre chose qu'à la terre !

Et voici que, tout à coup, de sa rêverie une fierté s'élevait. Il se glorifiait en lui-même de la splendeur de sa vocation, de la dignité éminente de son état, de la méconnaissance même dont il était objet, et il se trouvait plus grand que les

Huchecorne et que les Dubourdeau ; il regardait de haut l'indifférence des Dorget, la susceptibilité des Langlois.

Mais cet élan ne dura pas ; une angoisse le mordit : il se sentait tenté par l'orgueil. Il demeura un instant immobile comme si un serpent s'était dressé devant lui.

Il était arrivé tout près de l'église ; l'heure sonna lentement à l'horloge du clocher ; et il lui sembla que cette sonnerie enregistrait le moment où il s'était permis de juger durement ceux qu'il avait le devoir d'aimer. Il eut un grand remords. Il avait manqué de charité... il n'avait pas dit son bréviaire... il s'était cru meilleur que d'autres qui valaient sans doute autant, peut-être mieux que lui... Longtemps, prosterné dans l'église, il demanda pardon.

X

— Faut tout de même y aller, à cte vendue, ronchonna Ludovic en sortant sur le chemin.

C'était dimanche. Un radieux soleil illuminait la plaine ; tendu sur les chaumes, le blanc réseau des fils de la Vierge semblait un voile de dentelles dont le matin aurait couvert la nudité des champs. Debout dans l'automnale lumière le clocher sonnait la messe et les ondes de ses cloches roulaient jusqu'aux confins de l'horizon ; mais ni à Vironville, ni au Bosc-Guichard, ni au Mesnil on ne prêtait attention à leurs voix d'ancêtres. Tous les esprits s'absorbaient dans une pensée unique : l'événement capital attendu depuis des mois, la vente des Huchecorne, allait ce jour-là avoir lieu. Il n'était pas, à sept lieues à la ronde, un cultivateur qui ne sortît sa carriole fraîchement lavée et ne donnât double ration d'avoine à son bidet, pas un qui ne relût l'affiche où s'étalaient en lettres grasses les trésors que le vent

des enchères allait disperser et qui ne fixât mentalement son désir sur les animaux et sur les objets qui, s'ils ne montaient point trop haut, pourraient accroître son bétail, compléter sa monture, enrichir son mobilier.

Comme les autres, Ludovic songeait aux bons chevaux, aux fines laitières, aux voitures quasi-neuves qui s'allaient vendre, et il avait fait son choix. Les places étaient marquées dans ses écuries pour une génisse blonde, un peu bassette, mais bien ouverte, avec une figure courte, un dos uni comme un billard, la queue attachée comme il faut, un pis qu'on ne pouvait point mépriser ; et pour un cheval déjà un tantinet ancien, mais encore fini ouvrier, qui remplacerait Thomas, son limonnier, à présent trop usé pour faire l'ouvrage.

Il fallait y aller ; il irait... Mais que faire de Reine ?

L'emmener au Mesnil où elle trouverait Desir ? C'était bien nébuleux... Il aurait tout le temps l'œil sur elle pour l'empêcher de causer avec le fils Huchecorne ; et il se ferait tant de mauvais sang qu'il en perdrait tout son plaisir ; il n'aurait pas la tête à lui pour pousser les enchères.

La laisser à la maison ?... Seule, alors... Car il ne fallait pas songer à priver le père ni la mère d'une vendue pareille. Des jours comme ceux-là on donne à manger aux volailles et aux animaux, on lâche les chiens dans la cour, on ferme tout et on s'en va à l'assemblée...

— Et puis cte paur' gamine, pensait Ludovic en s'attendrissant, faut-il toujou y refuser tout ? Si j'y dis de garder la maison, ça va encore l'ostiner.

La jalousie qui le torturait le forçait, bien malgré lui, à faire la vie dure à sa femme. Se défiant de lui-même, il l'aimait trop pour s'apercevoir qu'elle aussi l'aimait. Il avait pris au grand tragique l'aventure de l'auto, grossie par les racontars de Dubourdeau ; il n'y voulait point voir une surprise, une faiblesse après tout vénielle ; et la peur qu'il avait des moyens de séduction de Desir Huchecorne lui avait fait adopter la ligne de conduite qui devait précisément les rendre dangereux.

Non qu'il se fût jamais départi de sa douceur ; malgré les objurgations et les ironies de sa belle-mère qui lui prédisait les pires malheurs s'il n'employait pas, comme elle l'avait fait, la

manière forte, il n'avait trahi par aucune violence sa colère et son chagrin. Il avait même reculé devant une explication directe qui se serait terminée par de la tendresse, des promesses et le pardon, tant il craignait d'apprendre ce qu'il se tourmentait de ne pas savoir. Une surveillance étroite, une défiance de tous les instants, un continuel souci d'être toujours là pour la voir et pour la suivre avaient été les conséquences logiques de cette timidité d'un cœur trop aimant.

Reine aurait pu, sans doute, rompre le charme en provoquant la scène libératrice ; mais il aurait fallu pour cela, ou qu'elle fût tout à fait coupable, ou qu'elle se sentît entièrement innocente ; elle eût cédé dans le premier cas à l'urgence de faire appel à la clémence, dans le second au besoin d'éclairer la justice de l'amour. Or elle n'avait commis qu'une imprudence, et le souvenir qu'elle en avait gardé ne lui déplaisait pas assez pour qu'elle ne s'en reconnût pas responsable.

Elle avait donc attendu la semonce, à la manière de l'enfant qui, sachant qu'il a mérité une punition, ne va pas au-devant d'elle mais s'y attend et s'y résigne. La semonce n'était pas venue.

Etonnée d'abord, Reine avait conclu avec soulagement du silence de son mari qu'elle n'avait que faire de rien regretter. Elle avait donc continué à le prendre de haut avec sa belle-mère, et clairement indiqué à sa mère que son indignation ne la troublait point.

Cependant la méfiance qu'elle lisait dans les yeux de Ludovic, son air sombre, sa froideur, en lui montrant qu'il avait contre elle des soupçons et en obligeant sa conscience à lui dire qu'ils étaient motivés, n'avaient pas tardé à l'irriter. Une rancune s'était élevée en elle contre celui qu'elle aimait encore au profond de son cœur, vers lequel elle aurait voulu revenir, qui n'aurait eu qu'à lui ouvrir les bras pour qu'elle s'y jetât en lui demandant pardon et protection contre le danger dont elle avait senti l'attirance.

Et lorsqu'elle s'était vue épiée, suivie, consignée à la maison, soumise à une tracasserie jalouse, sa rancune était devenue de la colère, son cœur s'était fermé, elle avait laissé parler la voix tentatrice ; en sorte que, le bien qu'il voulait garder, Ludovic était sur le point de le perdre par la maladresse de son passionné souci.

— Tant pire ! fit-il en rentrant dans la cour ; il

arrivera ce qui pourra, mais elle ira. Je ne peux point lui refuser ça.

Et comme Reine, en sabots, poussait vers l'étable une brouette de fer chargée de feuilles de betteraves, il lui dit :

— Dépêche-toi de finir ton ouvrage avant le dîner de midi. Après, il faudra que tu t'habilles.

Elle s'arrêta, posa sa brouette à terre et demanda d'une voix hostile :

— A cause ?

— Dame ! si tu veux aller à la vendue...

— A la vendue ? C'est ton idée que j'aille à la vendue, à ct'heure ?

— Qui qui t'a dit que tu n'irais point ?

Elle se retourna dans les limons de la brouette, s'assit à demi sur les betteraves, puis, se croisant les bras :

— Et si ça n'est point mon idée ?

Ludovic resta un instant confondu. Comment ? Elle pourrait ne pas vouloir y aller ?... Allons donc ! Depuis quelque temps il fallait toujours qu'elle le contredît, mais elle serait bien refaite s'il la prenait au mot.

— Finis ton ouvrage, que j'te dis, à seule fin que j'soyons prêts en temps.

Mais elle fit signe que non.

— Puisque je te dis que je n'irai point !

Il haussa les épaules.

— Ça n'est point croyable.

Elle s'emporta.

— Combien de fois faut-il que je te le dise ?

— T'iras bien tout de même.

— C'est-il alors que tu vas atteler la voiture et puis m'y charger de force ? je ne veux point et puis je n'veux point ! C'est compris, pas ?

Elle lui jeta un regard de défi, reprit sa brouette et, faisant claquer ses sabots, tendant les reins, elle poussa le fourrage vers l'étable.

— On ne connaît jamais les femmes dans les manies que ça a, pensa Ludovic. Vlà maintenant qu'a veut rester à la maison !

Pourquoi ? Il se posait la question sans trouver la réponse ; et un soupçon le mordait.

— Pour qu'elle ait décidé ça, faut qu'elle ait dans la tête une chose qui n'est point naturelle.

Il chercha encore quelque temps, puis il se rassura. Après tout, il pouvait être tranquille.

— L'grand baîlleux de Desir sera là-bas, immanquable, à regarder vendre l'fait à ses parents. Alors il ne pourra point venir par ici me

chercher des disgrâces. Dans ces conditions-là, puisque ça y plaît de garder la cour, qu'alle la garde, c'est son affaire.

Et Ludovic rentra pour cirer ses souliers et préparer sa tenue des dimanches. Mais malgré tous les raisonnements qu'il ne cessait de se faire, il demeurait inquiet. Il était peiné que sa femme refusât un plaisir aussi grand que celui de voir vendre la monture des Huchecorne et d'en acheter peut-être une partie ; ce refus lui semblait extraordinaire, invraisemblable...

A midi, Reine bouda. Seuls, le père et la mère Langlois, que la vendue émoustillait, bavardèrent. Et il partit le cœur serré pour le Mesnil.

XI

M. Filoque, greffier de la justice de paix de Fresne-l'Abbé et M. Chéri, son aboyeur, venaient d'arriver. On était à la fin du repas.

Mme Huchecorne les invita à prendre place à table et leur offrit un café consolé, à seule fin de trinquer au succès de la vendue.

De ce succès personne ne doutait : la ferme du Mesnil était réputée, tout était à la hausse, depuis le mois dernier les vaches avaient encore raidi ; pour acheter un cheval il fallait avoir la bouche grande, et c'était à ne plus toucher aux cochons. On n'avait pas non plus peine de se tourmenter des moutons : ils partiraient tout seuls, tant il y avait d'amateurs pour le troupeau, qui était un peu dur, dans le temps, pour faire de la viande, mais que Huchecorne avait attendri en l'anglaisant avec des béliers Dishley. Ça avait peut-être un peu nui à la laine ; mais aussi on

avait de la jeunesse qui s'engraissait à la parole, et c'était une grande chose au jour d'aujourd'hui. Bref, tout ce qu'on avait à vendre était extra ; alors, vu le prix où monte le plus méchant chetrain, on pouvait compter que ça ferait rudement de la monnaie.

Ces propos, que M. et Mme Huchecorne tenaient à la normande, étaient accueillis par le greffier avec des hochements de tête approbatifs, tandis que M. Chéri se gargarisait avec du calvados afin de renforcer son organe et que Desir, avec une nonchalance de grand seigneur, faisait passer à la ronde un étui renfermant des cigares ceinturés d'une bague rutilante.

Cependant deux heures avaient sonné. M. Filoque sortit sur les champs et, se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, il donna dans une petite trompette de retentissants coups de langue.

Au loin, sur les chemins, on distinguait des piétons qui ne se hâtaient point ; mais aucune voiture n'était encore en vue.

— On n'a point l'air de se presser plus que ça, dit Mme Huchecorne. Nous n'allons pas être en avance.

— C'est ainsi pour toutes les ventes, observa M. Filoque. On ne commence jamais avant trois heures. Vous-même, madame Huchecorne, êtes-vous jamais arrivée plus tôt ?

— Alors pourquoi qu'on met deux heures su l'affiche ?

— Vous le savez bien : parce que si on mettait trois heures ça commençerait à quatre.

— Fallait l'indiquer pour une heure. On n'aura jamais le temps de vendre tout l'bêta anuy, et demain on ne pourra point finir.

— Si j'avais affiché pour une heure, le monde ne serait tout de même arrivé qu'à trois.

— Bien sûr, dit Huchecorne. C'est le dîner qu'en est cause, et l'café...

— Et le pousse-café, ajouta M. Chéri qui venait de rejoindre, la face empourprée par le calvados.

— Bah ! conclut M. Filoque, il ne servirait à rien de se tourmenter ; personne n'arriverait plus tôt. On fera comme à l'ordinaire ; tout ira bien.

Et il se remit à souffler philosophiquement dans son tutu.

Les chemins s'animaient ; enfin, débouchant des bois ou sortant des maisons de Vironville les

voitures parurent ; et bientôt le flot des amateurs et des curieux commença de couler dans la cour des Huchecorne.

Il en venait de tout le canton et de plus loin encore : gros fermiers, aristocratie de la culture, entrant à la fringante allure de leurs meilleurs poulains, assis avec leurs dames et leurs demoiselles dans des carrioles vernies, aux moyeux étincelants, vêtus comme des bourgeois, quelques-uns arborant à leurs boutonnières verdies le poireau national ; cultivateurs modestes, tiers état de la charrue, endimanchés avec de démocratiques vestons ou des blouses neuves dont l'apprêt luisait au soleil, traînés par des caillons d'un petit prix, ou même venus à pied pour laisser son dimanche à leur ouvrier à quatre pattes ; enfin le prolétariat des champs, charretiers, vachers, bergers, hommes de cour, filles de laiterie et bonnes à tout faire, beaucoup dans leurs habits de tous les jours, hirsutes, farouches, bestialisés par le travail excessif et par l'excessive boisson, et n'ayant plus que par exception la coquetterie proprette, la gaieté dominicale d'autrefois. Et de cette foule qui sans cesse augmentait émanait quand même l'impression d'une force puissante,

la force des travailleurs des champs, nourricière du pays, réserve encore inépuisée de ses traditionnelles énergies ; force française que le virus étranger n'a pas dissoute et qui, sous l'impulsion d'une volonté ou le coup de fouet d'une catastrophe, montrerait encore au monde étonné une grande France ; force hiérarchisée d'ailleurs comme tout ce qui est humain, et dirigée par une oligarchie d'intelligence, de fortune et même souvent de naissance, n'en déplaise aux théoriciens d'une égalité imbécile et impossible.

Tout ce monde, une fois les chevaux dételés et les voitures mises à cul, se répandait dans la cour, coulait dans les écuries et les étables où chevaux et vaches étrillés, pomponnés, attendaient leur sort sur des litières neuves, tournait autour des parquets, formés de claies de parc, où les moutons étaient enfermés par lots, examinait les voitures rangées en files devant la mare, bannes, gribannes, bindards et banneaux. Un peu plus loin, entre la maison et la porte du clos, se carrait le bataillon des instruments inventés pour torturer la terre et la dépouiller de ses récoltes : charrues, brabants, extirpateurs, cultivateurs, herses, rouleaux, faucheuses et moissonneuses,

faneuses et rateaux ; plus loin encore, le long du mur de la grange, s'alignaient les équipages : colliers, harnais, guides, licous fraîchement noircis et graissés.

Dans la cour aux cochons une truie énorme, suitée de six petits gorets, regardait d'un air peu amical les visiteurs ; les volailles enfermées pour la vente gloussaient ; et dans la maison de ferme les ménagères s'extasiaient devant le beau mobilier que les Huchecorne n'allaient point garder parce que, disaient-elles, celui, plus riche encore, de la tante Damoiseau les attendait à Alençon.

Les Langlois étaient arrivés parmi les premiers. Ils avaient, par honnêteté, serré les mains à M. et Mme Huchecorne parce qu'on ne vient pas chez le monde pour être mal polis ; mais Ludovic avait feint de ne pas voir le beau Desir ; et celui-ci avait mis à l'éviter toute sa prudence. Aussi bien, les potins qui couraient sur leur compte n'occupaient plus les esprits ; on ne pensait qu'à la vendue ; et lorsque M. Filoque se dirigea vers le bâtiment des étables en sonnant une dernière trompettée, le père Langlois qui venait, d'un air entendu, de pincer le derrière à toutes les vaches,

put déclarer avec vérité qu'il était à ct'heure le roi de la cour.

Autour de lui un cercle se forma que M. Chéri fit élargir afin, disait-il, qu'on eût de la place pour sortir la marchandise ; les amateurs sérieux se poussèrent à coups de coudes au premier rang, les cultivateurs dévisageant avec hostilité les marchands de vaches, et avec méfiance le fermier entrant, encore un horsain, et qui n'était même pas normand, les Huchecorne l'ayant déniché quelque part du côté d'Orléans.

Le greffier prononça le petit discours d'usage pour faire connaître les conditions de la vente, en l'enjolivant des plaisanteries habituelles, toujours accueillies par les mêmes rires, sur le crédit qu'il était disposé à faire à tous ceux qui pouvaient s'en passer, et sur la monnaie qu'il comptait exiger immédiatement de tous ceux qui n'en avaient point. Puis il fit signe au vacher Gustin d'amener la première bête et les enchères commencèrent.

Pendant que Huchecorne faisait l'article, que sa femme contredisait âprement un marchand qui, ayant envie de sa bêtonne, la dépréciait et soutenait qu' « on n'y sentait point le veau »,

Ludovic, qui se réservait, ne perdait pas de vue Desir. Celui-ci, laissant à ses parents le soin de veiller à la vente, fumait un de ses gros cigares en se laissant admirer. Autour de lui des jeunes gens s'esclaffaient à chacun de ses bons mots ; et les demoiselles de la grande culture le regardaient et l'écoutaient bouche bée, éblouies par son bel air et par ses propos parisiens.

Les enchères s'échauffaient ; après la première vache, qui n'était pas belle et que les vendeurs avaient laissé aller pour un petit prix afin d'amorcer les amateurs, on se disputait les bonnes laitières et on les faisait monter haut. M. Filoque, la bouche engageante, l'œil fureteur, se haussait pour mieux voir, mettait la main en pavillon à son oreille pour mieux entendre, et lançait les chiffres à M. Chéri qui donnait de la voix à plein gosier, répétant l'enchère à perdre haleine. Et puis, lorsqu'une offre supérieure était faite, il repartait sur le nouveau prix en aboyant d'un ton plus haut, semblable à ces chiens courants qui, apercevant tout à coup, rusant devant eux, le lapin qu'ils chassent, s'élancent avec une furie tellement mordante qu'ils ont l'air d'avaler leurs hurlements.

Le tour vint de la génisse blonde que Ludovic convoitait. Pendant que le greffier prenait le nom du dernier acquéreur et que l'aboyeur s'épongeait, de nombreux connaisseurs tournèrent autour, la palpèrent, et tous, comprenant qu'elle ne s'enlèverait pas à un prix ordinaire, attendirent dans un silence grave.

— Ah ! mais celle-là, s'écria M. Chéri qui venait de lamper un coup de cidre, c'est la fleur de nos écuries ! Pas, madame Huchecorne ?

Mme Huchecorne sourit avec complaisance ; et pour rehausser par la modestie même de l'éloge un mérite qu'elle savait unanimement connu, elle prononça :

— Alle n'est point biè mauvaise.

— A combien ? demanda le greffier.

Ludovic rompit le silence :

— Quarante-cinq pistoles !

— Quatre cent cinquante francs pour M. Langlois fils ! Et mieux vaut !

L'aboyeur se rabattit sur la voie en hurlant :

— Quatre cent cinquante ! A quatre cent cinquante !

Quelqu'un dit :

— Quatre cent soixante !

Le chiffre fut happé par Filoque.

— Vous n'y êtes plus, monsieur Langlois fils ! C'est M. Dubourdeau... Allons, messieurs, ça n'est point un prix pour une vache pareille ! Voyons, monsieur Duhamel, vous qui faites un gros commerce, mettez-vous quelque chose ? Vous dites quatre cent soixante-dix ? Vous ne l'aurez point.

— S'agit pas seulement d'acheter, faut revendre, fit le marchand de vaches.

— Monsieur Langlois fils, je vois sur votre figure que vous allez encore y aller d'un louis de dix francs. C'est pour nous faire crier, pas vrai ? Voyons, mettez tout de suite le mot : vous savez bien qu'il faut y arriver. Une fois, deux fois, le mettez-vous ?

Ludovic inclina la tête.

— Cinq cents francs ! rugit M. Chéri. A cinq cents francs !

— Cinq cent dix, interrompit Dubourdeau.

— Cinq cent vingt !

— Msieu Dubourdeau, ça n'est plus vous qui y êtes.

— Cinq cent trente !

La sueur perlait au front de Ludovic. La vache

avait atteint et même dépassé son prix. Il fut sur le point de la laisser à Dubourdeau ; mais il lui trouva un air insolent et narquois ; le dépit le saisit, et aussi la passion de cette lutte à coups de pièces d'or. Pour montrer sa volonté de ne point céder il lança une enchère de vingt francs ; et l'aboyeur, précipitant ses coups de gueule, fit siffler le chiffre de cinq cent cinquante francs.

— Cinq cent soixante ; ça sonne encore mieux, dit tranquillement Dubourdeau.

Dans l'assistance on s'amusait beaucoup. L'on se demandait si les deux concurrents avaient perdu la tête. Offrir des prix pareils pour une génissonne qui attendait son premier veau, et sans compter les frais, encore... Ah ! ben merci !

— Et vous allez voir, ma chère dame, à la hauteur où qu'est Ludovic, qu'il ne se retiendra point de mettre encore l'mot !

En effet, Ludovic n'était plus lui-même. Calme, réfléchi, prudent en temps ordinaire, il était énervé par la jalousie et par le chagrin. Déjà irrité par la vue de Dubourdeau, il s'exaspérait qu'il lui tînt tête.

— Laisse-la, conseillait le père Langlois. Laisse-la, que j'te dis.

— Allons, monsieur Langlois fils, un peu de courage ! Avez-vous fait tant de chemin pour rester en route ? Ca vaut mieux que ça pour vous. Regardez-la donc ! Si vous la laissez aller vous la regretterez toute votre vie. Quand vous la verrez chez M. Dubourdeau, ça vous passera près du cœur.

Dubourdeau ricanait. Une flamme monta au visage de Ludovic, et, d'une voix étranglée, il lâcha :

— Soixante pistoles !

— C'est bon, dit l'autre. Garde-la, mon gas. Te vlà arrivé où je voulais te mener.

— Six cents francs ! proclama M. Filoque avec solennité.

Et après avoir fait une dernière tentative pour rallumer les enchères en hochant du menton du côté de Dubourdeau, il leva le bras et se mit à tourner sur lui-même en criant du haut de sa tête avec une extrême volubilité :

— Six cents francs c'est six cents francs on a dit six cents francs ! Personne ne dit plus de six cents francs ? C'est bien vu bien entendu une fois deux fois vous n'y aurez pas regret ? Six cents francs ?

Une seconde de silence ; puis le bras du greffier retomba et il dit de sa voix naturelle :

— Vendu à M. Langlois fils, du Bosc-Guichard.

Un murmure d'admiration pour la bête qui avait monté si haut, et d'ironie mêlée de respect à l'égard de l'homme hardi qui l'avait poussée jusque-là s'éleva dans la foule.

Cependant Ludovic, s'armant d'une paire de ciseaux, mit sa marque sur la précieuse vache sans plus se soucier du citoyen Dubourdeau qui s'en allait en gouaillant :

— L'calotin la paie tout de même par le bon bout : ça fera du lait cher. Il aura peine d'augmenter le prix du litre au curé qu'il fournit, si il veut se retrouver.

De gros rires flatteurs saluaient les railleries de M. le président de la Libre-Pensée de Vironville qui en imposait à beaucoup parce qu'on le savait méchant.

XII

Pendant tout le temps qu'avaient duré les enchères, Ludovic n'avait pensé qu'à elles. Mais à présent qu'elles étaient finies, il recommençait à penser à Desir.

Il le chercha des yeux et ne le vit plus. Il réfléchit qu'il n'y avait là rien d'étonnant, la cour étant pleine de monde. Laissant se terminer sans lui la vente de l'étable il parcourut les écuries et les bergeries, revint vers les voitures, jeta un coup d'œil dans la maison : Huchecorne fils n'était nulle part.

Ludovic commença à s'étonner. Il avait remarqué que Desir affectait de ne pas s'intéresser à la vente, et entendu avec satisfaction les cultivateurs importants du pays dire en jetant un regard de mépris sur le beau jeune homme que leurs filles entouraient :

— Ils font bien, le père et la mère, de prendre un fermier. Ce n'est point ce grand faignant-là

qui les aurait soulagés dans leur culture. Il n'est bon qu'à faire le coq avec nos volailles.

Or « les volailles » étaient toujours là. Où le coq s'en était-il allé ?

Ludovic s'énervait ; il répondait avec brusquerie aux compliments plus ou moins moqueurs qu'un chacun lui faisait sur son bon cœur à faire monter les vaches. Il finit par demander si on n'avait pas vu Desir, ce qui étonna fort car on les savait, et pour cause, au plus mal ensemble. On lui dit qu'il était parti du côté de la cave, il n'y avait pas longtemps, avec un lot d'amateurs qui venaient pour les fûts.

Il y courut. La cave, de plein pied avec la cour, était pleine de gens qui, en attendant le moment de goûter le cidre, examinaient les tonneaux à vendre. Il y avait là, se faisant face sur deux rangées, des tonnes énormes et ventrues, des pipes au corsage allongé, et plusieurs de ces fûts huiliers dont la petite culture est amoureuse, vu qu'ils ne sont point trop conséquents et que la boisson s'y garde bien. Ceux qui étaient pleins rendaient, lorsqu'ils étaient frappés, un son mat, mais les gros tonneaux vides sonnaient comme des bourdons de cathédrale.

A tout autre moment Ludovic eût admiré cette artillerie de bouche qui, autant que le bétail et la monture, témoignait de la richesse des Huchecorne. Mais il entra et ressortit sans y faire attention : Desir n'était pas là.

Ah ! çà, où était-il, à la fin ?... Parbleu ! il était au Bosc-Guichard ! Le soupçon devenait évidence. Pourquoi l'avoir quitté des yeux ?

— Je l'avais pourtant bien dit, que je me méfierais ! gronda Ludovic dont la fureur s'allumait. Ah ! que le diable torde l'cou aux vendeux, et aux acheteux, et aux crieux, et à toutes les vaques !

— Hé ! garçon, fit le père Langlois essoufflé. Bonheur que j'te trouve. Il est temps que t'arrives aux chevaux. Vlà qu'on sort l'limonier que t'avais dans la vue... Tiens ! regarde ta mère là-bas avè la mé Dorget qui nous fait signe.

Il frappa du pied et dit :

— J'y vas point !

Le père Langlois, stupéfait, réfléchit un instant.

— Tu n'y vas point ? C'est-il que t'as crainte de te laisser core envahi ?

— Peut-être ben, dit l'autre qui, malgré sa

colère, sentit que l'heure n'était pas aux confidences.

Le bonhomme sourit paternellement.

— Eh ! ben, t'as raison, car m'est avis qu'anuy t'as la bouche un peu grande. Tant qu'au caillon, j'vas le mener jusqu'à soixante-dix pistoles, pas un liard de plus ; c'est son prix.

— Fais à ton idée, dit Ludovic.

Et il gagna la porte, laissant le père Langlois satisfait, quoique un peu ahuri.

Sur le chemin il hésita, après avoir longé les bâtiments de la ferme. Par-dessus les murs les abois de M. Chéri lui parvenaient distincts ; on criait le cheval dont il avait envie. Malgré le bouleversement de son esprit il eut un mouvement de regret ; la passion des enchères lui revenait dans le sang.

Si le père allait n'être pas assez hardi ! Et la mère, qui trouvait toujours tout trop cher ! Il ferait mieux ...

Mais son hésitation ne dura pas ; et lorsqu'elle fut passée elle n'avait fait qu'augmenter la flambée de sa colère, comme une poignée de bois sec jetée sur du feu.

Dès lors il fonça droit sur le Bosc-Guichard,

traversa le bois en courant presque, et atteignit sa maison sans avoir rencontré personne, car la vendue avait fait le vide et aspiré tous les habitants du pays.

Capitaine aboyait avec fureur. Il se tut lorsqu'il flaira son maître.

Celui-ci s'était arrêté près de la porte ; il vint à son vieux chien qui se roula à ses pieds en remuant la queue, puis, après avoir fixé sur lui ses yeux intelligents comme pour lui recommander l'attention, se pendit à nouveau à bout de chaîne du côté de la charreterie et recommença à aboyer.

La charreterie communiquait avec le jardin par une petite porte. Ludovic vit ce pôti s'ouvrir ; précipitamment il se jeta derrière un des piliers de l'entrée. La voix de Reine s'éleva dans la cour.

— Veux-tu bien te taire, Capitaine !

Elle s'approchait. Elle dit avec une douceur caressante :

— Ne gueule point comme ça, mon p'tit quien. C'est un ami.

Mais Capitaine n'était point convaincu. Après s'être calmé un instant il hurla de plus belle ; et Ludovic qui, de rage, s'enfonçait ses ongles dans

ses mains, entendit une nouvelle voix, trop connue, qui agaçait le chien.

— Décidément nous ne serons jamais d'accord, mon Capitaine.

Et comme la pauvre bête, au comble de l'exaspération, s'étranglait à force de crier, la voix continua :

— Ce chien-là est plus jaloux que ton mari.

— Ah ! tu crois ça ? clama Ludovic en bondissant entre les deux piliers.

Reine poussa un cri et, instinctivement, mit son bras devant sa figure, comme elle faisait jadis lorsque la mère Dorget levait la main sur elle, pour essayer de parer la gifle.

Desir avait sauté en arrière, affolé, cherchant à fuir. Mais Ludovic mit la main sur le collier du chien..

— Ne te sauve point, ou je le lâche !

Huchecorne essaya de crâner. Il bégaya :

— Pourquoi donc que je me sauverais ?

Langlois s'était retourné vers Reine. Il étendit le bras vers le fond de la cour en commandant d'une voix terrible :

— A la maison !

Les deux hommes restèrent en présence ; le

premier formidable ; le second apeuré, oblique, et voulant paraître insolent.

— Monsieur Huchecorne fils, dit Ludovic d'une voix sifflante, si je voulais vous faire mordre vous le seriez bien. Capitaine a des bonnes dents et une mauvaise prise... Mais ça n'est point à mon chien à régler mes affaires avec vous. C'est à nous deux !...

— Qu'est-ce que tu veux ?... Qu'est-ce que tu veux ? hoqueta Desir en reculant.

— Je veux savoir si c'est vrai qu'un homme en vaut un autre !

Il avait avancé en fermant les poings ; l'autre recula plus vite, et ils firent ainsi quelques pas, tandis que Capitaine tirait sur sa chaine avec des bonds désordonnés.

Tout à fait effrayé, le beau Desir avait renoncé à sauver les apparences. Il cherchait à prendre du champ pour gagner au pied et il suppliait, en parant les coups d'une main molle :

— Ecoute-moi !... écoute-moi donc !... j'te promets... Il ne s'est rien passé...

Mais Ludovic se jeta sur lui et le prit à bras-le-corps.

— Ah ! il ne s'a rien passé ! Eh ! ben c'est que

j'suis arrivé à temps, faut croire... Mais tu vas voir à ct'heure qu'il va se passer quéquechose

Il le serrait, l'étouffait dans ses bras vigoureux ; et le malheureux oscillait comme un arbre qui va s'abattre. La lutte ne fut pas longue ; il l'enleva d'un prodigieux effort de reins, le renversa par terre et tomba sur lui.

Alors, l'écrasant sous ses genoux, les yeux sur ses yeux, la bouche sur sa bouche, il lui souffla à la figure sa rage...

Desir agonisait; Langlois desserra un peu son étreinte.

— Ecoute, dit-il. J'ai un restant de r'ligion qu'est cause que je ne veux point tout de même ta mort ; c'est un bonheur pour toi... Seulement fais attention à ce que je vas t'dire. Je ne veux plus te voir, t'entends ben ? Tu n'as point besoin de rester au pays, du moment que tu n'y fous rien... Et puis c'est ton affaire : tâche seulement que je n'te voie point... je ne pourrais plus me retenir... Tu vas partir à ce soir pour Paris, y a pas de vendue qui tienne... C'est compris ?

Il répondit oui d'une voix faible. Des larmes de peur et de honte débordaient de ses yeux. Ludovic le laissa se relever.

Mais lorsqu'il le vit debout, nu-tête, échevelé, hagard, les vêtements souillés de boue, sa colère le reprit.

— Veux-tu te dépêcher d'f... le camp ! rugit-il. Plus vite que ça ou je lâche le chien!...

Chancelant, boitant, le vaincu s'éloigna en essayant de courir ; et le vainqueur, surveillant sa fuite, demeura quelque temps debout entre les deux piliers.

Lorsqu'il se retourna pour rentrer dans sa cour, il poussa un juron de surprise et de douleur. Capitaine était étendu sans mouvement, la gueule baveuse, la langue pendante, les yeux convulsés. Entortillée autour de son cou, la chaîne l'étranglait.

En hâte il le débarrassa. Il était encore chaud ; il le flatta, l'appela... Mais les yeux sortis de leurs orbites demeurèrent immobiles ; la queue ne remua pas. Le brave chien était mort de ses efforts désespérés pour courir au secours de son maitre.

Ludovic montra le poing au chemin par où Desir avait fui.

— Oh ! cria-t-il, la grand'canaille ! Que t'as donc ben fait de t'en aller ! Si j'te tenais, à

et'heure !... A fallu qu'il me tue mon chien... c'était pas assez qu'il m'prenne ma femme !

Il se redressa tout tremblant. Reine lui revenait au cœur...

Il marcha vers la maison, puis s'arrêta tout à coup.

— Non, dit-il, pas encore. Je ne suis point mon maître... J'la brezillerais !

XIII

Il sortit, et marcha à travers champs, au hasard.

Le soleil s'abaissait derrière le clocher de Vironville et sa lumière, exquise comme un sourire, caressait les bois jaunissants qui séparent le Bosc-Guichard du Mesnil. Une petite brise fraîche passait dans la paix du soir ; la campagne normande, la plaine à l'infini si doux se baignait avant de s'endormir dans l'air pur et dans les rayons d'or ; et Ludovic se calmait l'âme en reposant ses regards fiévreux sur l'horizon ami.

Peu à peu sa colère faisait place à une tristesse apaisée, et son ressentiment cédait aux raisonnements qu'osaient former dans son cœur sa prudence et sa patience coutumières.

— Dans tout cela, pensait-il, il n'y a peut-être pas encore bien du mal. Elle a voulu le voir parce que je ne voulais point. Les femmes sont-

elles pas toutes pareilles ?... C'est ma faute aussi ; j'l'ai tenue trop raide ; a fallu que ça casse. J'aurais mieux fait d'y parler sérieusement un bon coup... Mais elle ne l'a point écouté jusqu'au bout, je ne peux point le croire... et puis j'suis arrivé si vite... Ah ! cette Reine ! quel tourment !

Qu'allait-il faire en rentrant ? La battre ? Elle se buterait et il ne saurait rien. Et puis il ne voulait pas !

Il était naturellement doux, comme le sont les êtres forts. Lorsqu'il avait vu Desir à sa merci, étendu dans la crotte et étouffant sous la pesée de ses genoux, une sorte de pitié avait vaincu sa haine et il l'avait laissé aller... Et elle, qui était la victime plus que la complice de ce misérable ; elle, qui s'était laissé entraîner sans se méfier peut-être ; elle qui n'était qu'un enfant méritant pardon ; elle qu'il enlevait comme une plume dans ses bras ; elle qui contre lui ne pouvait se défendre ; elle enfin qu'il aimait toujours, il la traiterait comme un bétail qu'on corrige ? Jamais il ne serait un homme à ça... Ah ! cette Reine !...

Non... Il lui parlerait doucement ; il lui montrerait ce que c'est que Desir ; elle verrait la différence avec lui ; elle aurait regret... Et puis

quoi ? N'était-il point parti, et pour longtemps, le horsain, le parisien, le faux oiseau voleur du nid des autres ?

Il était arrivé près d'un labour commencé. Une charrue dételée, à demi penchée sur la raie, enfonçait son soc dans la terre. Il s'assit sur les mancherons et se laissa pénétrer, tandis qu'achevait de tomber le jour, par une lassitude attendrie. Au loin, sur les chemins, roulaient les voitures, mugissaient et bêlaient les bêtes qu'on ramenait de la vendue. Ludovic se leva et revint vers sa maison, le cœur gonflé de clémence.

Un peu avant sa porte, à l'orée du bois, il rencontra la mère Langlois qui tirait la génisse blonde mordillée aux jarrets par Petit-Loup, et le père, fier comme Artaban, tenant en main un grand cheval.

Les deux vieux étaient joyeux. Le bonhomme s'écria :

— Ah ! te vlà, garçon ? Par où donc que tu t'en étais allé ? Je t'ai cherché tout partout... Eh ! ben tu vois, j'l'avons tout de même, l'caillon. Mais a fallu aller jusqu'à soixante quinze ; il nous serait coulé des mains ! Je m'suis dit : Ouah ! si il vaut une pièce de cinquante francs de moins il

vaut ben une pièce de cinquante francs de plus... Alors, quand ils ont vu qu'j'étais résous, ils me l'ont donné.

— T'as bien fait, dit Ludovic. A c'theure nous vlà montés.

Lorsqu'ils entrèrent tous ensemble dans la cour, il était presque gai.

XIV

La nuit était venue.

Ludovic alla vers l'écurie et alluma le globe ; puis il revint près de sa mère et lui prit la vache. La bonne femme s'approcha de la maison qui était fermée et sans lumière, ouvrit la porte et cria :

— Reine, viens-t'en voir ce que j'ramenons d'la vendue !

Personne ne répondit.

Elle entra, trouva à tâtons les allumettes sur la tablette de la cheminée. La salle s'éclaira. La chambre où couchaient son fils et sa bru donnait dans cette pièce; elle vint sur le seuil et appela de nouveau :

— Reine !

Même silence.

— Bah ! se dit-elle, è sera allée au-devant du bétail dans la cour.

Elle acheva d'allumer sa lampe, puis rejoignit dans l'écurie aux chevaux son homme qui jetait une botte de foin au grand cheval.

— Tu n'as point vu Reine ?

— Non...

Dans l'étable aux vaches, Ludovic secouait de la paille fraîche sous le ventre de la génisse blonde.

— Tu n'as point vu Reine ?

— Reine ?... Elle n'est point à la maison ?...

Il laissa là son ouvrage, étreint tout à coup par un doute affreux. Il courut à la charreterie, au fournil, à la grange, dans le jardin, cherchant et appelant d'une voix que l'angoisse rendait rauque :

— Reine !... Reine !... Reine !...

Il revint comme un fou dans le milieu de la cour au moment où sa belle-mère y entrait, puissante et satisfaite. Dans le demi-jour du crépuscule finissant se devinait Dorget attachant un poulain à l'anneau du pilier.

— C'est-il toi, Ludovic ? fit Mme Dorget en se carrant. Dis donc, quand tu te mets dans l'idée d'pousser une vaque...

Il l'interrompit violemment.

— Reine est acanté vous ?

Dorget les rejoignait d'un grand pas tranquille

— On est comme ça venu vous voir en rentrant...

— Ben sûr que nôn qu'a n'est point avè nous. Quéque tu veux que j'fassions de ta femme ? L'as-tu point laissée à la maison ?

— Elle n'y est plus ! cria Ludovic.

— Ah ! ben, c'est quéquechose...

Ils refluèrent vers la salle, éperdus, et commencèrent à parler tous à la fois autour de la lampe.

Petit-Loup, qu'on oubliait, en profita pour se glisser dans la laverie et happer une couenne de lard sous la pierre d'évier.

Tout à coup la voix de la mère Langlois domina le tumulte des exclamations, des questions et des lamentations. Elle avait pris une chandelle, était entrée dans la chambre de Reine et avait poussé un long cri en voyant l'armoire grande ouverte, et déplacée la pile de linge sous laquelle ils avaient l'habitude de serrer l'argent.

Sur la planche un chiffon de papier était placé, bien en vue ; Ludovic se jeta dessus ; trois billets de cent francs qu'il recouvrait tombèrent en voletant sur le carreau.

Il distingua deux lignes au crayon, de l'écriture de Reine, mais il tremblait tellement qu'il ne put point lire. Sa belle-mère lui arracha le papier des mains. Les deux lignes disaient :

— C'est moi qui ai pris de quoi. On le rendra.

Les Langlois savaient que, le matin, il y avait cinq cents francs dans l'armoire ; elle en avait donc pris deux cents et elle était partie. Il n'y avait plus à en douter ; mais où ?

— A Paris ! hurla Ludovic ; c'est à Paris, j'vous dis ! Elle a couru après l'grand bâilleux...

Autour de lui tous, dans la stupeur, se taisaient. Mais la mère Dorget se montait ; elle murmura, les dents serrées :

— Ça devait s'arriver.

Cependant il avait saisi son père par le bras et l'entraînait.

— Arrive ! arrive ! dépêche-toi !... Sors-moi la carriole durant que j'cours garnir Marquis ! Faut que j'aille à Fresne, au train...

— Au train ? claironna Mme Dorget. Il part au quart moins de sept heures et vlà qu'il est bientôt l'quart en plus. Tu peux couri ; tu ne la rattraperas point.

Et comme il s'arrêtait consterné, elle donna

un libre cours au torrent de sa mauvaise humeur :

— Oui, ça devait s'arriver ! Je te l'avais t'y dit, d'te méfier ? J't'avais-t'y prévenu qu'alle était le portrait en femme de son père ? J't'avais t'y commandé de la tenir ? Jour du bon Dieu ! quand je la tenais, moi, on n'avait point ces disgrâces-là à craindre ; è savait ce que ça voulait dire quand j'levais la main... Est-ce que tu m'as écoutée ? Ouate ! j'aurais aussi bien demandé à un mouton de devenir un homme : c'est tout juste si tu n'avais point peur d'y parler... Alors è ne s'est plus gênée, naturellement ; et maintenant a te laisse à plat dans l'lac. C'est bè fait ! ça te dressera, mon gas ; moi, j'en suis point cause ; ça t'apprendra que dans un ménage faut point que ça soye la femme qui porte les patalons !

Sans son mari elle aurait pu continuer longtemps sur ce ton, car les Langlois abîmés dans leur chagrin ne l'écoutaient point. Mais Dorget se rebiffa.

— Avec ça que c'est point toi qui les a pris chez nous, les patalons ! Si tu m'avais écouté dans le temps, nous serions dans une autre position.

Ces paroles tournèrent aussitôt sa furie contre lui. Comme il sortait en haussant les épaules elle

le suivit en criant ; et tous deux, âprement secoués par la querelle qui depuis le mariage de Reine ne cessait point entre eux, s'en allèrent en échangeant des mots amers.

Ludovic n'avait pas attendu leur départ pour s'élancer dans la nuit. Sa raison l'abandonnait ; la folie du désespoir battait à coups pressés ses tempes douloureuses ; il se sentait mourir de douleur, de rage et d'amour. Il parcourut à nouveau les bâtiments en appelant sa femme, puis se mit à tourner dans la cour sans plus savoir ce qu'il faisait.

Il arriva ainsi près de la porte des champs et heurta un corps étendu ; il reconnut Capitaine qu'il avait laissé là et à qui personne n'avait songé. L'intelligence lui revint, avec elle le souvenir ; et le souvenir permit aux larmes de jaillir, aux larmes qui seules soulagent un peu les cœurs brisés. Assis sur le petit toit de tuiles qui abritait les niches il sanglota longuement... Et la Miséricorde qui, là-haut, s'intéresse aux plus humbles et qui tempère, et qui parfois répare les maux que permet la Justice, descendit des étoiles sur ce pauvre homme pleurant près de son pauvre chien mort.

QUATRIÈME PARTIE

LA TOUSSAINT

I

Cahotée sur une dure banquette dans un vieux wagon éclairé par une lampe crasseuse, Reine, les dents serrées, les yeux brûlés de fièvre, roulait vers Paris. La terreur qui avait précipité sa fuite faisait place à une douloureuse songerie ; à mesure qu'elle rentrait en elle-même, les conséquences de son cou de tête lui apparaissaient immédiats et redoutables.

Elle n'était pas soutenue par le sentiment impérieux et profond qui gouverne les natures passionnées et qui, revêtant les fautes d'un attrait vainqueur, leur en donne le courage et souvent l'orgueil. Huchecorne l'avait tentée par le mirage de son argent et par des promesses de plaisirs, mais elle ne l'avait jamais aimé d'amour.

C'était surtout par bravade, par dépit, pour se venger de la surveillance à la fois étroite et timide qui l'avait irritée, pour jouer de près avec le danger que son mari avait eu la maladresse de craindre trop clairement, qu'elle avait risqué une chute qu'elle n'était pas assez naïve pour ne pas croire possible.

Mais lorsque Desir l'avait rejointe elle s'était tout de suite repentie de l'avoir laissé venir ; elle avait eu peur comme le jour où il l'avait tenue prisonnière dans l'auto sous ses baisers ; et lorsqu'elle était accourue aux aboiements de Capitaine, c'était autant pour se mettre sous sa protection que pour le faire taire.

L'apparition de Ludovic l'avait mise tout à coup en présence d'un malheur qui lui semblait irréparable, et sous le geste de commandement qu'il avait fait elle s'était enfuie épouvantée vers la maison. Là, dans la salle, près de la fenêtre, le front collé aux vitres que tambourinaient ses doigts tremblants, elle avait suivi la courte lutte, vu Desir reculer, recevoir des coups, tomber, pleurer, se sauver ; et par un de ces revirements que cause à la pensée l'afflux précipité d'impressions excessives, elle avait senti une fierté, une

joie brève comme un éclair, traverser la nuit de son affolement. La force, que sa faiblesse de femme avait toujours admirée en Ludovic, s'imposait à elle dans sa victoire ; la lâcheté de Desir excitait son mépris, et le sentiment qui sommeillait dans son cœur se réveillait.

Mais lorsque son mari s'était avancé vers la maison la peur l'avait reprise. Qu'allait-il faire d'elle, dans la fureur où elle le voyait ?... Il s'arrêtait à mi-chemin ; il s'en retournait ; il s'en allait, disparaissait...

Oh ! elle n'avait pas réfléchi. L'idée qu'il pût vouloir raisonner son injure, encore moins qu'il songeât à lui pardonner ne s'était pas présentée à son esprit. La peur ne lui laissait qu'une pensée : profiter de ce répit pour fuir au plus vite. Elle s'était jetée sur la cachette où elle savait qu'était caché l'argent, avait pris deux billets et écrit pour qu'on ne la traitât point de voleuse les quelques mots qui, avec sa volonté de rendre, révélaient sa résolution de partir à jamais ; puis, s'enveloppant dans la mante qu'elle prenait, les jours de froid et de pluie, pour mener les vaches au pâti et sortant par la petite porte du jardin, elle s'était jetée dans le bois.

Il faisait encore jour ; la vendue n'était pas terminée ; elle était parvenue sans rencontrer personne sur les chemins jusqu'à la gare de Fresne, isolée bien avant le bourg dans la plaine.

Comment n'avait-elle pas été reconnue lorsque, le soir venu et l'heure du train s'approchant, la gare s'anima ? Parmi les voyageurs qui emplissaient peu à peu la salle d'attente, nul ne songea à regarder la femme qui se cachait en abaissant le capuchon de sa mante sur ses yeux : il y avait trop de choses à se dire à la fin d'une journée où l'on avait fait tant de commerce !

Elle avait donc pu prendre son billet sans qu'on fît du tout attention à elle, et maintenant le train l'emportait.

De toutes ses forces elle luttait contre la voix qui se plaignait en elle et qui pleurait tout ce qu'elle laissait au pays ; elle cherchait à s'armer contre des regrets qu'elle jugeait superflus.

A ses yeux l'irréparable était accompli ; il fallait envisager résolument l'inévitable.

L'irréparable c'était, entraînant la ruine du foyer, la colère de l'époux, l'impossibilité qu'il pût croire ce que Desir avait bégayé dans sa

défaite et pardonner, surtout après cette fuite qui semblait un aveu.

Mais l'inévitable, était-ce donc Desir ?

Ah ! s'il n'avait pas été si lâche, elle le rejoindrait, sinon sans remords, au moins sans dégoût ; elle pourrait espérer faire taire sa conscience avec les mirages qui, en lui tournant la tête, avaient causé ses imprudences et amené son malheur. Mais à présent quelles illusions se faire ? Quels jours passer avec cet homme qu'elle verrait toujours, plié par la peur, devant Ludovic droit et fort dans sa colère ? Quelles joies attendre que le mépris n'empoisonnerait pas ?

Allait-elle donc chercher à gagner seule sa vie ? Demanderait-elle à la santé, à l'endurance de ses vingt ans de lui conquérir l'indépendance au prix du travail ? Le travail ?... Elle n'en avait pas peur mais elle ne l'aimait pas ; c'est en lui parlant d'une vie sans travail que le séducteur s'était fait écouter.

Et elle aurait quitté une existence laborieuse, mais ensoleillée de liberté, pour peiner durement à Paris sous elle ne savait quelle dépendance ? Elle était perdue... perdue...

Alors autant valait peut-être se résigner à des

jours honteux, aller trouver cet homme qui, au moins, lui assurerait, elle le croyait du moins, le genre de bonheur que donne l'argent ?

Lorsqu'elle arriva à Paris elle ne s'était encore décidée à rien. Après avoir erré quelque temps dans le grand hall de la gare Saint-Lazare, elle s'assit dans un coin sur un banc de bois et appuya au mur sa tête douloureuse. La nuit était avancée ; elle prit le parti de rester là jusqu'au jour ; après elle verrait. Elle s'endormit d'un lourd sommeil.

Le brouhaha des voyageurs que les premiers trains déversaient en ville et l'affairement de ceux qui se pressaient aux guichets de la banlieue la réveillèrent. Affolée par ce bruit, cette foule, ce mouvement dans cette salle immense, elle fut quelque temps avant de reprendre le sens du réel et de comprendre où elle était. Elle se dressa péniblement, jetant autour d'elle des regards éperdus comme pour appeler au secours ; mais les gens pressés qui passaient ne la regardaient pas, et elle eut à un tel degré le sentiment d'être seule qu'elle se mit à pleurer.

Elle se raidit cependant contre son chagrin, descendit les marches, parvint sur le trottoir en même temps qu'un flot d'arrivants qui la bous-

cula et gagna, comme une perdrix blessée qui tire de l'aile, le petit escalier montant de la cour du Havre à la rampe de la rue d'Amsterdam.

Un jour blafard se levait sur Paris qui s'éveillait maussade, érigeant ses hautes maisons dans le brouillard. Les beuglements des autobus, les cloches des tramways, le roulement des voitures, le murmure de fourmilière qui s'élevait de ce crépuscule matinal lui donnèrent l'impression d'une puissance énorme et méchante, ne connaissant personne et n'ayant pitié de rien ; et elle se sentit sans courage pour affronter ce monde inconnu, distant, hostile, implacable... Décidément elle ne lutterait point contre sa destinée ; elle irait trouver Desir.

II

Elle traversa la rue, se mit à la remonter, et comme elle passait devant un marchand de vins, la boutique lui souffla une odeur chaude ; elle entra malade de fatigue et de faim, et demanda à manger n'importe quoi. On lui apporta du pain et du jambon qu'elle dévora, un verre de vin qu'elle avala à perdre haleine et une tasse de café que, se trouvant mieux, elle but à petits coups, avec une lente gourmandise d normande.

Les habitués de l'établissement, qui cassaient la croûte et prenaient la goutte autour du zinc, avertis par l'œil de coin et le coup de pouce en arrière du garçon, regardaient avec une bienveillance amusée cette grande fille aux yeux bouffis, aux cheveux d'or ébouriffés, dont la mante paysanne était ouverte et dégrafé sur une robe de travail et qui avait tant d'appétit.

— Pauvre gosse ! dit à mi-voix un vieil ouvrier;

elle a eu du turbin, ça se voit. Heureux qu'à son âge, ajouta-t-il en chargeant une boîte d'outils sur son épaule, on peut encore se retaper en boulottant.

Cependant la patronne, inquiète, avait dépêché à sa cliente le garçon avec l'addition. Il revint avec un billet de cent francs, et il dit très vite et très bas :

— Elle en a encore d'autres ; je les ai vus dans sa bourse.

— C'est bon, fit la patronne en rendant flegmatiquement la monnaie.

Reine se leva en soupirant : elle était si bien là ! Mais il fallait en finir... Elle demanda son chemin ; c'était tout près, dans l'une des rues du quartier de l'Europe. Et elle se remit en route avec le sentiment, encore irraisonné, que c'était trop près.

Elle marchait lentement ; de temps en temps elle s'arrêtait, regardait autour d'elle comme si elle eût songé à revenir sur ses pas, à s'enfuir devant quelque danger. Et plus elle s'approchait, plus elle sentait grandir l'horreur de ce qu'elle allait chercher là.

Elle défaillait presque lorsqu'elle parvint

devant la maison, une grande bâtisse quelconque à façade plâtrée, et elle s'appuya contre la porte, en proie à une indécision atroce, comprimant son cœur qui sautait dans sa poitrine et, d'angoisse, fermant les yeux. En quelques secondes, au moment de prendre le parti qui allait décider de sa vie, elle comprit tout ce qui l'attendait et aussi tout ce qu'elle abandonnait, la honte avec un homme qu'elle méprisait, la misère peut-être sans lui ; l'existence d'hier, heureuse sous le soleil du pays ; et dans les coups que la fièvre battait dans sa tête il lui semblait reconnaître les cloches de Vironville sonnant pour elle un adieu... ou un appel...

Elle se redressa tout à coup.

— Décidément je ne peux point, dit-elle tout haut.

Et résolument elle tourna le dos à la maison où Desir Huchecorne habitait.

Maintenant Reine marchait vite, et pour un peu elle aurait couru, tant la décision qu'elle avait enfin prise la rendait légère ; le courage de la jeunesse lui remontait au cœur avec elle ne savait quelle espérance.

Un embarras de voiture à un coin de rue l'arrêta

et elle ne reconnut pas le chemin qu'elle avait parcouru. En même temps une voix dit :

— Vous cherchez quelque chose, madame ?

Elle se tourna vivement vers l'homme qui lui parlait. Il était vêtu comme un bourgeois et avait l'air obligeant.

— Ma foi ! pensa-t-elle, autant demander à celui-là qu'à un autre. Et elle répondit :

— Mais oui, je voudrais un logement, en attendant que je trouve de l'ouvrage.

L'homme sourit avec aménité.

— Suivez-moi, dit-il avec un empressement un peu impérieux. Je vais vous conduire à un bon hôtel où vous ne paierez pas cher.

Et il la prit pas le bras pour la guider entre les voitures puis, la rue traversée, il marcha à côté d'elle.

— Est-ce loin ? demanda Reine que la fatigue reprenait.

— Encore deux maisons, et nous y sommes.

Il l'arrêta sous une lanterne rouge, la fit entrer dans une salle où des agents se chauffaient et dit d'un ton bref :

— Brigadier, gardez-moi cette femme-là deux minutes, que je fasse mon rapport.

Reine, ne comprenant rien à ce qui se passait, stupéfaite de se trouver avec des hommes qu'elle prit pour des soldats, chercha à s'expliquer ; mais le brigadier commanda durement :

— Asseyez-vous !

Et comme elle insistait :

— Taisez-vous !

Alors la peur la prit. Que lui voulait-on ?

On ne semblait plus s'occuper d'elle ; on entrait, on sortait, apportant ou emportant des papiers ; et le brigadier, flanqué d'agents qui griffonnaient sur une table, lui eût fait l'effet d'une manière de notaire s'il n'avait pas eu une tête militaire barrée de grosses moustaches et coiffée d'un képi, et si elle n'avait pas vu passer et repasser devant la porte le planton qui faisait les cent pas sur le trottoir.

L'attente fut courte. L'homme reparut, familier.

— Vous avez de la chance, ma petite. M. le commissaire va vous recevoir tout de suite.

Plus morte que vive, elle fut poussée dans une autre salle où on la laissa seule avec un monsieur qui, comme le brigadier, écrivait, assis derrière un bureau.

— Celui-là, pensa-t-elle, a tout à fait une figure de notaire.

Et elle se rassura un peu, ne lui trouvant pas l'air méchant. Bientôt, comme il écrivait toujours et ne lui disait rien, elle s'assit.

— Levez-vous, fit le monsieur.

Et tout en continuant à noircir du papier sans la regarder il demanda :

— Comment vous appelez-vous ?

Reine avait appris, à Vironville, qu'on répond toujours assez tôt aux questions. Bien que très intimidée à nouveau, elle se méfia.

— Qu'est-ce que ça vous fait, dit-elle, comment je m'appelle ?

Le monsieur posa sa plume et lui jeta un regard froid.

— Prenez garde, mademoiselle ou madame. Votre intérêt n'est pas d'éluder les questions du commissaire de police. Vous êtes soupçonnée de vagabondage, et peut-être de pis.

— Ah ! mon Dieu ! cria Reine suffoquée.

— Vous paraissez fatiguée, comme si vous aviez passé la nuit à autre chose qu'à dormir. Vous êtes pauvrement vêtue. Vous êtes entrée ce matin chez un marchand de vins de la rue d'Ams-

terdam ; vous avez déjeuné. Vous avez payé avec un billet de cent francs et on en a vu un ou plusieurs autres dans votre porte-monnaie. Après cela vous êtes sortie, et vous vous êtes dirigée, en vous arrêtant souvent comme si vous attendiez ou guettiez quelqu'un, vers une maison du quartier. Là vous avez fait halte, attendant toujours. Puis vous avez dit tout haut : Décidément je ne peux point. Puis vous êtes repartie très vite... Allons, allons, pas tant de gyries !...

Elle tremblait et sanglotait ; et M. le commissaire se demandait :

— Quelle comédie joue-t-elle ?

Mais comme il la voyait très jeune, il pensa qu'elle ne se défendrait pas contre un coup droit brutal.

— Vous ne voulez pas me dire votre nom ? C'est grave. Votre silence peut confirmer mes soupçons. Qui alliez-vous voir dans cette maison ? Qu'est-ce que décidément vous ne pouviez pas ? D'où vous vient tant d'argent ?

Reine pleurait trop pour pouvoir répondre ; et le commissaire, habitué à toutes les feintes, rompu à tous les mensonges, étudiait son déses-

poir. Il jugea qu'il y avait lieu d'asséner le dernier coup.

— Savez-vous, dit-il en élevant la voix, que vous vous exposez à vous faire prendre pour une voleuse ?

A ce mot de voleuse elle bondit, et l'excès de la colère lui rendant la parole elle s'écria .

— Une voleuse ! moi une voleuse ! Ah ! non, monsieur, pas ça ! Je suis honnête ! je le suis peut-être plus que vous, honnête, vous savez bien ! Ça n'est point des choses à faire, d'aller chercher des misères à quelqu'un qui ne vous dit rien, et de la traiter de voleuse !... Connaissez-vous M. Dorget, maire de Vironville ? Non ? Vous ne le connaissez point ?... Alors, si vous ne savez rien, ça n'est pas ma faute ! Je suis tout de même sa fille, puisque vous voulez savoir mon nom.

Elle se tordait les bras.

— Et puis vous savez, c'est vrai que j'ai donné cent francs ce matin pour avoir de la monnaie ; c'est vrai que j'ai encore cent francs dans ma poche. Et c'est encore vrai qu'au pays j'en ai encore d'autres, des cents francs, et peut-être, des fois, plus que vous n'en avez, vous qui faites l'malin, marchez !

Elle criait tellement qu'un agent entrebâilla la porte. Le commissaire lui fit signe de s'en aller.

— Alors, mademoiselle Dorget, car vous êtes bien demoiselle, n'est-ce pas ?

— Ça ne vous regarde point !

— Du calme !... Alors, mademoiselle Dorget, voulez-vous m'expliquer ce que vous êtes venue faire à Paris ce matin et à qui vous en aviez lorsque vous êtes allée jusqu'à cette porte ?...

— Non, que je ne vous l'expliquerai point !

— Et... quel âge avez-vous ?

— Vingt ans et demi, tiens !

— Et c'est ainsi que vous quittez papa et maman ! Pourquoi donc faire ?

— Ça ne vous regarde point, que j'vous dis !

M. le commissaire sourit derrière ses lunettes. Il voyait bien qu'il avait devant lui une enfant, et non une fille vicieuse.

— Alors quoi ? songeait-il. Un coup de tête ? Une amourette ?

Il regardait avec des yeux de plus en plus indulgents Reine qui, le feu de son indignation passé, s'était laissé tomber sur une chaise, reprise par une crise de sanglots. Mais il prit un ton dur pour lui dire :

— Assez pleuré, mademoiselle, et écoutez-moi bien. Vous êtes entre les mains de la police et elle ne plaisante pas, la police. Vous allez me remettre votre argent et tout ce que vous avez dans vos poches... Oh ! soyez tranquille ; vous ne perdrez rien de ce qui est à vous. Je vais vous faire conduire dans un hôtel où vous serez très bien mais d'où je vous défends..., vous m'entendez bien... je vous défends de sortir. Demain votre père viendra vous y chercher... Qu'est-ce que vous dites ? Vous ne voulez pas ? C'est bien ; je vais vous envoyer en prison.

Elle gémit épouvantée :

— En prison ?...

— Oui, mademoiselle, en prison. Car si vous ne voulez pas que je prévienne votre père, c'est que vous m'avez menti tout à l'heure en me disant que vous êtes une honnête fille. Tant pis pour vous et pour votre famille si vous en avez une.

Reine était au comble de la terreur, ses dents claquaient. Elle consentit à tout en suppliant qu'on ne la menât point en prison.

Il sonna. L'homme en bourgeois parut.

— Conduisez mademoiselle à l'hôtel ; retenez

pour elle une chambre et veillez à ce qu'elle y reste. Allez.

Lorsqu'il l'eut vue sortir, chancelante et apeurée, M. le commissaire s'épanouit tout à fait et se dit à lui-même :

— Elle est drôlette, cette petite. Il doit y avoir là quelque roman... Nous avons fait trop de zèle. Mais, tout de même, c'est trop jeune pour être lâché sur le pavé de Paris... Bah ! j'ai fait pour le mieux. Télégraphions à M. le maire de Vironville.

III

Ludovic et le père Langlois arrachent leurs betteraves. Courbés vers la terre, les jambes écartées, ils avancent en se balançant d'un pied sur l'autre comme des passagers sur un navire qui roule ; et tout en avançant ils saisissent à pleines mains les racines et les jettent de côté. Ils ne parlent point, absorbés par leur ouvrage, et ils dépouillent le champ avec cette hâte silencieuse et régulière de machines que les travailleurs des champs expriment en deux mots qui font image : Ça tourne.

Mais le père Langlois ne peut se maintenir à la hauteur de son garçon. Celui-ci œuvre avec une sorte de fureur ; les betteraves, sous ses doigts nerveux, jaillissent du sol et retombent culbutées ; et il les bouscule si vite que, de loin, elles semblent s'envoler devant lui.

Il en était ainsi depuis le départ de Reine ; et

cet acharnement à tuer sa peine avait redoublé le jour où elle était revenue au pays, ramenée par Dorget.

Il avait refusé de la voir ; sa fuite lui avait fermé le cœur ; la tendresse qui, jusque-là, l'avait toujours incliné au pardon, avait fait place à une résignation farouche qui ne lui permettait plus l'oubli. Il voulait ne pas savoir qu'elle était là, tout près.

Alors, pour s'étourdir, il se tuait de travail. C'était la saison des blés ; sa charrue, attelée avant le jour, renversait les mottes jusqu'à nuit fermée ; les socs de son semoir, creusant la terre remuée, faisaient sans trêve ahaner ses chevaux et il marchait, en jetant l'engrais, à grands pas violents par la plaine.

Au dîner de midi et le soir, au souper, il était taciturne, accablé, ne parlant pas le premier et ne répondant que par des mots brefs, souffrant de ne plus faire la dépense de forces qui l'empêchait de penser ; et il avait si peur de la nuit et de ses hantises qu'il s'était fait un lit dans l'écurie pour avoir, contre le tourment qui le minait, la distraction des ruades et des prises de longe.

C'était le dernier champ à mettre en blé.

Encore quelques jours, et, les betteraves rentrées, il donnerait la dernière façon. Il serait le premier du pays à avoir fini avant la Toussaint. Mais ce dont il eût été fier l'an passé ne lui importait plus.

Il faisait nuit ; le père Langlois était rentré, et Ludovic arrachait toujours les betteraves à pleines volées. Arrivé à bout de champ il se releva et vit devant lui une forme noire. Il reconnut le curé de Vironville, le continuel errant qui traçait sur tous les chemins, en quête de misères à secourir ou de malades à consoler. Il l'avait évité jusqu'à présent, mais cette fois il s'était laissé prendre.

— Encore à l'ouvrage, mon Ludovic ? Vous avez beau être fort, vous vous ruinerez la santé à un pareil métier. On ne vous voit plus, on ne vous parle plus...

Ludovic gronda :

— J'ai rien à dire à personne.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Il est probable. Pourtant si vous voulez, Monsieur le curé, j'vas vous dire une chose. Si elle vous fait deul, ça sera vous qui serez venu la chercher.

— Et quoi donc ?

— Eh ! ben la chose, la vlà : j'vas divorcer.

L'abbé Gâtine dit très doucement :

— Vous êtes malheureux...

— Ça, c'est m'n affaire.

— Pardonnez-moi...

— Mais ce qui est certain, c'est que j'vas divorcer.

— Vous ne ferez pas ça.

— Et pourquoi, sans vous commander, que je ne divorcerais point ? Ça n'est-il point la loi ?

— Une mauvaise loi, Ludovic, et que l'Eglise ne reconnaît pas.

— Savoir, si è ne la reconnaît pas, l'Eglise, cte loi-là.

— Elle ne l'a jamais reconnue.

— Et qui que vous faites d'Henri IV ?

— Oh ! rien. Il est mort depuis si longtemps...

— Et l'Empereur premier ? Est-ce que lui et moi je ne sommes point pareils ?

— Pas tout à fait. Il n'était pas un raisonneur normand comme vous.

— C'est point ça que je veux dire. J'ai dans l'idée que du moment qu'il a divorcé je peux divorcer itou.

— Ce n'est pas une raison... et puis, vous savez, ça ne lui a pas si bien réussi.

— Parce qu'il n'avait point été assez fûté par sa première femme pour se retenir d'en queri une seconde. Mais moi je le suis, fûté.

— Comment ? Si vous faisiez cette chose... défendue, ce ne serait pas pour prendre une autre femme ?

— Bien sûr que non.

— Alors je ne comprends plus pourquoi vous voulez divorcer.

— Parce que... parce que je ne veux plus avoir rien avec elle, vous m'entendez ben ! Entre nous deux faut que j'tire une raie, à seule fin qu'è soit d'un bord et moi de l'autre. De cette façon-là è ne s'appellera plus comme moi et je ne la connaîtrai plus. A fera ce qu'è voudra ; et moi ça sera la même chose.

— Vous croyez donc que vous l'oublierez ?

— Faudra ben.

— Et si vous n'y parvenez pas ?

— Ne vous tourmentez point de ça.

— Eh ! si, je m'en tourmente. Je vous vois sur le point de prendre un parti coupable, et qui vous rendra encore plus malheureux que vous n'êtes.

— Puisque je vous dis que c'est m'n affaire !

— Sans doute, vous êtes libre ; mais écoutez-moi...

— Monsieur le curé, nous vlà su la soirance. L'heure du sermon est passée.

— Il est toujours l'heure de prêcher le pardon... Et vous avez assez bon cœur pour m'entendre. Je vous demande de pardonner...

Ludovic se croisa les bras et frappa du pied la terre.

— Et c'est elle qui vous envoie, pas vrai ?... Je vous dis que c'est elle ! Je le sais ben, marchez, et la raison pourquoi. C'est qu'a s'est trouvée encore arr'tée à temps à Paris, et qu'è sait que son grand faignant ne viendra point la chercher au pays parce que j'y casserais la figure !

— Si vous divorcez vous ne lui casserez rien du tout.

— Vous croyez ça ? Eh ! ben qu'il s'y frotte !

— Puisque vous venez de dire qu'elle ferait ce qu'elle voudrait, le fils Huchecorne pourra venir sans que cela vous fasse rien.

— L'fils Huchecorne pourra v'ni ?... Eh ! ben dans ce cas-là il en arrivera, des affaires !... Si jamais je le revois tourner... Monsieur le curé,

vous avez toujours été un ami ; et je ne viens pas dire que ne vous ne soyez plus un ami... mais si vous avez dans l'idée de le rester ne me dites point des choses pareilles !... Ah ! il pourra v'ni, l'fils Huchecorne, et ça ne me fera rien ! Eh ! ben on rira, ceux qu'auront envie de rire !

Ludovic était hors de lui. Sa colère était telle qu'elle le fit manquer à un devoir de politesse que les paysans n'oublient jamais. Il tourna le dos au curé sans lui dire un mot d'adieu et il se perdit en vociférant dans la nuit.

IV

Deux femmes attendaient dans le salon du presbytère. La mère Langlois avait pris possession du fauteuil voltaire; Reine, sur une chaise de paille, accoudée la tête dans ses mains, à la table où s'écroulait un désordre de livres, parlait par phrases saccadées.

La bonne du curé avait apporté une bougie qui, sur les murs délabrés de la pauvre pièce, faisait danser leurs ombres ; et le grand crucifix se détachait très noir sur la demi-obscurité où ce peu de lumière le laissait.

— Voyez-vous, maman Langlois, disait Reine, il y a une chose qu'on ne m'ôtera point de la tête, c'est que je ferais bien mieux d'être morte. C'est vrai... ça arrangerait tout ; et puis je serais si débarrassée !... Je ne peux plus y tenir, à cette vie-là.

La mère Langlois la regarda par-dessus ses lunettes et demanda :

— T'ostinent-ils toujours ?

Elle étendit les bras comme pour prendre à témoin de sa détresse la statuette de la Vierge de Lourdes, debout sur la cheminée comme un fantôme blanc.

— Jamais ils n'ont été pires !

— Ton père est-il devenu aussi mal maniable que ta mère ?... Il t'avait pourtant ben épaulée contre elle quand il t'a ramenée de Paris... C'est-il qu'ils se sont mis d'accord ?

— Ah ! bien oui ! Ils ne peuvent pas se voir sans se chercher des misères !

La mère Langlois réfléchit un instant, puis :

— J'crais que je vois ta position. Comme c'est à cause de toi qu'ils se font des reproches, ils t'en veulent de ça. Ça fait une chose sur quoi ils sont d'accord.

Reine, appuyée maintenant au dossier de sa chaise, les mains croisées, regardait devant elle avec de grands yeux tristes.

— Il y a encore une autre chose qui fait qu'ils m'en veulent, dit-elle. C'est parce que je voudrais...

Sa bouche se crispa, ses cils battirent, au bord de ses yeux une larme déborda. Elle articula péniblement :

— Je voudrais... revenir avec Ludovic...

Et une fois lâché ce mot qui l'étouffait, un flot de paroles lui monta aux lèvres avec des sanglots.

— Et alors papa Dorget... vous savez bien... qui a toujours été contre... il a dit : Du coup, Ludovic, c'est réglé ; il faut que tu divorces... puisque c'est la loi... Et la maîtresse... qui est si haute... s'est retournée aussi contre lui parce qu'il ne veut plus de moi... elle a dit : C'est comme ça ?... eh ! ben, tu ne vas pas courir après... Ton père aura eu au moins une bonne parole dans sa vie : il faut que tu divorces. Mais moi... j'ai dit : Je ne veux point... Et ça les a mis contre moi tous les deux ; en sorte que, quand ils sont fatigués de se tomber dessus l'un l'autre, c'est sur moi qu'ils tombent... Qu'est-ce que vous voulez que je devienne, maman ?

En voyant pleurer sa bru, Mme Langlois se sentait partagée entre la rancune et l'attendrissement. Ludovic était bien vengé ; mais Reine était assez punie...

— Est-ce qu'on sait ce qui peut s'arriver ? Ecoute seulement que M. le curé revienne.

— Hélas ! du moment qu'il vous a rebutée, il rebutera le curé encore plus raide.

— Savoir. C'est un petit prêtre qui n'est pas plus maladroit que ça. Du moment qu'il nous a dit de venir l'espérer ici, c'est qu'il avait doutance qu'il ferait de la bonne ouvrage.

Le grincement d'une porte qui s'ouvrait et le coup qu'elle donna en se fermant firent tressaillir Reine qui se leva toute tremblante tandis que sa belle-mère se renfonçait, attentive, dans le voltaire.

L'abbé Gâtine entra ; il était souriant et dit tout de suite :

— Bon courage !

Et comme la jeune femme trop émue et la vieille, méfiante, ne l'interrogeaient point, il ajouta avec une gaieté dans la voix :

— Il est plus furieux que jamais. Il parle de divorcer. Il m'a tourné le dos sans me dire bonsoir.

Elles ne prirent point garde au ton de ces paroles et ne perçurent que leur sens décourageant. La mère Langlois déçue, au lieu de s'en prendre à son fils, s'en prit à sa belle-fille et s'écria avec la logique cruelle de sa mauvaise humeur :

— Vlà ce que c'est que de t'être sauvée à

Paris ! Je te l'ai dit et puis j'te l'ai redit : C'est ça qu'est la cause de tout. Je te demande un peu !... Et puis après ? quand il t'aurait fichu une tournée, crais-tu que tu l'aurais volée ? Ça l'aurait dégonflé, ct'homme ; en place que, quand il t'a vue partie, il s'en est mangé, que j'te dis, il s'en est mangé ! Et vlà qu'à ct'heure il n'est plus bordable d'aucun sens parce que tu y as trop manqué, et que ça le dompte !

Reine avait pâli affreusement ! elle était restée debout et ses larmes s'étaient taries. Elle dit d'une voix blanche :

— Vous voyez bien que je ferais mieux d'être morte.

— Pas du tout ! fit l'abbé. Si Mme Langlois mère ne m'avait pas coupé la parole, vous sauriez déjà que jamais vous n'avez eu moins à regretter d'être vivante... Ah ! laissez-moi parler, je vous en prie : je ne vous ai pas tout dit.

Et il raconta la colère de Ludovic lorsque le nom de Desir Huchecorne avait passé dans leur conversation comme passe devant les yeux du taureau, au début de la course, le drapeau rouge qui le rend furieux.

— Croyez-moi, madame Langlois jeune ; si

vous étiez tout à fait sortie de son cœur, s'il vous détestait autant qu'il le dit et s'il était certain de ne jamais plus vouloir vous retrouver à votre place dans sa maison, il ne se serait pas irrité à ce point lorsque je lui ai montré la liberté complète que vous rendrait la loi humaine au cas où il prendrait l'abominable parti de demander le divorce. Reprenez donc courage ; espérez dans le temps, et aussi dans les inspirations qui pourront vous venir de votre... de votre bon ange. Et vous, ma bonne mère, au lieu de la quereller sur le passé, aidez-la plutôt à faire sa paix avec votre garçon. Quand vous êtes venue me trouver l'autre jour, vous m'avez dit que cela ferait votre bonheur à tous. Eh ! bien, croyez-moi, ce bonheur n'est peut-être pas éloigné.

— Vère ! dit la mère Langlois. Comment voulez-vous qu'a s'y prenne pour qu'il se remette à en vouloir, j'vous l'demande ?

Le curé, se rappelant à propos qu'il était normand, répondit :

— Ça, ce n'est pas mon affaire.

Pendant qu'il avait parlé les couleurs étaient revenues sur les joues de Reine. Dans son âme

de vingt ans rebelle au désespoir rentraient la confiance, la volonté de vaincre.

— Il doit avoir raison, ce curé, pensait-elle. Si il ne m'avait plus dans la tête il ne se mettrait pas autant en colère.

Elle regarda la mère Langlois d'un air résolu.

— Venez-vous-en, maman. Il me vient comme une idée...

Lorsqu'elles furent parties, l'abbé Gâtine s'agenouilla devant le grand crucifix et pria longtemps ; puis il s'assit dans le fauteuil voltaire avec la louable intention de préparer son sermon de la Toussaint. Mais les idées le fuyaient ; il ne pouvait se distraire de la pensée de ces braves gens qu'il aimait. Cette pensée le berçait, l'engourdissait dans une torpeur souriante. Il voulut, pour réagir, composer tout haut ce sermon qui ne venait pas. Il dit à plusieurs reprises : Mes frères... mes frères... puis s'endormit tout doucement.

V

Le lendemain, à la fin du repas du soir, Ludovic qui jusqu'alors avait été plus sombre et plus muet que jamais, rompit le silence en demandant violemment :

— Qui qui m'a décolleté des betteraves à midi ?

Il s'en était aperçu à la relevée. Le matin ils avaient, son père et lui, terminé l'arrachage, et ils s'en étaient venus, armés chacun d'un taillant, pour couper les racines au collet, les mettre en tas et les couvrir de leurs *flaunes*. Ils avaient trouvé le travail commencé : sur le champ, dans toute la longueur du rayage, se suivait une rangée de petits monticules jaunes coiffés de vert.

Ludovic n'avait rien dit ; le père Langlois avait feint de ne rien voir, et tous deux jusqu'au soir avaient travaillé. Mais tout en tranchant les feuilles d'un coup sec de son taillant et en amas-

sant les racines décapitées, Ludovic n'avait cessé de jeter des regards obliques sur ces tas que quelqu'un avait alignés au milieu du jour, à l'heure de son repos.

Et tandis qu'il les regardait il éprouvait un sentiment qui le mettait en guerre contre lui-même : le désir de savoir qui avait fait cet ouvrage et, en même temps qu'une rancune contre la personne qu'il en supposait capable, la crainte que ce ne fût pas elle. Il resta jusqu'au soir ainsi, dans un désordre d'idées grandissant, cherchant à faire dominer cette rancune et s'imputant cette crainte à lâcheté. Mais lorsqu'il avait vu ses parents, assis aux deux bouts de la table, se parler des yeux en surveillant son silence, il n'avait pu résister au tourment moral qui le déchirait.

A sa question les deux vieux tressaillirent. La mère Langlois prit un air étonné.

— Y a quéqu'un qu'a coupé tes betteraves sans que tu le commandes ?

— Ma fi ! oui, dit le père, et tu peux me craire : c'est de l'ouvrage biè faite.

Ludovic les regarda un instant, et sous son regard ils perdirent contenance. Le bonhomme, qui se versait du cidre, fit déborder son verre ; et

l'expression d'étonnement que la bonne femme avait imposée à sa figure fit place à une sorte de sourire d'angoisse et de prière. Ludovic était fixé.

Pendant une seconde, au fond de son cœur, une tendresse chanta... Mais tout de suite il se raidit sous l'orgueil inapaisé de sa souffrance.

— Je ne veux point, cria-t-il en ébranlant la table d'un coup de poing qui fit s'entrechoquer la vaisselle ; je ne veux point qu'on m'aide dans mon ouvrage !

Il s'était levé ; sa mère l'implora :

— C'est-il que tu ne veux point souper anuy ?

Mais il ne répondit pas. Et les vieux, qui l'avaient suivi jusqu'au seuil, l'entendirent traverser les ténèbres de la cour, puis entrer, en en faisant claquer la porte, dans l'écurie où, depuis le départ de Reine, il avait dressé son lit au-dessus des chevaux.

Alors la mère Langlois sortit à son tour.

Au coin du bois, sur le chemin qui longe les champs, elle attendit. Bientôt une ombre vint à elle ; une voix qui tremblait demanda :

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Elle répondit :

— N'en coupe plus ; ça l'ostine.

Et le lendemain personne n'aida Ludovic à décolleter ses betteraves.

. . . . . .

Quelques jours après, la mère Langlois observa qu'il ne gelait point.

— L'herbe pousse quasiment comme au printemps. C'est péché de laisser les vaches à l'écurie durant qu'on peut les nourrir dehors. J'ai comme une idée de les mener après dîner su la friche ; y a des bonnes paissures à côté des jones marins. Pendant ce temps-là tu finiras ton labour et ton père vitriolera le blé que t'es dans la dévotion de semer demain.

Demain, c'était la veille de la Toussaint, fête que l'on chôme encore dans la campagne normande parce que, ce jour-là, on se souvient des morts, et qu'on porte les dernières fleurs de l'année sur les tombes où, le jour de Pâques fleuries, on avait planté le rameau de buis bénit.

Demain, pourrait-on finir ? Oui sans doute si la pluie n'empêchait pas de semer ; mais le ciel était gris et le vent, qui venait du bas, charriait des nuages lourds.

Ludovic poussait activement sa charrue, comme s'il se fût inquiété autant que l'an dernier

de ces problèmes du lendemain que l'ingouvernable atmosphère pose chaque jour aux paysans.

Le cheval qu'il avait acheté à la vendue des Huchecorne, suivant sa raie comme un sage, maintenait dans le devoir les deux poulains, et les empêchait de sortir de la ligne droite lorsque le long fouet du maître corrigeait celui de flèche qui parfois s'oubliait à gaminer ; et la bonne terre noire, que le versoir bousculait, retombait sur le labour commencé en enterrant les feuilles des betteraves et en ramenant au jour le fumier du printemps. Derrière Ludovic, au fond de la raie ouverte par son soc et le long du talus formé par les mottes roulantes, les vers de terre se tortillaient et sautaient les bergeronnettes, tandis que plus loin des corbeaux prudents piochaient du bec la terre remuée ; et l'homme et les chevaux, au bruit grinçant des rouelles, s'éloignaient pour revenir, diminuant, puis grandissant sur l'horizon de la plaine.

Lorsqu'il eut terminé, le crépuscule commençait. Il laissa sa charrue au bout du champ, enrêna ses poulains et, sautant assis sur le vieux cheval, s'en revint dans la tombée du jour.

Au loin, près du Bosc-Guichard, sur la friche

qui longe le bois, il aperçut ses vaches qui paissaient. Il songea :

— C'est la mère, à ct'heure, qui les garde.

Et un amer chagrin lui tordit le cœur, au souvenir de la douce journée où, revenant comme aujourd'hui du labour, il avait trouvé, assise sur le tronc du vieux pommier arraché, celle à qui, chaque fois qu'il l'appelait la Reine, il donnait un gros baiser, celle qu'il mettait à cheval en l'enlevant à bout de bras, légère comme une plume, coquette comme une chatte... Ah ! se rappeler cela quand on est malheureux, quelle douleur !

Il s'approchait. Il cria :

— Hé ! not'mère !

On ne répondit pas. Mais près du cadavre du vieux pommier quelqu'un s'était levé qui n'était pas sa mère.

Il arrêta brusquement ses trois chevaux. On n'y voyait presque plus clair ; le vent était tombé et le ciel s'était découvert ; sous le voile de brouillard qui montait de la terre la première étoile, vers le couchant, clignotait.

Ludovic s'était penché en avant, sur l'encolure, une main sur le collier, retenant de l'autre

les poulains qui dansaient, mis en gaieté par la fraîcheur du soir. Et l'apparition, d'abord immobile, s'en venait maintenant vers lui, à petits pas craintifs, les bras levés dans un geste de prière. De l'heure, du lieu, du silence, du piège touchant qui lui était tendu, de la solitude complice qui les enveloppait naissait un charme qui l'enchantait comme un sort ; et à mesure qu'elle s'approchait de lui il subissait l'ensorcellement d'un victorieux désir. Une minute, une seconde encore, et il se jetait à terre, courait à elle...

— Eh ! ben la jeunesse, vlà la paix comme qui dirait faite ? dit une voix joyeuse.

C'était le père Langlois qui, laissant sa femme aux apprêts du souper, venait chercher les vaches, histoire de voir...

Hélas ! il vit Ludovic se redresser, donner des talons dans le ventre de sa monture, fouailler les poulains ; et en un clin d'œil homme et chevaux disparurent à travers le bois dans un galop désordonné.

— Ho ! là !... Ho ! là ! bégayait le bonhomme médusé. Ludovic ! Hé ! Ludovic ! C'est-il que tu veux te faire périr ?...

Tombée sur ses genoux dans la rosée, Reine pleurait.

VI

Le lendemain Ludovic resta couché tout le long du jour dans l'écurie, sans vouloir s'occuper de rien. A midi il s'était levé pour prendre un morceau de pain dans la huche ; mais il avait un air si farouche que ses parents n'osèrent pas lui parler. Aux deux attelées du matin et du soir le père Langlois avait pris les chevaux pour semer le blé ; il les avait pansés et leur avait donné l'avoine sans que son fils parût s'apercevoir de sa présence.

Vers le soir la mère inquiète, entra dans l'écurie et monta les degrés de la petite échelle qui conduisait au lit très haut. Elle entrevit un instant sa figure crispée par le combat qu'il se livrait à lui-même ; mais il se rejeta brusquement du côté du mur en ramenant ses couvertures sur sa tête.

Toutes les femmes ont le sentiment des drames intimes où le cœur entre en lutte avec la volonté ;

et toutes les mères comprennent ce qu'ils font souffrir aux fils dont elles sont fières. La vieille paysanne se pencha sur son garçon et lui dit tendrement :

— Tu veux et puis tu ne peux point... J'vois ben où ça te tient : tu t'ennuies toujou d'elle, mon petit gas...

Et comme il se rencoignait, se cachait plus encore, elle poursuivit d'une voix hésitante et berçante :

— Si tu continues de te contrarier comme ça, tu n'en verras jamais le bord... Ecoute un peu, je vas te dire une chose ; me vlà devenir ancienne tout plein ; pour moi toute seule y a trop d'ouvrage. Je l'sens ben depuis que... Ton père itou ne va point vers la jeunesse ; à ce matin, en démarrant les chevaux, j'ai cru qu'il ne gouvernerait point Marquis qu'est si tellement cœuru... Ecoute un peu encore... C'est une bonne travaillante, tu ne peux point dire que non... Oui, j'sais ben... n'te double point comme ça... j'sais ben qu'il ne s'en a pas manqué de beaucoup qu'è ne prenne l'devers avè c'failli gas... n'te tourmente point puisqu'il est parti sans regrets d'not' part... Mais il s'est arrivé l'bonheur qu'il ne s'a

rien arrivé !... Y a toujours eu quéquechose qu'a fait qu'au moment où que ça y était ça n'y était point... Et anuy, marche toujours, ann'est ben revenue.

Il continuait à se taire ; elle s'enhardit.

— Tu voulais y pardonner... C'est quand elle est partie pour Paris que ça t'a retourné de bout en bout... Eh ! ben... quand è s'en est allée, ça n'est peut-être point ce qu'elle a fait de pire, dans son idée... A s'est crue finie, perdue...

— Dis tout de suite que c'est ma faute ! rugit Ludovic en jetant au loin ses couvertures et en se dressant sur son séant. Ne m'parle plus de cte femme-là ! J'n'en veux plus, c'est réglé c'est pesé !... A preuve que demain, jour de la Toussaint, crainte de la voir, j'irai point à la messe à Vironville. Tu peux y dire, si è veut y aller ; je ne la dérangerai point. Non, que j'n'irai point ! Non, et non !

La mère Langlois battit en retraite, regrettant d'avoir dit quelques paroles de trop.

VII

Il mit le lendemain ses habits du dimanche pour se rendre à la messe aux Essarts où il avait une tante enterrée ; mais auparavant il voulut tout de même aller voir ses morts de Vironville.

La campagne se réveillait dans le brouillard ; un suaire était jeté sur elle. Chaque brin d'herbe pleurait une larme et les pommiers, le long du chemin, prenaient dans le demi-jour des poses funèbres. Le clocher, visible seulement de la place devant l'église, semblait une longue pointe de velours gris noir appliqué sur un fond d'ouate.

Ludovic entra dans le cimetière et le parcourut lentement en s'arrêtant devant les tombes. Autour de lui, de temps à autre, des spectres passaient ou se dressaient immobiles dans la brume ; c'étaient, comme lui, des êtres de souvenir qui, avant de rendre visite aux morts qu'ils

avaient dans les paroisses voisines, venaient dire une prière pour ceux qui dormaient là.

Il fit le tour de l'église, attiré à tout instant par une dalle, par une stèle, par une croix ; et comme il était malheureux, le souvenir des défunts, surgissant de la terre qu'il foulait, l'emplissait d'une tristesse aussi sombre que ce sombre matin.

Il allait s'en retourner, lorsqu'il se souvint tout à coup d'Anatole Vincêtre, dont la tombe était au pied de la tour du clocher. Il lui vint à la pensée d'aller lui dire qu'il le trouvait plus chanceux que lui, et qu'il l'enviait d'être sous l'herbe comme il l'avait envié, le jour de son agonie, d'avoir été le plus brave et d'avoir paru le plus aimé.

Il s'en vint, traversant le porche pour couper au court ; mais un bruit de voix l'arrêta net contre le mur de la tour ; devant lui, à l'endroit où gisait Natole, deux formes qu'il reconnut s'estompaient dans le brouillard. Il voulut fuir ; il n'en eut pas la force.

— Monsieur le curé, disait une des voix, je m'en vais à la messe à Fresne, crainte qu'il ne vienne à Vironville, puisqu'il ne veut plus me

voir. Mais je voulais tout de même vous parler ; excusez-moi d'avoir été vous déranger à l'église.

— Vous vous découragez, mon enfant, répondit l'autre voix. Vous avez tort.

— Monsieur le curé, la vie n'est plus possible pour moi par ici. Il faut que je m'en aille. Je suis décidée à me louer, et je me louerai. Je suis forte et je ne crains pas l'ouvrage ; la ferme qui m'aura ne sera pas la plus mal montée en bonne, vous pouvez me croire.

— Mais vos parents ne voudront point.

— Mes parents ? Je suis ma maîtresse, peut-être !...

— Vous n'êtes pas la maîtresse de votre cœur. Vous le laisserez à Vironville ; il vous y rappellera.

— A Vironville ? Qu'est-ce que je viendrais y faire ? Pour y trouver un homme si dur... Vous dites que le bon Dieu pardonne, monsieur le curé ; c'est tant mieux pour moi tout de même... Mais lui, il ne pardonne point !

— Eh ! non, pas encore, parce qu'il n'est qu'une créature. Mais il souffre, croyez-moi, autant, plus peut-être que vous ; et je vous dis qu'il n'est pas loin du pardon qui lui rendrait son

bonheur. Je l'ai appris d'en haut, par la prière ; et vous, vous espéreriez avec moi si vous étiez meilleure chrétienne, si vous aviez prié.

La première voix se mouilla de pleurs.

— Il devrait pourtant bien savoir que c'est toujours lui que j'ai aimé plus que les autres, témoin Natole qui est là devant nous dans la terre... Ah ! Natole... mon pauv' Natole, si le robin ne t'avait point corné et si c'était toi que j'aurais écouté ; et si je t'avais fait, sans tout de même fauter, des choses qui n'auraient pas été à faire, ça n'est point toi, bien sûr, qui m'aurais méprisée, quand j'aurais fait tout mon possible pour te revenir... Mais lui, il aime sa fierté plus que moi ; il n'est pas comme toi, Natole...

— Alors, à ct'heure, c'est Natole l'préféré ?

Elle poussa un cri : Ludovic était devant elle.

Le curé leva les bras au ciel en s'écriant :

— Louanges à Dieu ! Reprenez votre femme, Ludovic.

Elle avait reculé devant lui et s'appuyait, défaillante, à la croix de la tombe.

— Reprenez-la, vous dis-je ! Celui-là vous le demande, dont tous deux vous vous êtes souvenus. Il n'est pas jaloux de vous savoir heureux...

Un rauque sanglot déchira la gorge de Ludovic. Il fit un pas vers elle ; il la vit repentante, suppliante, aimante... Alors il n'y put plus tenir, et il lui ouvrit ses bras.

VIII

En montant à l'autel, l'abbé Gâtine avait sur le visage un reflet du bonheur que goûtent éternellement les bienheureux dont c'était la fête. La joie le soulevait ; et des larmes descendaient sur son visage jusqu'à sa bouche qui riait, tandis qu'il s'extasiait en disant la messe, sublime entre toutes, où l'Eglise, incomparable élévatrice d'âmes, a réuni pour la consolation des pauvres humains ce qu'il y a de plus rassurant dans la miséricorde et de plus tendre dans la bonté. Lorsqu'il chanta la vision de Jean et tous ceux-là, innombrables, qui se tiennent devant le trône de l'Agneau, sa voix monta avec une ampleur d'allégresse qu'elle n'avait encore jamais atteinte ; et puis à l'Evangile elle devint tremblante de respect, d'admiration et de reconnaissance.

A sa gauche, debout entre les deux porte-

chandeliers, Langlois, en grand chaperon d'antique, lui présentait la croix de la Charité. Tout en nombrant les béatitudes il voyait, par-dessus les rayons d'or auréolant la tête du Christ, la grande figure grave du père de Ludovic, et tous deux, le prêtre et le vieil homme, se souriaient.

En allant vers la chaire il passa près de leur banc. Ils étaient là ; sans se soucier des regards fixés sur eux, ils se levèrent spontanément pour lui faire honneur.

Alors il oublia le sermon qu'il avait composé à grand travail, un sermon sévère où il était question de péché et de justice ; il ne parla que d'indulgence et de ciel.

Son action de grâces dura tout le jour. Il avait prié et il était exaucé. Deux brebis de son troupeau, qu'il avait crues égarées, avaient retrouvé le droit chemin ; un des plus anciens foyers de la paroisse ne risquait plus d'être désert ; l'union de deux jeunes cœurs, un instant rompue, s'était renouée ; comme un cauchemar qu'emporte la lumière du matin, la tentation qui vient des villes et qui arrache aux campagnes tant de bras et tant d'âmes de paysans n'avait pu enlever au

pays l'enfant qu'elle avait frôlée de son aile mauvaise.

Et voici que, la messe finie, Reine et Ludovic s'en allaient par les champs, vers leur maison. Les bonnes gens qui sortaient de l'église se les montraient en disant tout bas :

— Les vlà remis ensemble ! C'est-il croyable ?

Mais ils n'avaient garde de leur parler, respectant l'intimité de leur bonheur recommencé.

A distance, le père et la mère Dorget, le père et la mère Langlois suivaient : les premiers se disputant, comme toujours, chacun d'eux réclamant l'honneur d'avoir assuré une réconciliation qu'ils avaient failli rendre impossible : les seconds silencieux, tout entiers à la joie d'avoir reconquis leurs enfants.

Tout à coup le soleil qui, depuis une heure, luttait contre le brouillard, en triompha. La campagne resplendit ; des alouettes montèrent tout droit dans le ciel et se pâmèrent dans la lumière avec de petits cris éperdus. En même temps le clocher de Vironville s'anima ; et lui répondit le clocher de Fresne ; puis celui des Essarts, et celui des Crières ; et tout le grand horizon calme se remplit de leurs *lamberts*.

C'étaient les morts qui, dans la voix des cloches, revenaient planer sur le vieux pays... Et leurs voix n'étaient pas tristes ; elles parlaient à ces jeunes gens comme des voix très douces d'aïeules ; elles bénissaient leur tendresse, accompagnaient, indulgentes et émues, leur marche amoureuse.

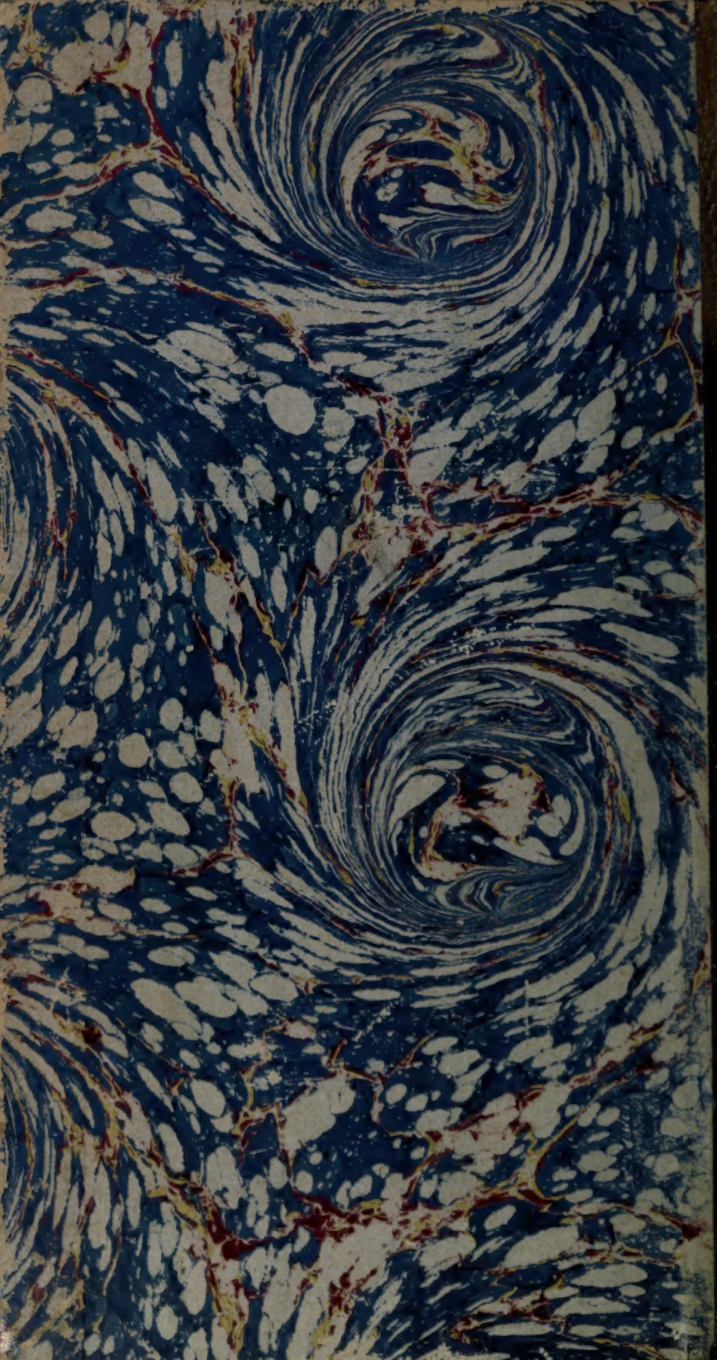
Et Ludovic, en les écoutant, sentait naître en lui un sentiment religieux. Ses mauvais jours étaient finis, et satisfaite enfin l'ambition modeste de sa vie fière. Rien ne lui manquait plus de ce qu'il lui fallait pour être heureux : une femme au foyer, des champs sous le soleil, un clocher dans la plaine...

Et il obéissait aux ancêtres qui lui commandaient de remercier Dieu.

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

PQ
2623
H56C5

L'Hôpital, Pierre Marie Joseph
Un clocher dans la plaine

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY